



peint par de Latour en 1736

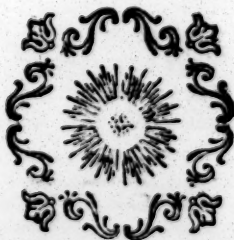
gravé par Balleu

LA PUCELLE
D'ORLÉANS,
POÈME HÉROÏ-COMIQUE
EN DIX-HUIT CHANTS.

Nouvelle Edition, sans faute & sans lacune,

*Augmentée d'une EPITRE du Pere Grisbourdon,
à Mr. de Voltaire, & un JUGEMENT sur le
Poème de la Pucelle à M. ***, avec une EPI-
GRAMME sur le même Poème.*

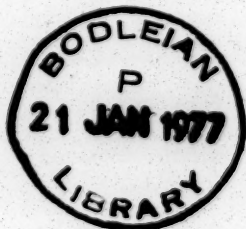
Non vultus, non color unus;



A LONDRES.

M. DCC. LVIII.

Mr. DE VOLTAIRE, au lieu de remercier les premiers Editeurs de ce Poëme, des retranchemens qu'ils y avoient faits, s'est plaint dans sa Lettre à l'Académie, des Additions qu'ils n'y avoient pas faites : c'est ce qui nous a engagés à le publier tel qu'il est. Nous l'avons fidèlement imprimé d'après une copie qu'il a lui-même donnée à un de ses amis, & chargée de corrections de sa main. Peut-être enfin se taira-t'il; & certainement l'Académie, qui partage si tendrement sa peine, reconnoitra ici ce confrere illustre, dont les écrits toujours désavoués, sont pleins de beautés & de défauts, de traits de vertu & d'impiété, d'ingénieuses & de froides plaisanteries. Il n'est point d'Ecrivain plus inégal; & moins il est semblable à lui-même, & plus il est lui. Nous ne concevons point pourquoi Mr. DE VOLTAIRE deshérite un enfant qu'il a été trente ans à faire. Parmi nous autres Anglois, cela ne l'a point deshonorié : nous entendons rail-lerie.





LA PUCELLE D'ORLÉANS.

CHANT PREMIER.

*Amours bonnêtes de CHARLES VII. & d'AGNÈS
SOREL. Siège d'Orléans par les Anglois. Appa-
rition de St. DENIS.*

Vous m'ordonnez de célébrer des saints;
Ma voix est foible, & même un peu profane.
Il faut pourtant vous chanter cette JEANNE,
Qui fit, dit-on, des prodiges divins.
Elle affermit de ses pucelles mains
Des fleurs de lys la tige Gallicane,
Sauva son roi de la rage Anglicane,
Et le fit oindre au maître-autel de Rheims.
Jeanne montra sous féminin visage,
Sous le corset & sous le cotillon,
D'un vrai Roland le vigoureux courage.
J'aimerois mieux, le soir pour mon usage,
Une beauté douce comme un mouton;
Mais Jeanne d'Arc eut un cœur de lion.
Vous le verrez, si lisez cet ouvrage;
Vous tremblerez de ses exploits nouveaux;
Et le plus grand de ses ~~lignes~~ travaux,
Fut de garder un an son pucelage.
O Chapelain! toi dont le violon

4 LA PUCELLE D'ORLEANS,

De discordante & gothique mémoire
 Sous un archet, maudit par Apollon,
 D'un ton si dur a raclé son histoire,
 Vieux Chapelain ! pour l'honneur de ton art,
 Tu voudrois bien me prêter ton génie :
 Je n'en veux point ; c'est pour la Motte-Houdart,
 Quand l'Iliade est par lui travestie,
 Ou pour quelqu'un de son académie.

Le bon roi Charle, au printems de ses jours,
 Au tems de pâque, en la cité de Tours,
 A certain bal (ce prince aimoit la danse)
 Avoit trouvé, pour le bien de la France,
 Une beauté nommée Agnès Sorel.
 Jamais l'amour ne forma rien de tel.
 Imaginez de Flore la jeunesse,
 La taille & l'air de la nymphe des bois,
 Et de Vénus la grace enchanteresse,
 Et de l'amour le séduisant minois,
 L'art d'Arachné, le doux chant des Sirènes :
 Elle avoit tout, Elle auroit dans ses chaînes
 Mis les héros, les sages & les rois.
 La voir, l'aimer, sentir l'ardeur brûlante
 Des doux désirs en leur chaleur naissante,
 Lorgner Agnès, soupirer & trembler,
 Perdre la voix en voulant lui parler,
 Presser ses mains d'une main caressante,
 Laisser briller sa flamme impatiente,
 Montrer son trouble, en causer à son tour,
 Lui plaire enfin, fut l'affaire d'un jour.
 Princes & rois vont très-vite en amour.
 Agnès voulut, savante en l'art de plaire,
 Couvrir le tout des voiles du mystère :
 Voiles de gaze, & que les courtisans
 Percent toujours de leurs yeux malfaisans.

Donc pour cacher, comme on put, cette affaire,
 Le roi choisit le conseiller Bonneau,
 Confident sûr, & très-bon Tourangeau.
 Il eut l'emploi, qui certes n'est pas mince,
 Et qu'à la cour, où tout se peint en beau,

Nous appellons être l'ami du prince ;
Mais qu'à la ville & sur-tout en province
Les gens grossiers ont nommé maquereau.
Monsieur Bonneau sur le bord de la Loire
Étoit seigneur d'un fort joli château.
Agnès un soir s'y rendit en bateau,
Et le roi Charle y vint à la nuit noire.
On y soupa, Bonneau servit à boire.
Tout fut sans faste & non pas sans apprêts :
Festins des dieux, vous n'êtes rien auprès !

Nos deux amans, pleins de trouble & de joie,
Ivres d'amour, à leurs désirs en proie,
Se renvoyoient des regards enchanteurs,
De leurs plaisirs brûlans avant-coureurs.
Les doux propos, libres sans indécence,
Aiguillonnoient leur vive impatience.
Le prince en feu, des yeux la dévoroit :
Contes d'amour d'un air tendre il faisoit,
Et du genou, du genou la pressoit.

Le soupé fait, on eut une musique
Italienne, en genre cromatique.
On y mêla trois différentes voix
Aux violons, aux flutes, aux haut-bois.
Elles chantoient l'allégorique histoire
De cent héros qu'amour avoit domptés,
Et qui, pour plaire à de jeunes beautés,
Avoient quitté les faveurs de la gloire.
Dans un réduit cette musique étoit
Près de la chambre, où le bon roi soupoit.
La belle Agnès, discrète, retenue,
Entendoit tout, & d'aucun n'étoit vue.
Déjà la lune est au haut de son cours :
Voilà minuit, c'est l'heure des amours.

Dans une alcove artistement rangée,
Point trop obscure & point trop éclairée,
Entre deux draps que la Frise a tissus,
D'Agnès Sorel les appas sont reçus.
Près de l'alcove une porte est ouverte
Que Dame Alix, suivante très-experte,

6 *LA PUCELLE D'ORLEANS.*

En s'en allant oublia de fermer.
 O vous, amans, vous qui savez aimer!
 Vous voyez bien l'extrême impatience
 Dont pétillait notre bon roi de France.
 Sur ses cheveux en tresse retenus,
 Parfums exquis sont déjà répandus.
 Il vient, il entre au lit de sa maîtresse.
 Moment charmant de joie & de tendresse?
 Le cœur leur bat : l'amour & la pudeur
 Au front d'Agnès font monter la rougeur.
 La pudeur passe, & l'amour seul demeure.
 Son tendre amant l'embrasse tout-à-l'heure :
 Ses yeux ardens, éblouis, enchantés
 Avidement parcourent ses beautés.
 Qui n'en seroit en effet idolâtre?
 Sous un cou blanc, qui fait honte à l'albâtre,
 Sont deux tetons, séparés, fait au tour,
 Allans, venans, arrondis par l'amour.
 Leur bouton net est de couleur de rose.
 Teton charmant ! qui jamais ne repose,
 Vous invitiez les mains à vous presser,
 L'œil à vous voir, la bouche à vous sucer.
 Pour mes lecteurs tout plein de complaisance,
 J'allois montrer à leurs yeux ébaubis
 De ce beau corps les contours arrondis ;
 Mais la vertu qu'on nomme bienséance,
 Vient arrêter mes pinceaux trop hardis.
 Tout est beauté, tout est charme dans elle.
 La volupté, dont Agnès a sa part,
 Lui donne encore une grace nouvelle.
 Elle l'anime : amour est un grand fard,
 Et le plaisir embellit toute belle.
 Trois mois entiers, nos deux jeunes amans
 Furent livrés à ces ravissemens.
 Du lit d'amour, ils vont droit à la table.
 Un déjeuné restaurant, délectable
 Rend à leurs sens leur première vigueur.
 Puis, pour la chasse, épris de même ardeur,
 Ils vont tous deux sur des chevaux d'Espagne,

Suivre cent chiens jappans dans la campagne.
A leur retour, on les conduit aux bains.
Pâtes, parfums, odeur de l'Arabie,
Qui font la peau douce, fraîche & polie,
Sont prodigués sur eux à pleines mains.

Le diné vient : la délicate chère,
L'oiseau du Phasé & le coq de bruyère,
De vingt ragouts l'apprêt délicieux,
Charment le nez, le palais & les yeux.
Du vin d'Aï la mousse pétillante
Et du Tokai la liqueur jaunissante,
En chatouillant les fibres des cerveaux,
Portent un feu qui s'exhale en bons mots.

Le diné fait, on digère, on raisonne,
On conte, on rit, on médit du prochain,
On fait brailler des vers à maître Alain,
On fait venir des docteurs de Sorbonne,
Des perroquets, un singe, un arlequin.

Le soleil baisse : une troupe choisie
Avec le roi court à la comédie ;
Et sur la fin de ce fortuné jour,
Le couple heureux s'enivre encor d'amour.

Plongés tous deux dans l'excès des délices,
Ils paroissent en gouter les prémices,
Toujours heureux & toujours plus ardents.
Point de soupçons, encor moins de querelles ;
Nulle langueur, & l'amour, & le tems
Auprès d'Agnès ont oublié leurs aîles.
Charles souvent disoit entre ses bras,
En lui donnant des baisers tout de flamme :
Ma chere Agnès ! idole de mon ame !
Le monde entier ne vaut point vos appas.
Vaincre & regner n'est rien qu'une folie.
Mon parlement me bannit aujourd'hui ;
Au fier Anglois la France est asservie :
Ah ! qu'il soit roi ! mais qu'il me porte envie !
J'ai votre cœur ; je suis plus roi que lui.
Un tel discours n'est pas trop héroïque ;
Mais un héros, quand il tient dans un lit

B LA PUCELLE D'ORLEANS.

Maîtreſſe honnête, & que l'amour le pique,
Peut ſ'oublier, & ne fait ce qu'il dit.

Comme il menoit une joyeuſe vie,
Tel qu'un Abbé dans ſa graſſe abbaye,
Le prince Anglois, toujours plein de furie,
Toujours aux champs, toujours armé, botté,
Le pot en tête, & la dague au côté,
Lance en arrêt, abaiffant la viſière,
Fouloit aux pieds la France prifonnière.
Il marche, il vole, il renverſe en ſon cours
Les murs épais, les menaçantes tours,
Répand le ſang, prend l'argent, taxe, pille,
Livre aux foldats, & la mere, & la fille,
Fait violer des couvents de nonains,
Boit le muſcat des Peres Bernardins,
Frappe en écus l'or qui couvre les ſaints,
Et, ſans reſpect pour Jeſus ni Marie,
De mainte égliſe il fait mainte écurie:
Ainſi qu'on voit dans une bergerie
Des loups ſanglans, de carnage altérés,
Et ſous leurs dents les troupeaux déchirés;
Tandis qu'au loin couché dans la prairie,
Colin ſ'endort ſur le ſein d'Egérie,
Et que ſon chien près d'eux eſt occupé
A ſe faiſſir des reſtes du ſoupé.

Or, du plus haut du brillant apogée,
Séjour des ſaints, & fort loin de nos yeux,
Le bon Denis, prêcheur de nos ayeux,
Vit les malheurs de la France affligée,
L'état horrible où l'Anglois l'a plongée,
Paris aux fers, & le roi très-chrétien
Baiſant Agnès, & ne ſongeant à rien.
Le bon Denis eſt patron de la France,
Ainſi que Mars fut le ſaint des Romains,
Ou bien Pallas chez les Athéniens.
Il faut pourtant en faire différence:
Un ſaint vaut mieux que tous les dieux payens.
Ah! par mon chef, dit-il, il n'eſt pas juſte
De voir ainſi tomber l'empire auguſte,

Où de la foi j'ai planté l'étendart.
Trône des lys, tu cours trop de hazards;
Sang des Valois, je ressens tes misères.
Ne souffrons pas que les superbes frères
De Henri cinq, sans droit & sans raison,
Chassent ainsi le fils de la maison.
J'ai, quoique saint, & Dieu me le pardonne,
Aversion pour la race Bretonne;
Car, si j'en crois le livre des destins,
Un jour ces gens raisonneurs & mutins
Se gaufferont des saintes décrétales,
Déchireront les Romaines annales,
Et tous les ans le Pape brûleront.
Vengeons de loin ce sacrilège affront;
Mes chers François seront tous catholiques,
Ces fiers Anglois seront tous hérétiques.
Frappons, chassons ces dogues Britanniques,
Punissons-les, par quelque nouveau tour,
De tout le mal qu'ils doivent faire un jour.
Des Gallicans ainsi parloit l'apôtre,
De *maudissons* lardant sa patenôtre.

Et cependant que tout seul il parloit,
Dans Orléans un conseil se tenoit.
Par les Anglois cette ville bloquée,
Au roi de France alloit être extorquée.
Quelques seigneurs & quelques conseillers,
Les uns pédans & les autres guerriers,
Sur divers tons déplorant leur misère,
Pour leur refrain disoient: Que faut-il faire?
Poton, la Hire & le brave Dunois
S'écrioient tous en se mordant les doigts:
„ Allons, amis, mourons pour la patrie;
„ Mais aux Anglois vendons cher notre vie.
Le Richemond crioit tout haut: “ Par Dieu!
„ Dans Orléans il faut mettre le feu,
„ Et que l'Anglois, qui pense ici nous prendre,
„ N'ait rien de nous que fumée & que cendre.
Pour la Trimouille, il disoit: “ Attendons
„ Jusqu'à demain, & beau jeu nous verrons,

Le président Louvet, grand personnage,
 D'un maintien grave, & qu'on eût pris pour sage,
 Dit : " Je voudrois que préalablement
 „ Nous fissions rendre arrêt du parlement
 Contre l'Anglois, & qu'en ce cas énorme
 Sur toute chose on procédât en forme.
 Sur cette affaire ils parloient tous fort bien,
 Ils disoient d'or, & ne concluoient rien.

Comme ils parloient, on vit par la fenêtre
 Je ne fais quoi dans les airs apparoitre.
 Un beau fantôme, au visage vermeil,
 Sur un rayon détaché du soleil,
 Des cieus ouverts fend la voûte profonde.
 Odeur de saint se sentoît à la ronde.
 Le beau Denis dessus son chef avoit
 A deux pendans une mitre pointue,
 D'or & d'argent, sur le sommet fendue.
 Sa dalmatique au gré des vents flottoit;
 Son front brilloit d'une sainte auréole;
 Son cou panché laissoit voir son étole;
 Sa main portoit ce bâton pastoral
 Qui fut jadis *Litus* augural.

A cet objet qu'on discernoit fort mal,
 Voilà d'abord monsieur de la Trimouille,
 Paillard dévot qui prie & s'agenouille.
 Le Richemond, qui porte un cœur de fer,
 Blasphémateur, jureur impitoyable,
 Haussant la voix, dit, que c'étoit un diable,
 Qui leur venoit du fin-fond de l'enfer,
 Que ce seroit chose très-agréable
 Si l'on pouvoit parler à Lucifer.
 Maître Louvet s'en courut au plus vite
 Chercher un pot tout rempli d'eau bénite.
 Poton, la Hire & Dunois ébahis
 Ouvrent tous trois de grands yeux ébaubis.
 Tous les valets sont couchés sur le ventre.
 L'objet approche, & le saint fantôme entre.
 Tout doucement porté sur son rayon,
 Puis donne à tous sa bénédiction.

Soudain chacun se signe & se prosterne :

Il les relève avec un air paterne,

Puis il leur dit : " Ne faut vous effrayer :

" Je suis Denis , & saint de mon métier.

" J'aimai la Gaule , & l'ai catéchisée ,

" Et ma bonne ame est très-scandalisée

" De voir Charlot , mon filleul tant aimé ,

" Dont le pays en cendre est consumé ,

" Et qui s'amuse , au lieu de se défendre ,

" A deux tetons qu'il ne cesse de prendre.

" J'ai résolu d'assister aujourd'hui

" Les bons François qui combattent pour lui :

" Je veux finir leur peine & leur misère.

" Tout mal , dit-on , guérit par le contraire.

" Or , si Charlot veut pour une catin

" Perdre la France & l'honneur avec elle ,

" J'ai résolu , pour sauver son destin ,

" De me servir des mains d'une pucelle.

" Vous , si d'en-haut vous désirez les biens ,

" Si vos cœurs sont , & François , & chrétiens ,

" Si vous aimez le roi , l'état , l'église ,

" Assistez-moi dans ma sainte entreprise ,

" Montrez le nid où convient de chercher

" Le vrai phénix que je veux dénicher.

A tant se tut le vénérable sire.

Quand il eut fait , chacun se prit à rire.

Le Richemond , né plaissant & moqueur ,

Lui dit : " Ma foi ! mon cher prédicateur ,

" Monsieur le saint , ce n'étoit pas la peine

" D'abandonner le céleste domaine ,

" Pour demander à ce peuple méchant

" Ce beau joyau que vous estimez tant !

" Quand il s'agit de sauver une ville ,

" Un pucelage est assez inutile.

" Pourquoi d'ailleurs le prendre en ce pays ?

" Vous en avez tant dans le paradis !

" Rome & Lorette ont cent fois moins de cierges ,

" Que chez les saints il n'est là-haut de vierges.

" Chez les François , hélas ! il n'en est plus :

„ Tous nos moutiers sont à sec là-dessus.
 „ Nos francs archers, nos officiers, nos princes
 „ Ont dès long-tems dégarni les provinces;
 „ Ils ont tous fait, en dépit de vos saints,
 „ Plus de bâtards encor que d'orphelins.
 „ Monsieur Denis, pour finir nos querelles,
 „ Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles.
 Le saint rougit de ce discours brutal,
 Puis aussi-tôt il remonte à cheval
 Sur son rayon, sans dire une parole,
 Pique des deux, & par les airs s'envole,
 Pour déterrer, s'il peut, ce beau bijou
 Qu'on tient si rare, & dont il semble fou.
 Laissons-le aller, & tandis qu'il se perche
 Sur un des traits qui vont porter le jour,
 Ami lecteur, puissiez-vous en amour
 Avoir le bien de trouver ce qu'il cherche !

CHANT SECOND.

*JEANNE armée par St. DENIS, va trouver
 CHARLES VII. à Tours. Ce qu'elle fit en chemin.*

HEureux cent fois qui trouve un pucelage !
 C'est un grand bien. Mais de toucher un cœur,
 C'est, à mon sens, le plus cher avantage.
 Se voir aimé, c'est là le vrai bonheur.
 Qu'importe, hélas ! d'arracher une fleur ?
 C'est à l'amour à nous cueillir la rose.
 Mes chers amis, ayons tous cet honneur :
 Ainsi soit-il ! Mais parlons d'autre chose.
 Vers les confins du pays Champenois,
 Où cent poteaux, marqués de trois merlettes,
 Disoient aux gens : *En Lorraine vous êtes,*
 Est un vieux bourg, peu fameux autrefois ;
 Mais il mérite un grand nom dans l'histoire :
 Car de lui vient le salut & la gloire

Des fleurs de lys & du peuple Gaulois.
De Donremi chantons tous le village !
Faisons passer son beau nom d'âge en âge !
O Donremi ! tes pauvres environs
N'ont ni muscats, ni pêches, ni citrons,
Ni mine d'or, ni bon vin qui nous damne ;
Mais c'est à toi que la France doit Jeanne.
Jeanne y nâquit. Certain curé du lieu
Faisant par-tout des serviteurs à Dieu,
Ardent au lit, à table, à la prière,
Moine autrefois, de Jeanne fut le pere.
Une robuste & grasse chambrière
Fut l'heureux moule où ce pasteur jetta
Cette beauté qui les Anglois dompta.

Vers les seize ans, en une hôtellerie
On l'engagea pour servir l'écurie
A Vaucouleurs, & déjà de son nom
La renommée emplissoit le canton.
Son air est fier, assuré, mais honnête ;
Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête.
Trente-deux dents d'une égale blancheur,
Sont l'ornement de sa bouche vermeille,
Qui semble aller de l'une à l'autre oreille,
Mais bien bordée & vive en sa couleur,
Appétissante & fraîche par merveille :
Ses tetons bruns, mais fermes comme un roc,
Tendent la robe, & le casque, & le froc :
Elle est active, adroite, vigoureuse,
Et d'une main potelée & nerveuse,
Soutient fardeaux, verse cent brocs de vin,
Sert le bourgeois, le noble & le robin :
Chemin faisant, vingt soufflets distribue
Aux étourdis, dont l'indiscrete main
Va tâtonnant sa cuisse ou gorge nue ;
Travaille & rit du soir jusqu'au matin ;
Conduit chevaux, les panse, abreuve, étrille,
Et les pressant de sa cuisse gentille,
Les monte à cru comme un soldat Romain.
O profondeur ! ô divine sagesse !

Que tu confons l'orgueilleuse foiblesse
 De tous ces grands si petits à tes yeux !
 Que les petits sont grands quand tu le veux !
 Ton serviteur Denis le bienheureux
 N'alla roder au palais des princesses,
 N'alla chez vous, mesdames les duchesses :
 Denis courut, amis, qui le croiroit ?
 Chercher l'honneur : où ? dans un cabaret.

Il étoit tems que l'apôtre de France
 Envers sa Jeanne usât de diligence.
 Le bien public étoit en grand hazard.
 De Satanas la malice est connue ;
 Et si le saint fut arrivé plus tard
 D'un seul moment, la France étoit perdue.

Un cordelier, nommé Roch Grisbourdon,
 Avec Chandos arrivé d'Albion,
 Etoit alors dans cette hôtellerie.
 Il aimoit Jeanne autant que sa patrie ;
 C'étoit l'honneur de la penaillerie :
 De tous côtés allant en mission,
 Prédicateur, confesseur, espion ;
 De plus, grand clerc en la forcellerie,
 Savant dans l'art en Egypte sacré,
 Dans ce grand art cultivé chez les mages,
 Chez les Hébreux, chez les antiques sages,
 De nos savans dans nos jours ignoré.
 Jours malheureux ! tout est dégénéré.

En feuilletant ses livres de cabale,
 Il vit qu'aux siens Jeanne feroit fatale ;
 Qu'elle portoit dessous son court jupon
 Tout le destin d'Angleterre & de France.
 Encouragé par la noble assistance
 De son génie, il jura son cordon
 Qu'il saïiroit ce beau *Palladion*.
 J'aurai, dit-il, Jeanne dans ma puissance.
 Je suis Anglois, je dois faire le bien
 De mon pays ; mais plus encor le mien.

Au même tems, un ignorant, un rustre
 Lui disputoit cette conquête illustre.

Cet ignorant valoit un cordelier;
 Car vous saurez qu'il étoit muletier.
 Le jour, la nuit, offrant enfin sans terme
 Son lourd service & l'amour le plus ferme,
 L'occasion, la douce égalité,
 Faisoient panacher Jeanne de son côté;
 Mais sa pudeur triomphoit de la flamme,
 Qui par les yeux se glissoit dans son ame.

Roch Grisbourdon vit sa naissante ardeur;
 Mieux qu'elle encore il lisoit dans son cœur.
 Il vint trouver ce rival si terrible:
 Puis il lui tint ce discours très-plausible.
 „ Puissant héros, qui passez au besoin
 „ Tous les sujets soumis à votre soin!
 „ Je sais combien Jeannette vous est chère:
 „ Je l'aime aussi d'une amour non légère:
 „ Elle a mon cœur comme elle a tous vos vœux:
 „ Rivaux ardens, nous nous craignons tous deux.
 „ En bons amis accordons-nous pour elle.
 „ Amans unis, & rivaux sans querelle,
 „ Tâtons tous deux de ce morceau friand,
 „ Qu'on pourroit perdre en se le disputant.
 „ Conduisez-moi vers le lit de la belle.
 „ J'invoquerai le démon du dormir:
 „ Ses doux pavots vont soudain l'assoupir,
 „ Et tour à tour nous veillerons pour elle.
 Incontinent le mage en capuchon
 Prend son grimoire, évoque le démon,
 Qui de Morphée eut autrefois le nom.
 Ce pesant diable est maintenant en France:
 Avec *Messieurs* il ronfle à l'audience,
 Dans le parterre il vient bâiller le soir.

Aux cris du moine il monte en son char noir,
 Par deux hiboux traîné dans la nuit sombre:
 Dans l'air il glisse, & doucement fend l'ombre:
 Les yeux fermés, il arrive en bâillant,
 Se met sur Jeanne, & tâtonne, & s'étend,
 Et secouant son pavot narcotique,
 Lui souffle au sein vapeur soporifique.

16 *LA PUCELLE D'ORLEANS.*

Tel on nous dit que le moine Girard,
En confessant la gentille Cadière,
Insinuoit, de son souffle paillard,
De diabloteaux une ample fourmillière.

Nos deux galans, pendant ce doux sommeil,
Aiguillonnés du démon du réveil,
Ont de Jeannette ôté la couverture.
Déjà trois dez roulans sur son beau sein,
Vont décider au jeu de saint Guilain,
Lequel des deux doit tenter l'avanture.
Le moine gagne. Un forcier est heureux !
Le Grisbourdon se saisit des enjeux,
Embrasse Jeanne.... O soudaine merveille !
Denis arrive & Jeanne se réveille.

O Dieu ! qu'un saint fait trembler tout pécheur !
Nos deux rivaux se renversent de peur.
Chacun d'eux fuit, emportant dans le cœur
Avec la crainte un désir de mal faire.
Vous avez vu sans doute un commissaire
Cherchant de nuit un couvent de Vénus ?
Un jeune essain de tendrons demi-nus
Saute du lit, s'esquive, se dérobe
Aux yeux hagards du noir pédant en robe ;
Ainsi fuyoient nos paillards confondus.

Denis s'avance, & reconforte Jeanne
Tremblante encor de l'attentat profane.
Puis il lui dit : " Vase d'élection !

„ Le Dieu des rois, par tes mains innocentes,
„ Veut des François venger l'oppression,
„ Et renvoyer dans les champs d'Albion
„ Des fiers Anglois les cohortes sanglantes.
„ Dieu fait changer, d'un souffle tout-puissant,
„ Le roseau foible en cédre du Liban,
„ Sécher les mers, abaisser les collines,
„ Du monde entier réparer les ruines.
„ Devant tes pas sa foudre grondera,
„ Autour de toi la terreur volera,
„ Et tu verras l'ange de la victoire
„ Ouvrir pour toi les sentiers de la gloire.

„ Suis-moi; renonce à tes humbles travaux ;
 „ Charle est un Jean, & Jeanne est un héros.

A ce discours flatteur & pathétique,
 Et qui n'est point en stile académique,
 Jeanne étonnée, ouvrant un large bec,
 Dit à part soi : Mais me parle-t-on Grec ?

Dans le moment, un rayon de la grace
 Dans son esprit porte un jour efficace.

Jeanne sentit dans le fond de son cœur
 Tous les élans d'une sublime ardeur.

Non, ce n'est plus Jeanne la chambrière ;
 C'est un César, c'est une ame guerrière.

Tel un bourgeois humble, simple, grossier,
 Qu'un vieux richard a fait son héritier,

En un palais fait changer sa chaumière :
 Son air honteux devient démarche fière ;

Les grands surpris admirent sa hauteur,
 Et les petits l'appellent, *Monseigneur*.

Telle plutôt cette heureuse grisette
 Que la nature ainsi que l'art forma

Pour le b..... ou bien pour l'opéra,
 Qu'une maman avisée & discrète

Au noble lit d'un fermier éleva,

Et que l'Amour, d'une main plus adroite,
 Sous un monarque entre deux draps plaça.

Sa vive allure est un vrai port de reine,
 Ses yeux fripons s'arment de majesté ;

Sa voix a pris le ton de souveraine,
 Et sur son rang son esprit s'est monté.

Or, pour hâter leur auguste entreprise,
 Jeanne & Denis s'en vont droit à l'église :

Lors apparut dessus le maître-autel,

(Fille de Jean ! quelle fut ta surprise !)

Un beau harnois, tout frais venu du ciel.

Des arcenaux du terrible empiree,

En cet instant, par l'archange Michel

La noble armure avoit été tirée.

On y voyoit l'armet de Débora,

Ce clou pointu funeste à Sisara,

Le caillou rond, dont un berger fidelle
 De Goliath entama la cervelle,
 Cette mâchoire, avec quoi combattit
 Le fier Samson, qui ses cordes rompit,
 Lorsqu'il se vit vendu par sa donzelle,
 Ces pots brillans dont Gédéon défit
 De Madian la cohue infidelle;
 Le coutelas de la belle Judith,
 Cette beauté si saintement perfide,
 Qui pour le ciel commit un homicide,
 En égorgeant son amant dans son lit;
 On y voyoit enfin le cimeterre
 Dont le sauveur voulut que s'armât Pierre,
 Pour lui donner une oreille à guérir,
 Et de son nom laisser un souvenir.

A ces objets, Jeannette émerveillée
 De cette armure est soudain habillée.
 Elle vous prend cuissards & corcelet,
 Casque, brassards, baudrier, gantelet,
 Lance, clou, dague, épieu, caillou, mâchoire,
 Marche, s'essaie, & brûle pour la gloire.

Toute héroïne a besoin d'un courfier,
 Jeanne en demande au triste muletier.
 Mais aussi-tôt un âne se présente,
 Au beau poil gris, à la voix éclatante,
 Bien étrillé, icellé, bridé, ferré,
 Portant arçons avec chanfrein doré,
 Caracolant, du pied frappant la terre
 Comme un courfier de Thrace ou d'Angleterre.
 Ce beau grison deux ailes possédoit
 Sur son échine, & souvent s'en servoit:
 Ainsi Pégase au haut des deux collines
 Portoit souvent neuf pucelles divines,
 Et l'hippogriphe à la lune volant,
 Portoit Astolphe au pays de saint Jean.

Tu veux, Lecteur, savoir qu'étoit cet âne,
 Qui vint alors offrir sa croupe à Jeanne.
 Tu le sauras, mais dans quelque autre chant.
 En attendant, crois-moi, tremble, révere

Cet âne heureux ; il n'est pas sans mystère.

Sur son grison Jeanne a déjà monté,
 Sur son rayon Denis est reporté ;
 Tous deux s'en vont vers les rives de Loire
 Porter au roi l'espoir de la victoire.
 L'âne tantôt trotte d'un pied léger,
 Tantôt s'élève & fend les champs de l'air.

Le cordelier, toujours plein de luxure,
 Un peu remis de sa triste aventure,
 Usant enfin de ses droits de forcier,
 Change en mulet le pauvre muletier,
 Monte dessus, chevauche, pique, & jure
 Qu'il suivra Jeanne au bout de la nature.

Le muletier en son mulet caché,
 Bât sur le dos, croit gagner au marché,
 Et du vilain l'ame terrestre & crasse
 A peine voit qu'elle a changé de place.

Jeanne & le saint s'en alloient donc vers Tours
 Chercher le roi plongé dans les amours.

Près d'Orléans comme ensemble ils passèrent,
 L'ost des Anglois ensemble ils traversèrent.

Ces fiers Bretons, avant bu tristement,
 Cavoient leur vin, dormoient profondément.

Tout étoit ivre, & goujats, & vedettes ;
 On n'entendoit ni tambours ni trompettes :

L'un dans sa tente étoit couché tout nu,

L'autre ronfloît près d'un page étendu.

Alors Denis, d'une voix paternelle,

Tint ces propos tout bas à la Pucelle :

„ Fille de bien ! tu sauras que Nisus

„ Étant un soir aux tentes de Turnus,

„ Bien secondé de son cher Euryale,

„ Rendit la nuit aux Rutulois fatale.

„ Le même advint au quartier de Rhesus,

„ Quand la valeur du preux fils de Tîdée,

„ Par la nuit noire & par Ulysse aidée,

„ Sut envoyer sans danger, sans effort,

„ Tant de Troyens au sommeil de la mort.

„ Tu peux jouir de semblable victoire.

„ Parle, dis-moi, veux-tu de cette gloire ?
 Jeanne lui dit : “ Je n’ai point lu l’histoire ;
 „ Mais je ferois de courage bien bas
 „ De tuer gens qui ne combattent pas.

Disant ces mots, elle avise une tente,
 Que les rayons de la lune brillante
 Faisoient paroître à ses yeux éblouis ;
 Tente d’un chef, ou d’un jeune marquis.
 Cent gros flacons, remplis d’un vin exquis,
 Sont tout auprès. Jeanne, avec assurance,
 D’un grand pâté prend les vastes débris,
 Et boit six coups avec monsieur Denis
 A la santé de son bon roi de France.
 La tente étoit celle de Jean Chandos,
 Fameux guerrier, qui dormoit sur le dos.
 Jeanne saisit sa redoutable épée,
 Et sa culotte en velours découpée.
 Ainsi jadis David aimé de Dieu,
 Ayant trouvé Saül en certain lieu,
 Et lui pouvant ôter très-bien la vie,
 De sa chemise il lui coupa partie,
 Pour faire voir à tous les potentats
 Ce qu’il put faire, & ce qu’il ne fit pas.

Près de Chandos étoit un jeune page
 De quatorze ans, mais charmant pour son âge,
 Lequel montroit deux globes faits au tour,
 Qu’on auroit pris pour ceux du tendre amour.
 Non loin du page étoit une écritoire,
 Dont se servoit le jeune homme après boire,
 Quand tendrement quelques vers il faisoit
 Pour la beauté qui son cœur séduisoit.

Jeanne prend l’encre, & sa main lui dessine
 Trois fleurs de lys juste dessous l’échine.
 Présage heureux du bonheur des Gaulois,
 Et monument de l’amour de ses rois.
 Le bon Denis voyoit, se pâmant d’aise,
 Les lys François sur une fesse Angloise.

Qui fut penaut le lendemain matin ?
 Ce fut Chandos, ayant cuvé son vin ;

Car s'éveillant il vit sur ce beau page
Les fleurs de lys. Plein d'une juste rage,
Il crie : Alerte ! il croit qu'on le trahit :
A son épée il court auprès du lit ;
Il cherche en vain, l'épée est disparue.
Point de culotte. Il se frotte la vue,
Il gronde, il crie, & pense fermement
Que le grand diable est entré dans le camp.

Ah ! qu'un rayon de soleil, & qu'un âne,
Cet âne ailé, qui sur son dos a Jeanne,
Du monde entier feroient bientôt le tour !
Jeanne & Denis arrivent à la cour.
Le doux prélat fait par expérience,
Qu'on est railleur à cette cour de France.
Il se souvient des propos insolens
Que Richemond lui tint dans Orléans.
Il ne veut plus à pareille aventure
D'un saint évêque exposer la figure.
Pour son honneur il prit un nouveau tour :
Il s'affubla de la triste encolure
Du bon Roger, seigneur de Baudricour,
Preux chevalier, & ferme catholique,
Hardi parleur, loyal & véridique :
Malgré cela pas trop mal à la cour.

„ Eh ! jour de Dieu ! dit-il, parlant au prince,
„ Vous languissez au fond d'une province,
„ Esclave roi, par l'amour enchaîné !
„ Quoi ? votre bras indignement repose !
„ Ce front royal, ce front n'est couronné
„ Que de tiffus, & de mirthe, & de rose :
„ Et vous laissez vos cruels ennemis,
„ Rois dans la France, & sur le trône assis !
„ Allez mourir, ou faites la conquête
„ De vos états ravis par ces mutins.
„ Le diadème est fait pour votre tête,
„ Et les lauriers n'attendent que vos mains.
„ Dieu, dont l'esprit allume mon courage,
„ Dieu, dont ma voix annonce le langage,
„ De sa faveur est prêt à vous couvrir :

22 LA PUCELLE D'ORLEANS.

„ Osez le croire , osez vous secourir.
 „ Suivez du moins cette auguste amazône ;
 „ C'est votre appui , c'est le soutien du trône.
 „ C'est par son bras que le maître des rois
 „ Veut rétablir nos autels & nos lois.
 „ Jeanne avec vous chassera la famille
 „ De cet Anglois si terrible & si fort.
 „ Devenez homme ; & si c'est votre sort
 „ D'être à jamais mené par une fille,
 „ Fuyez au moins celle qui vous perdit,
 „ Qui votre cœur dans ses bras amollit,
 „ Et digne enfin de ce secours étrange,
 „ Suivez les pas de celle qui vous venge.
 Un roi de France a toujours dans le cœur
 Malgré le vice un très-grand fonds d'honneur.
 Vous l'avez vu dernièrement , mes freres,
 Lorsque Louis se déroband des bras
 De la beauté qu'exorcisoit Linieres,
 Aux bords du Rhin , du fond des pays-bas,
 Vint coigner Charle , & braver le trépas.
 Du vieux soldat le discours pathétique
 Frappa le prince , Amant des blonds appas,
 Et le tira d'un sommeil létargique.
 Ainsi qu'un ange un jour du haut des airs
 De sa trompette ébranlant l'univers,
 Rouvrant la tombe , animant la poussière,
 Rappellera les morts à la lumière.
 Charle éveillé , Charles bouillant d'ardeur,
 Ne lui répond qu'en s'écriant : *Aux armes!*
 Les seuls combats à ses yeux ont des charmes.
 Il prend sa pique , il brûle de fureur.
 Bientôt après la première chaleur
 De ces transports où son ame est en proie,
 Il voulut voir si celle qu'on envoie
 Vient de la part du diable ou du seigneur:
 Ce qu'il doit croire , & si ce grand prodige
 Est en effet ou miracle ou prestige.
 Donc , se tournant vers la fière beauté,
 Le roi lui dit , d'un ton de majesté ,

Qui confondroit toute autre fille qu'elle :

„ Jeanne, écoutez ; Jeanne , êtes-vous pucelle ?

Jeanne lui dit : “ O grand sire ! ordonnez

„ Que médecins, lunettes sur le nez,

„ Matrones, clercs, pédans, apoticaire

„ Viennent sonder ces féminins mystères ;

„ Et si quelqu'un se connoit à cela,

„ Qu'il trouble Jeanne, & qu'il regarde là.

A sa réponse, & sage, & mesurée,

Le roi vit bien qu'elle étoit inspirée.

„ Oh bien ! dit-il, si vous en savez tant,

„ Fille de Dieu, dites-moi dans l'instant

„ Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle.

„ Mais parlez net. Rien du tout, lui dit-elle.

Le Roi surpris soudain s'agenouilla,

Cria tout haut : miracle ! & se signa.

Incontinent, la cohorte fourrée,

Bonnet en tête, Hipocrate à la main,

Vient observer le pur & noble sein

De la guerrière entre leurs mains livrée.

On la met nue, & monsieur le doyen,

Ayant le tout considéré très-bien

Dessus, dessous, expédie à la belle

En parchemin un brevet de pucelle.

L'esprit tout fier de ce brevet sacré,

Jeanne soudain d'un pas délibéré,

Retourne au roi, devant lui s'agenouille,

Et déployant la superbe dépouille,

Que sur l'Anglois elle a prise en passant :

„ Permits, dit-elle, ô mon maître puissant !

„ Que sous tes loix la main de ta servante

„ Ose venger la France gémissante.

„ Je remplirai les oracles divins.

„ J'ose, à tes yeux, jurer par mon courage,

„ Par cette épée, & par mon pucelage,

„ Que tu feras huilé bientôt à Rheims.

„ Tu chasseras les Angloises cohortes,

„ Qui d'Orléans environnent les portes.

„ Viens accomplir tes augustes destins !

„ Viens! & de Tours abandonnant la rive,
 „ Dès ce moment souffre que je te suive.

Les courtisans, autour d'elle pressés,
 Les yeux au ciel & vers Jeanne adressés,
 L'attent des mains, l'admirent, la secondent.
 Cent cris de joie à son discours répondent.
 Dans cette foule il n'est point de guerrier
 Qui ne voulut lui servir d'écuyer,
 Porter sa lance & lui donner sa vie.
 Il n'en est point qui ne soit possédé,
 Et de la gloire, & de la noble envie
 De lui ravir ce qu'elle a tant gardé.
 Prêt à partir, chaque officier s'empresse.
 L'un prend congé de sa vieille maîtresse;
 L'un sans argent va droit à l'usurier,
 L'autre à son hôte, & compte sans payer.
 Denis a fait déployer l'oriflame.

A cet aspect, le roi Charles s'entlame
 D'un noble espoir à sa valeur égal.
 Cet étendart, aux ennemis fatal,
 Cette héroïne, & cet âne aux deux ailes,
 Tout lui promet des palmes immortelles.

Denis voulut, en partant de ces lieux,
 Aux deux amans épargner les adieux.
 On eut versé des larmes trop amères:
 On eut perdu des heures toujours chères.
 Agnès dormoit, quoiqu'il fût un peu tard.
 Elle étoit loin de craindre un tel départ.
 Un songe heureux, dont les erreurs la frappent,
 Lui retraçoit les plaisirs qui s'échappent.
 Elle croyoit tenir entre ses bras
 Le cher amant dont elle est souveraine.
 Songe flatteur, tu trompois ses appas!
 Son amant fuit, & saint Denis l'entraîne.
 Tel dans Paris un médecin prudent
 Force au régime un malade gourmand,
 A l'appétit le montre inexorable,
 Et sans pitié le fait sortir de table.

CHANT

CHANT TROISIÈME.

Description du palais de la sottise. AGNÈS se revêt de l'armure pour aller trouver son amant. Elle est prise par les Anglois ; & sa pudeur souffre beaucoup.

CE n'est le tout d'avoir un grand courage ;
 Un coup d'œil ferme au milieu des combats,
 D'être tranquille à l'aspect du carnage,
 Et de conduire un monde de soldats.
 Car tout cela se voit en tous climats,
 Et tour à tour ils ont cet avantage.
 Qui me dira, si nos ardens François,
 Dans ce grand art, l'art affreux de la guerre,
 Sont plus savans que l'intrépide Anglois ?
 Si le Germain l'emporte sur l'Ibère ?
 Tous ont vaincu, tous ont été défaits.
 Le grand Condé fut battu par Turenne ;
 Créqui vaincu fut ensuite vainqueur ;
 L'heureux Villars, fanfaron plein de cœur,
 Gagna le quitte ou double avec Eugene.
 De Stanislas le vertueux support,
 Ce roi soldat, Don Quichotte du nord,
 Dont la valeur a paru plus qu'humaine,
 N'a-t'il pas vu, dans le fond de l'Ukraine,
 A Pultava tous ses lauriers flétris
 Par un rival objet de ses mépris ?
 Pour éblouir & duper le vulgaire,
 Un sûr moyen feroit, à mon avis,
 De s'établir un divin caractère,
 Avec cela tout est humble & soumis.
 Voyons comment dans la grande Chronique,
 Du fin Jéthro le gendre politique
 S'y prit jadis pour être plus que roi.
 Aux bonnes gens, dont Jacob fut le pere,

C

26 LA PUCELLE D'ORLEANS.

Gens d'esprit foible & de robuste foi,
 Il dit que Dieu lui montrant son derriere,
 L'endoctrinoit sur l'admirable loi,
 Qui le devoit, & le fils de son frere
 Entretenir pour jamais à rien faire:
 Qui lui dictoit tous les importants cas
 Où les lépreux, les femmes bien apprises
 Devoient changer de robe & de chemises,
 Paroître en rue, ou rester dans les draps.
 De vingt pétards & d'autant de fusées
 Le feu saillant, & les brillans éclats
 Sur un rocher caché dans les nuées
 Dont une garde & des ordres exprès
 Aux curieux interdisoient l'accès,
 Pour les idiots furent une tempête.
 Le peuple au loin admirant le fracas,
 Du Tout-puissant crut connoître le bras,
 Et tressaillit pour le hardi prophète.
 Le drôle avoit étudié sa bête.
 Seul au sommet du mystérieux mont,
 Comme il voulut il fit la quarantaine,
 Puis tout-à-coup se montra dans la plaine
 Cornes de bouc flamboyantes au front.
 Du Phyticien le brillant phénomène
 Sur les esprits fit un effet fort prompt.
 Il dit que Dieu roulé dans un buisson,
 A lui chétif avoit donné leçon.
 C'en fut assez. Il vit en révérence
 Tout un chacun recevoir son sermon.
 On crut du ciel encourir la vengeance,
 Si l'on osoit manquer d'obéissance
 Et de respect à monsieur Aaron.
 Et des statuts, dont l'Auteur mal-habile
 Eût mérité les petites maisons,
 Furent des Loix, que ce peuple imbécile
 Crut renfermer le sens des nations.
 Ainsi jadis de Mars les nourrissons
 Domptotent l'Europe au milieu des miracles.
 Le ciel pour eux prodigua les oracles.

Jupit
 Guid
 Le g
 L'an
 Pour
 De
 Et
 A le
 De
 Du
 Il pr
 Che
 Et
 Et
 Cru
 Un
 Po
 Il s'
 Non
 Vie
 Ma
 Et
 Fre
 Qui
 D
 Eto
 Sur
 O
 Av
 On
 Il e
 Ina
 Et
 Fro
 Po
 I
 De
 Ce
 Or

Jupiter, Mars, Pollux & tous les dieux
Guidoient leur aigle & combattoient pour eux.
Le grand Bacchus, qui mit l'Asie en cendre,
L'antique Hercule & le fier Alexandre,
Pour mieux regner sur les peuples conquis,
De Jupiter ont passé pour les fils;
Et l'on voyoit les princes de la terre
A leur genoux redouter le tonnerre.

Denis, suivant ces exemples fameux,
Du merveilleux fut se servir comme eux.
Il prétendit que Jeanne la pucelle
Chez les Anglois passât même pour telle,
Et que Betfort, & Talbot, & Chandos,
Et Tirconel, qui n'étoient pas des fots,
Crussent la chose, & qu'ils vissent dans Jeanne
Un bras divin fatal à tout profane.

Pour réussir en ce hardi dessein,
Il s'en va prendre un vieux bénédictin,
Non tel que ceux dont le travail immense
Vient d'enrichir les libraires de France;
Mais un prieur, engraisé d'ignorance,
Et n'ayant lu que son missel latin:
Frere Lourdis fut le bon personnage
Qui fut choisi pour ce nouveau voyage.

Devers la lune, où l'on tient que jadis
Etoit placé des fous le paradis,
Sur les confins de cet abîme immense,
Où le cahos, & l'Erebe, & la nuit,
Avant le tems de l'univers produit,
Ont exercé leur aveugle puissance,
Il est un vaste & caverneux séjour,
Inaccessible à la clarté du jour,
Et qui n'a rien qu'une lumière affreuse,
Froide, tremblante, incertaine & trompeuse.
Pour toute étoile on a des feux folets;
L'air est peuplé de petits farfadets.
De ce pays la reine est la Sottise;
Ce vieil enfant porte une barbe grise,
Oreille longue, avec le chef pointu,

28 *LA PUCELLE D'ORLEANS.*

Bouche béante, œil louche, pied tortu.
 De l'ignorance elle est, dit-on, la fille.
 Près de son trône est sa sotte famille,
 Le fol orgueil, l'opiniâtreté,
 Et la paresse, & la crédulité.
 Elle est servie, elle est flattée en reine :
 On la croiroit en effet souveraine.
 Mais ce n'est rien qu'un fantôme impuissant,
 Un Chilperic, un vrai roi fainéant.
 La fourberie est son ministre avide ;
 Tout est réglé par ce maître perfide,
 Et la Sottise est son digne instrument.
 Sa cour plénière est, à son gré, fournie
 De gens profonds en fait d'astrologie,
 Sûrs de leur art, à tout moment déçus,
 Dupes, fripons & partant toujours crus.
 C'est là qu'on voit les maîtres d'alchimie
 Faisant de l'or & n'ayant pas un sou,
 Les rose-croix, & tout ce peuple fou,
 Argumentant sur la théologie.

Le gros Lourdis pour aller en ces lieux,
 Fut donc choisi parmi tous ses confreres,
 Lorsque la nuit couvroit le front des cieux.
 D'un tourbillon de vapeurs non légères,
 Enveloppé dans le sein du repos,
 Il fut conduit au paradis des fots.
 Quand il y fut, il ne s'étonna guères.
 Tout lui plaisoit ; & même en arrivant
 Il crut encor être dans son couvent.
 Il vit d'abord la suite emblématique
 Des beaux tableaux de ce séjour antique.
 Caco-démon, qui ce grand temple orna,
 Sur la muraille à plaisir grifonna
 Un long tableau de toutes nos sottises,
 Traits d'étourdi, pas de clerc, balourdises,
 Projets mal faits, plus mal exécutés,
 Et tous les mois du Mercure vantés.

Dans cet amas de merveilles confuses,
 Parmi ces flots d'imposteurs & de buses,

On v
 Law
 D'un
 Et
 Env
 Sa r
 Prêt
 Lui
 Ah
 Ten
 Peti
 Don
 Plus
 Tou
 Cie
 En
 L'I
 Co
 Dic
 On
 To
 Si
 So
 Qu
 Le
 En
 Da
 Et
 Le
 Da
 Co
 To
 U
 E
 L
 So
 L
 A
 L

On voit sur-tout un superbe Ecoffais :
 Law est son nom, nouveau roi des Français ;
 D'un beau papier il porte un diadème,
 Et sur son front il est écrit, *Système*.
 Environné de grands ballots de vent,
 Sa noble main les donne à tout-venant :
 Prêtres , catins , guerriers , gens de justice,
 Lui vont porter leur or par avarice.
 Ah ! quel spectacle ! ah ! vous êtes donc là,
 Tendre Escobar ! suffisant Molina !
 Petit Doucin ! dont la main pateline
 Donne à baiser une bulle divine ;
 Plus d'un prélat la met dévotement
 Tout à côté du nouveau testament.
 Ciel ! à leurs yeux une cohorte fière
 En même-tems s'en torche le derrière.
 L'Ignatien furieux , éperdu,
 Court se saisir du sacré torche-cu.
 Dieux ! quels combats ! quels flots d'encre & de bile !
 On prêche , on court , on barbouille , on exile.
 Toi , qui jadis des grenouilles , des rats ,
 Si doctement as chanté les combats ,
 Sors du tombeau , viens célébrer la guerre ,
 Que pour la bulle on fera sur la terre.
 Le janséniste , esclave du destin ,
 Enfant perdu de la grace efficace ,
 Dans ses drapeaux porte un saint Augustin ,
 Et pour *plusieurs* il marche avec audace.
 Les ennemis s'avancent tout courbés
 Dessus le dos de cent petits abbés.
 Cessez , cessez , ô discordes civiles !
 Tout va changer : place , place , imbéciles !
 Un grand tombeau , sans ornemens , sans art ,
 Est élevé , non loin de saint-Médard.
 L'esprit divin , pour éclairer la France ,
 Sous cette tombe enferme sa puissance.
 L'aveugle y court , & d'un pas chancelant ,
 Aux quinze-vingt retourne en tâtonnant.
 Le boiteux vient , clopine sur la tombe ,

Crie, *bofanna*, faute, gigotte & tombe.
 Le fourd approche, écoute, & n'entend rien.
 Tout aulli-tôt de pauvres gens de bien,
 D'aïse pâmes, vrais témoins du miracle,
 Du bon Pâris baïssent le tabernacle.
 Frere Lourdis, fixant ses deux gros yeux,
 Voit ce saint œuvre, en rend graces aux cieus,
 Joint les deux mains, & riant d'un sot rire,
 Ne comprend rien, & toute chose admire.

Ah! le voici ce savant tribunal,
 Moitié prélats, & moitié monacal.
 D'inquisiteurs une troupe sacrée
 Est là, pour Dieu, de Sbires entourée.
 Ces saints docteurs, assis en jugement,
 Ont pour habits plumes de chat-huant;
 Oreilles d'âne ornent leur tête auguste;
 Et pour peser le juste avec l'injuste,
 Le vrai, le faux, balance est dans leurs mains:
 Cette balance a deux larges bassins,
 Qui tour à tour s'éloignent & se choquent.
 L'un, tout comblé, contient l'or qu'ils excroquent;
 Dans l'autre sont bulles, brefs, *oremus*,
 Beaux chapelets, scapulaires, *agnus*.
 Aux pieds bénis de la docte assemblée,
 Voyez-vous pas le pauvre Galilée,
 Qui tout contrit leur demande pardon,
 Bien condamné pour avoir eu raison?

Murs de Loudun! quel nouveau feu s'allume!
 C'est un curé que le bucher consume:
 Tous ces faquins ont déclaré forcier,
 Et fait griller messire Urbain Grandier.
 Galigai, ma chere maréchale!
 Du parlement épaulé de maint pair,
 La compagnie ignorante & venale
 Te fait chauffer en feu brillant & clair,
 Pour avoir fait pacte avec Lucifer.
 Qu'aux gens d'esprit notre France est fatale!
 Qu'il y fait bon croire au pape, à l'enfer,
 Et se borner à s'avoir son *pater*!

Je vo
 Pour
 V
 Vou
 Vou
 Tenc
 Que
 De c
 J'est
 Tou
 Ce
 Que
 Ma
 De
 Gir
 Jac
 Jug
 Au
 L
 Ma
 Il
 Le
 C
 Co
 Un
 Ch
 C
 Se
 A
 D
 V
 E
 La
 A
 A
 A
 L
 E

Je vois plus loin cet arrêt authentique
Pour Arillote & contre l'émétique.

Venez, venez, mon beau pere Girard!
Vous méritez un grand article à part.
Vous voilà donc, mon confesseur de fille,
Tendre dévot, qui prêchez à la grille!
Que dites-vous des pénitens appas
De ce tendron converti dans vos bras?
J'estime fort cette douce aventure.

Tout est humain, Girard, en votre fait;
Ce n'est pas là pécher contre nature.
Que de dévots en ont encor plus fait!
Mais, mon ami, je ne m'attendois guère
De voir le diable entrer en cette affaire.
Girard! Girard! tous tes accusateurs,
Jacobin, Carme, & faiseurs d'écriture,
Juges, témoins, ennemis, protecteurs,
Aucun de vous n'est forcier, je vous jure.

Lourdis étoit aussi dans ce tableau;
Mais à ses yeux il n'en put rien paroître.
Il ne vit rien. Le cas n'est pas nouveau;
Le plus habile a peine à se connoître.
Quand vers la lune ainsi l'on préparoit
Contre l'Anglois cet innocent mystère,
Une autre scène en ce moment s'ouvroit
Chez les grands fous du monde sublunaire.

Charles est déjà parti pour Orléans.
Ses étendarts flottent au gré des vents.
A ses côtés, Jeanne, le casque en tête,
Déjà de Rheims lui promet la conquête.
Voyez-vous pas ces jeunes écuyers,
Et cette fleur de loyaux chevaliers?
La lance au poing, cette troupe environne
Avec respect notre sainte amazonne.
Ainsi l'on voit le sexe masculin
A Fontevrault servir le féminin.
Le sceptre est là dans les mains d'une femme;
Et pere Anselme est béni par madame.

La belle Agnès, en ces cruels momens,

33 LA PUCELLE D'ORLEANS.

Ne voyant plus cet amant qu'elle adore,
Cède aux chagrins dont l'excès la dévore.
Un froid mortel s'empare de ses sens.
L'ami Bonneau, toujours plein d'industrie,
En cent façons la rappelle à la vie.
Elle ouvre encor ses yeux, ces doux vainqueurs;
Mais ce n'est plus que pour verser des pleurs.
Puis, sur Bonneau se penchant d'un air tendre,
„ C'en est donc fait ! dit-elle, on me trahit.
„ Où va-t'il donc ? que veut-il entreprendre ?
„ Etoient-ce là les sermens qu'il me fit,
„ Lorsqu'à sa flamme il me fit condescendre ?
„ Toute la nuit, il faudra donc m'étendre
„ Sans mon amant, seule, au milieu d'un lit ?
„ Jeanne, en ces lieux conduite par l'envie,
„ Non des Anglois, mais d'Agnès ennemie,
„ Portant culotte & brayette au devant,
„ Large brayette, inutile ornement,
„ Jeanne la brune, en gendarme vêtue,
„ Va désormais lui fasciner la vue :
„ Jeanne plaira, moi je serai perdue.

Disant ces mots, elle pleure & rougit,
Frémit de rage, & de douleur gémit.
La jalousie en ses yeux étincelle :
Puis, tout-à-coup, d'une ruse nouvelle,
Le tendre amour lui fournit le dessein.
Vers Orléans elle prend son chemin,
De dame Alix & de Bonneau suivie.

Agnès arrive en une hôtellerie,
Où, dans l'instant, laisse de chevaucher,
La fière Jeanne avoit été coucher.
Agnès attend qu'en ce logis tout dorme,
Et cependant subtilement s'informe,
Où couche Jeanne, où l'on met son harnois,
Puis dans l'étui se glisse en tapinois,
De Jean Chandos prend la culotte, & passe
Les cuisses entre, & l'aiguillette lace ;
De l'amazone elle prend la cuirasse :
Le dur acier forgé pour les combats,

Pres
L'an
La b
Am
Don
Fai
Pou
Mo
Tu
Je
Qu
Et
Des
Qu
Qu
Qu
Ent
Tan
Et
Le
I
Per
Ain
N
Su
Jan
Le
Va
Le
La
Q
Br
Le
V
C
L
A
So

Presse & meurtrit ses membres délicats.
L'ami Bonneau la soutient sous les bras.
La belle Agnès dit alors à voix basse:
Amour ! amour ! maître de tous mes sens,
Donne la force à cette main tremblante ;
Fais-moi porter cette armure pesante,
Pour mieux toucher l'auteur de mes tourmens.
Mon amant veut une fille guerrière,
Tu fais d'Agnès un soldat pour lui plaire.
Je le suivrai : qu'il permette aujourd'hui
Que ce soit moi qui combatte pour lui ;
Et si jamais la terrible tempête
Des dards Anglois veut menacer sa tête,
Qu'ils tombent tous sur ces tristes appas !
Qu'il soit du moins sauvé par mon trépas !
Qu'il vive heureux ! que je meure pâmée
Entre ses bras , & que je sois aimée !
Tandis qu'ainsi cette belle parloit,
Et que Bonneau les armes lui mettoit,
Le roi Charlot à trois milles étoit.

La tendre Agnès prétend à l'heure même
Pendant la nuit aller voir ce qu'elle aime.
Ainsi vêtue , & pliant sous le poids ,
N'en pouvant plus , maudissant son harnois,
Sur un cheval elle s'en va juchée,
Jambe meurtrie , & la fesse écorchée.
Le gros Bonneau , sur un Normand monté,
Va lourdement , & ronfle à son côté.
Le tendre amour , qui craint tout pour la belle,
La voit partir , & soupire pour elle.

Agnès à peine avoit gagné chemin,
Qu'elle entendit devers un bois voisin
Bruits de chevaux & grand cliquetis d'armes :
Le bruit redouble ; & voici des gendarmes,
Vêtus de rouge : & pour comble de maux,
C'étoient les gens de monsieur Jean Chandos.
L'un d'eux s'avance & demande : *Qui vive ?*
A ce grand cri , notre amante naïve,
Songeant au roi , répondit sans détour :

Je suis Agnès: Vive France & l'amour!

A ces deux noms, que le ciel équitable
Voulut unir du nœud le plus durable,
On prend Agnès & son gros confident.
Ils sont tous deux menés incontinent
A ce Chandos, qui, terrible en sa rage,
Avoit juré de venger son outrage,
Et de punir les brigands ennemis,
Qui sa culotte & son fer avoient pris.

Dans ce moment, où la main bienfaisante
Du doux sommeil laisse nos yeux ouverts;
Quand les oiseaux reprennent leurs concerts,
Qu'on sent en soi sa force renaissante,
Que les désirs, peres des voluptés,
Sont par les sens dans notre ame excités:
Dans ce moment, Chandos! on te présente
La belle Agnès, plus belle & plus brillante
Que le soleil aux bords de l'orient.

Que sentis-tu, Chandos! en t'éveillant,
Lorsque tu vis cette nymphe si belle
A tes côtés, & tes grégues sur elle?

Chandos, pressé d'un aiguillon bien vif,
La dévorait de son regard lascif.

Agnès en tremble, & l'entend qui marmotte
Entre les dents: *Je l'aurai ma culotte!*

A son chevet d'abord il la fait seoir:

Quittez, dit-il, ma belle prisonnière,
Quittez le poids d'une armure étrangère.

Ainsi parlant, plein d'ardeur & d'espoir,
Il la décasque, il vous la décuirasse.

La belle Agnès se défend avec grace:

Elle rougit d'une aimable pudeur;

Mais il faut bien tout souffrir d'un vainqueur.

Le gros Bonneau, que le Chandos destine

Au digne emploi de chef de sa cuisine,

Va dans l'instant mériter cet honneur.

Des boudins blancs il étoit l'inventeur;

Et tu lui dois, ô nation Française!

Pâtés d'anguille & gigots à la braïse.

La dame Alix, malgré son teint flétri,
Parut encore à la troupe Brétonne
De bonne prise, & Robert Makarti,
Brave Ecossois, vaillant chef du parti,
Dedans sa tente enmena tôt la bonne.
„ Monsieur Chandos, hélas! que faites-vous?
Disoit Agnès d'un air timide & doux.
„ Par Dieu, dit-il, (tout héros Anglois jure)
„ Quelqu'un m'a fait une sanglante injure!
„ Cette culotte est mienne; & je prendrai
„ Ce qui fut mien où je le trouverai.
Parler ainsi, mettre Agnès toute nue,
C'est même chose; & la belle éperdue
Tout en pleurant luttoit entre ses bras,
Et lui disoit: *Non, je n'y consens pas.*

Dans l'instant même, un horrible fracas
Se fait entendre. On crie, alerte! aux armes!
Et la trompette, organe du trépas,
Sonne la charge, & porte les allarmes.
A son réveil, Jeanne cherchant en vain
L'affublement du harnois masculin,
Son bel armet ombragé de l'aigrette,
Et son haubert & sa large braguette,
Sans raisonner, saisit soudainement
D'un écuyer le dur accoutrement,
Monte à cheval sur son âne, & s'écrie:
„ Venez, vengez l'honneur de la patrie.
Cent chevaliers s'empressent sur ses pas:
Ils sont suivis de six cens vingt soldats.

Frere Lourdis, en ce moment de crise,
Du beau palais, où regne la Sottise,
Est descendu chez les Anglois guerriers,
Environné d'atômes tout grossiers,
Sur son gros dos portant balourderies,
Oeuvres de moine, & belles âneries.
Ainsi bâti, sitôt qu'il arriva,
Sur les Anglois sa robe il secoua,
Son ample robe, & dans leur camp versa
Tous les trésors de sa crasse ignorance,

Trésors communs au bon pays de France,
 Ainsi des nuits la noire déité,
 Du haut d'un char d'ébène marqueté,
 Répand sur nous les pavots & les songes,
 Et nous endort dans le sein des menfonges.

CHANT QUATRIÈME.

La PUCELLE & DUNOIS combattent les Anglois. Ce qui leur arrive dans le château de Conculiz.

SI j'étois roi, je voudrois être juste,
 Dans le repos maintenir mes sujets,
 Et tous les jours de mon empire auguste
 Seroient marqués par de nouveaux bienfaits.
 Que si j'étois contrôleur des finances,
 Je donnerois à quelques beaux esprits
 Par-ci, par-là, de bonnes récompenses;
 Car, après tout, leur travail vaut son prix.
 Que si j'étois archevêque à Paris,
 Je tâcherois avec le moliniste
 D'appaisiver le rude janséniste.
 Mais si j'aimois une jeune beauté,
 Je ne voudrois m'éloigner d'auprès d'elle;
 Et chaque jour une fête nouvelle,
 Chassant l'ennui de l'uniformité,
 Tiendrait son cœur en mes fers arrêté.
 Heureux amans, que l'absence est cruelle!
 Que de dangers on essuie en amour!
 On risque, hélas! dès qu'on quitte sa belle,
 D'être cocu deux ou trois fois par jour.
 Le preux Chaudos à peine avoit la joie
 De s'ébaubir sur sa nouvelle proie,
 Quand tout-à-coup Jeanne, de rang en rang,
 Porte la mort, & fait couler le sang.
 De Débora la redoutable lance
 Perce Dildo, si fatal à la France,

Lui qui pillâ les trésors de Clervaux,
 Et viola les fleurs de l'ontevault.
 D'un coup nouveau les deux yeux elle crève
 A Souchemart, digne d'aller en Grève.
 Cet impudent, né dans les durs climats
 De l'Irlande, au milieu des frimats,
 Depuis trois ans faisoit l'amour en France,
 Comme un enfant de Rome ou de Florence,
 Belle terrasse, & milord Halifax,
 Et son cousin l'impertinent Borax,
 Et Midarblon, qui renia son pere,
 Et Marbonay, qui fit cocu son frere.
 A son exemple, on ne voit chevalier,
 Il n'est gendarme, il n'est bon écuyer,
 Qui dix Anglois n'enfile de sa lance.
 La mort les suit, la terreur les dévance :
 Ils pensent voir en ce moment affreux
 Un Dieu puissant qui combat avec eux.
 Parmi le bruit de l'horrible tempête,
 Frere Lourdis crioit à pleine tête :
 „ Elle est pucelle ! Anglois ! frémissez tous.
 „ C'est saint Denis qui l'arme contre vous.
 „ Elle est pucelle : elle a fait des miracles ;
 „ Contre son bras vous n'avez point d'obstacles ;
 „ Vite à genoux, exécrémens d'Albion,
 „ Demandez-lui sa bénédiction.
 Certain Anglois, écumant de colere,
 Incontinent fait empoigner le frere :
 On vous le lie ; & le moine content,
 Sans s'émouvoir, continuoît, criant :
 „ Je suis martyr, Anglois, il faut me croire !
 „ Elle est pucelle : elle aura la victoire.
 L'homme est crédule ; & dans son foible cœur
 Tout est reçu : c'est une molle argile :
 Mais que sur-tout il paroît bien facile
 De nous surprendre, & de nous faire peur !
 Du bon Lourdis le discours extatique
 Fit plus d'effet sur le cœur des soldats,
 Que l'amazone & sa troupe héroïque

N'en avoient fait par l'effort de leurs bras,
 Ce vieil instinct qui fait croire aux prodiges,
 L'esprit d'erreur, le trouble, les vertiges,
 La froide crainte, & la confusion,
 Sur les Anglois répandent leur poison.
 Les cris perçans & les clameurs qu'ils jettent,
 Les hurlemens que les écos répètent,
 Et la trompette, & le son des tambours,
 Font un vacarme à rendre les gens sourds.

Le grand Chandos, toujours plein d'assurance,
 Leur crie : " Enfans, conquérans de la France,
 „ Marchez à droite. Il dit, & dans l'instant
 On tourne à gauche, & l'on fuit en jurant.
 Ainsi jadis, dans ces plaines fécondes
 Que de l'Euphrate environnent les ondes,
 Quand des humains l'orgueil capricieux
 Voulut bâtir près des voûtes des cieux,
 Dieu, ne voulant d'un pareil voisinage,
 En cent jargons transmuta leur langage.
 Sitôt qu'un d'eux à boire demandoit,
 Plâtre ou mortier d'abord on lui donnoit;
 Et cette gent, de qui Dieu se moquoit,
 Se sépara, laissant là son ouvrage.

L'on fait bientôt aux ramparts d'Orléans
 Le grand combat contre les assiégeans:
 La renommée y vole à tire-d'aile,
 Prônant par-tout le nom de la pucelle.
 Vous connoissez l'impétueuse ardeur
 De nos François : ces fous sont pleins d'honneur.
 Ainsi qu'au bal, ils vont tous aux batailles.
 Dejà Dunois, la gloire des bâtarde,
 Dunois, qu'en Grèce on auroit pris pour Mars,
 Et la Trimouille, & la Hire, & Saintrailles,
 Et Richemond, sont sortis des murailles,
 Croyant déjà chasser les ennemis,
 Et criant tous : Où sont-ils ? où sont-ils ?

Ils n'étoient pas bien loin ; car près des portes,
 Sire Talbot, homme de très-grand sens,
 Pour s'opposer à l'ardeur de nos gens,

CHANT IV.

39

En embuscade avoit mis dix cohortes.
 Nos chevaliers à peine ont fait cent pas,
 Que le Talbot leur tombe sur les bras.
 Mais nos François ne s'étonnerent pas.
 Champs d'Orléans ! noble & petit théâtre
 De ce combat terrible, opiniâtre,
 Le sang humain, dont vous fûtes couverts,
 Vous engraisa pour plus de cent hivers !
 Jamais les champs de Zama, de Pharsale,
 De Malplaquet la campagne fatale,
 Célèbres lieux couverts de tant de morts,
 N'ont vu tenter de plus hardis efforts.
 Vous eussiez vu les lances hérissées
 L'une sur l'autre en cent tronçons cassées ;
 Les écuvers, les chevaux renversés,
 Dessus leurs pieds dans l'instant redressés ;
 Le feu jaillir des coups de cimetière,
 Et du soleil redoubler la lumière ;
 De tous côtés, voler, tomber à bas
 Epaules, nez, mentons, pieds, jambes, bras.
 Du haut du ciel, les anges de la guerre,
 Le fier Michel, & l'exterminateur,
 Et des Persans le grand flagellateur,
 Avoient les yeux attachés sur la terre,
 Et regardoient ce combat plein d'horreur.
 Michel alors prit les vastes balances,
 Où dans le ciel on pèse les humains.
 D'une main sûre il pesa les destins,
 Et les héros d'Angleterre & de France.
 Nos chevaliers, pesés exactement,
 Légers de poids par malheur se trouverent ;
 Du vieux Talbot les destins l'emportèrent.
 C'étoit du ciel un secret jugement.
 Le Richemond se voit incontinent
 Percé d'un trait de la hanche à la fesse,
 Le vieux Saintraille, au-dessus du genou,
 Le beau la Hire, ah ! je n'ose dire où :
 Mais que je plains sa gentille maîtresse !
 Dans un marais la Trimouille enfoncé,

40 LA PUCELLE D'ORLEANS.

Ne put sortir qu'avec un bras cassé.

Donc à la ville il fallut qu'ils revinssent
Tous élopés, & qu'au lit ils se tintent.

Voilà comment ils furent bien punis;
Car ils s'étoient moqués de saint Denis.
Comme il lui plaît, Dieu fait justice ou grace;
Quénel l'a dit, nul ne peut en douter.
Or, il lui plut le bâtarde excepter
Des étourdis dont il punit l'audace.
Un chacun d'eux, laidement ajusté,
S'en retournoit sur un brancard porté,
En maugréant, & Jeanne, & la fortune.

Dunois n'ayant égratignure aucune,
Pousse aux Anglois, plus prompt que les éclairs,
Il fend leurs rangs, se fait jour à travers,
Passe, & se trouve aux lieux où la pucelle
Fait tout tomber & tout fuir devant elle.
Quand deux torrens, l'effroi des laboureurs,
Précipités du sommet des montagnes,
Mélent leurs flots, assemblent leurs fureurs,
Ils vont noyer l'espoir de nos campagnes.
Plus dangereux étoient Jeanne & Dunois,
Unis ensemble, & frappant à la fois.
Dans leur ardeur si bien ils s'emportèrent,
Si rudement les Anglois ils chassèrent,
Que de leurs gens bientôt ils s'écarterent.
La nuit survint. Jeanne & l'autre héros,
N'entendent plus ni François ni Chandos,
Font tous deux halte, en criant: *Vive France!*

Au coin d'un bois, où regnoit le silence,
Au clair de lune ils cherchent le chemin:
Ils viennent, vont, tourment; le tout en vain.
Enfin rendus, ainsi que leur monture,
Mourans de faim, & lassés de chercher,
Ils maudissoient la fatale aventure
D'avoir vaincu, sans savoir où coucher.
Tel un vaisseau, sans voiles, sans bouffole,
Tournoie au gré de Neptune & d'Eole.
Un certain chien qui passa tout auprès,

Pour
Le c
Vira
Dev
Il pa
,, V
,, V
Nos
Par
Ils
Et
Et
Sur
D
Dun
Ma
De
Et
Si
Il
Et
Un
De
Un
Po
De
Ne
Ch
Le
Se
A
V
T
D
E
H
D
D

Pour les sauver sembla venir exprès.
 Le chien approche, il jappe, il leur fait sête,
 Virant sa queue & portant haut sa tête,
 Devant eux marche, & se tournant cent fois,
 Il paroïssoit leur dire en son patois:
 „ Venez par-là, Messieurs, suivez-moi vite;
 „ Venez, vous dis-je, & vous aurez bon gîte.
 Nos deux héros entendirent fort bien,
 Par ces façons, ce que vouloit ce chien:
 Ils suivent donc, guidés par l'espérance,
 Et priant Dieu pour le bien de la France,
 Et se faisant tous deux de tems en tems,
 Sur leurs exploits, de très-beaux complimens.

Du coin lascif d'une vive prunelle,
 Dunois lorgnoit, malgré lui, la pucelle.
 Mais il savoit, qu'à son bijou caché
 De tout l'état le sort est attaché,
 Et qu'à jamais la France est ruinée,
 Si cette fleur se cueille avant l'année.
 Il étouffoit noblement ses desirs,
 Et préféroit l'état à ses plaisirs.

Au point du jour apparut à leur vue
 Un beau palais d'une vaste étendue.
 De marbre blanc étoit bâti le mur:
 Une dorique & longue colonnade
 Porte un balcon formé de jaspe pur;
 De porcelaine étoit la balustrade.
 Nos paladins, enchantés, éblouis,
 Crurent entrer tout droit en paradis.
 Le chien aboie: aussi-tôt vingt trompettes
 Se font entendre; & quarante estafiers,
 A pourpoints d'or, à brillantes braguettes,
 Viennent s'offrir à nos deux jeunes chevaliers.
 Très-galanment deux jeunes écuyers
 Dans le palais par la main les conduisent,
 Et dans des bains filles les introduisent
 Honnêtement. Puis, lavés, essuyés,
 D'un déjeuner amplement festoyés,
 Dans de beaux lits brodés ils se couchèrent,

Et jusqu'au soir en héros ils rouflerent.

Il faut savoir que le maître & seigneur

De ce logis, digne d'un empereur,

Etoit le fils de l'un de ces génies,

Des vastes cieux habitans éternels,

De qui souvent les grandeurs infinies

S'humanisoient chez les foibles mortels.

Or, cet esprit, mêlant sa chair divine

Avec la chair d'une bénédicteine,

En avoit eu le seigneur Conculix,

Grand nécromant, & le très-digne fils

De cet incube & de la sœur Alix.

Le jour qu'il eut quatorze ans accomplis,

Son géniteur, descendant de sa sphère,

Lui dit: "Enfant, tu me dois la lumière:

" Je viens te voir, tu peux former des vœux!

" Souhaite, parle, & je te rends heureux.

Le Conculix, né très-voluptueux,

Et digne en tout de sa noble origine,

Dit: " Je me sens de race bien divine,

" Car je rassemble en moi tous les desirs;

" Et je voudrois avoir tous les plaisirs,

" De voluptés rassasier mon ame.

" Je veux aimer comme homme & comme femme,

" Être, la nuit, du sexe féminin,

" Et, tout le jour, du sexe masculin.

L'incube dit: " Tel sera ton destin.

Et dès ce jour, la ribaude figure

Jouit des droits de sa double nature.

Mais Conculix avoit oublié net

De demander un don plus nécessaire,

Un don, sans quoi nul plaisir n'est parfait,

Un don charmant: eh quoi? celui de plaire.

Dieu, pour punir ce génie effréné,

Le rendit laid comme un diable incarné,

Et l'impudique avoit, dessous le linge,

Odeur d'un bouc, & poil gris d'un vieux singe:

Pour comble enfin, de lui-même charmé,

Il se croyoit tout fait pour être aimé.

De
Des
Et
N'a
Hou
Il é
- L
Un
S'e
A m
Dan
Jea
Y e
Ch
Ma
I e
Sou
Sou
El
El
De
Il
Pa
Et
Il
Il
Pe
L
C
E
C
T
C
J
Y
P
L

De tous côtés on lui cherchoit des belles,
Des bacheliers, des pages, des pucelles.
Et si quelqu'un à ce monstre lascif,
N'accordoit pas le plaisir mal-honnête,
Bouchoit son nez, ou détournoit la tête,
Il étoit sûr d'être empalé tout vif.

Le soir vena, Conculix étant femme,
Un farfadet, de la part de madame,
S'en vint prier monseigneur le bâtard
A manger caille, oie & bœuf au gros lard
Dans l'entre-sol, tandis qu'en compagnie
Jeanne soupoit avec cérémonie.

Le beau Dunois, tout parfumé, descend:
Chez Conculix un soupé fin l'attend.

Madame avoit prodigué la parure:
Les diamans surchargeoient sa coëssure;
Son gros cou jaune & ses deux bras quarrés
Sont de rubis, de perles entourés:
Elle en étoit encor plus effroyable;
Ellé le presse, au sortir de la table.

Dunois trembla pour la première fois.
Des chevaliers c'étoit le plus courtois:
Il eût voulu de quelque politesse
Payer au moins les soins de son hôtesse;
Et du tendron contemplant la laideur,
Il se disoit: J'en aurai plus d'honneur.
Il n'en eut point. Le plus bouillant courage
Peut quelquefois essuyer cet outrage.

Lors, Conculix, qui le crut impuissant,
Chassa du lit le guerrier languissant,
Et prononça la sentence fatale,
Criant aux siens: "Sergens, qu'on me l'empale."

Le beau Dunois vit faire incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtement.
Ce fier guerrier, l'honneur de sa patrie,
Ià va périr au printems de sa vie.
Dedans la cour il est conduit tout nu,
Pour être assis sur un bâton pointu.
Déjà du jour la belle avant-courrière

44 *LA PUCELLE D'ORLEANS.*

De l'orient entr'ouvroit la barrière.
 Or, vous savez que cet instant préfix
 Changeoit madame en monsieur Conculix.
 Alors, brûlant d'une flamme nouvelle,
 Il s'en va droit au lit de la pucelle,
 Les rideaux tire, & lui fourrant au sein
 Les doigts velus d'une gluante main,
 Il a déjà l'héroïne empestée
 D'un gros baiser de sa bouche infectée.
 Plus il s'agite, & plus il devient laid.

Jeanne, qu'une âme chrétienne rage,
 D'un bras nerveux lui détache un soufflet
 A poing fermé sur son vilain visage.
 Le magot tombe, & roule en bas du lit,
 Les yeux se poche, & le nez se meurtrit.
 Il crie, il hurle. Une troupe profane
 Vient à son aide : on vous empoigne Jeanne,
 On va punir sa fière craauté
 Par l'instrument chez les Turcs usité.
 De sa chemise aussi-tôt dépouillée,
 De coups de fouets en passant flagellée,
 Elle est livrée aux cruels empaleurs.

Le beau Dunois, soumis à leurs fureurs,
 N'attendoit plus que son heure dernière,
 Faisant à Dieu sa dévote prière :
 Mais une œillade impérieuse & fière
 De tems en tems étonnoit les bourreaux,
 Et ses regards disoient : C'est un héros.

Mais quand Dunois eut vu son héroïne,
 Des fleurs de lys vengeresse divine,
 Prête à subir cette effroyable mort,
 Il déplora l'inconstance du sort.
 De la pucelle il parcouroit les charmes ;
 Et regardant les funestes apprêts
 De ce trépas, il répandit des larmes,
 Que pour lui-même il ne versa jamais.

Non moins superbe & non moins charitable,
 Jeanne, aux fraveurs toujours impénétrable,
 Languissant le beau bâtard lorgnoit,

Et p
 Leur
 Dans
 Leur
 Ne s
 Et c
 A fo
 Faiss
 Qu'e
 De
 Qui
 Crie
 " N
 Les
 Sou
 Coë
 On
 Ain
 Ay
 Le
 Sor
 Il l
 Et
 Fra
 Par
 L'i
 Po
 De
 Co
 En
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "
 "

Et pour lui seul son grand cœur gémissait.
 Leur nudité, leur beauté, leur jeunesse,
 Dans leur pitié mettoit trop de tendresse;
 Leurs feux secrets, par un destin nouveau,
 Ne s'échappoient qu'au bord de leur tombeau.
 Et cependant l'animal amphibie,
 A son dépit joignant la jalousie,
 Faisoit aux siens l'effroyable signal,
 Qu'on embrochât le couple déloyal.

Dans ce moment, une voix de tonnerre,
 Qui fit trembler, & les airs, & la terre,
 Crie : " Arrêtez, gardez-vous d'empaler,
 „ N'empalez pas. Ces mots font reculer
 Les fiers liéteurs. On regarde, on avise
 Sous le portail un grand homme d'église,
 Coëffé d'un froc, les reins ceints d'un cordon.
 On reconnut le pere Grisbourdon.

Ainsi qu'un chien, dans la forêt voisine,
 Ayant senti d'une adroite narine
 Le doux fumet, & tous ces petits corps
 Sortans au loin de quelque cerf dix-cors,
 Il le poursuit d'une course légère,
 Et sans le voir, par l'odeur amené,
 Franchit fossés, se glisse à la bruyère :
 Par d'autres cerfs il n'est point détourné.
 L'indigne fils de saint François d'Assise,
 Porté toujours sur son gros muletier,
 De la pucelle a suivi le sentier,
 Courant sans cesse, & ne lâchant point prise.
 En arrivant, il crie à Conculix :

„ Au nom du diable, & par les eaux du Stix !
 „ Par le démon, qui fut ton digne pere !
 „ Par le pseautier de seur Alix ta mere !
 „ Sauve le jour à l'objet de mes vœux.
 „ Regarde-moi : je viens payer pour deux.
 „ Si ce guerrier & si cette pucelle
 „ N'ont pu remplir avec toi leur devoir,
 „ Je tiendrai lieu de ce couple rebelle :
 „ D'un cordelier éprouve le pouvoir.

„ Tu vois de plus cet animal insigne ,
 „ Ce mien mulet de me porter si digne ,
 „ Je t'en fais don : c'est pour toi qu'il est fait ;
 „ Et tu diras : Tel moine , tel mulet.
 „ Laissons aller ce gendarme profane :
 „ Qu'on le délie , & qu'on nous laisse Jeanne.
 „ Nous demandons tous deux pour digne prix ,
 „ Cette beauté dont nos cœurs sont épris.

On vous dira , qu'il n'est point de femelle ,
 Tant pudibonde , & tant vierge fut-elle ,
 Qui n'eût été fort aise en pareil cas.
 Mais la pucelle aimoit mieux le trépas ;
 Et ce secours infernal & lubrique
 Sembloit horrible à son ame pudique.
 Elle pleuroit , elle imploroit les cieux ,
 Et rougissant d'être ainsi toute nue ,
 De tems en tems fermant ses tristes yeux ,
 Ne voyant point , croyoit n'être point vue.

Le bon Dunois étoit désespéré :
 Quoi ! disoit-il , ce paillard décloîtré
 Aura ma Jeanne , & perdra ma patrie !
 Tout va céder à ce forcier impie ,
 Tandis que moi , discret jusqu'à ce jour ,
 Modestement je cachois mon amour !

Pour Conculix , le discours énergique
 Du cordelier fit sur lui grand effet.
 Il accepta le marché séraphique.
 „ Ce soir , dit-il , vous & votre mulet
 „ Tenez-vous prêts. ... Cependant je pardonne
 „ A ces marmots , & vous les abandonne.

Le moine alors , d'un air d'autorité ,
 Frappa trois coups sur l'animal bête ,
 Puis fit un cercle , & prit de la poussière ,
 Que sur la bête il jetta par derrière ,
 En lui disant ces mots toujours puissans ,
 Que Zoroastre enseignoit aux Persans. ...
 A ces grands mots dits en langue du diable ,
 O grand pouvoir ! ô merveille ineffable !
 Notre mulet sur deux pieds se dressa :

Sa t
 Ses l
 Sous
 Ain
 Dont
 Sept
 Rede
 Du
 Deni
 De J
 Fair
 Il e
 Mai
 Den
 Par
 Sain
 Il se
 San
 A se
 Geo
 Piqu
 Les
 Je n
 M
 Il f
 J'ai
 Le
 Dir
 Ce
 Da

Sa tête oblongue en longue se changea ;
Ses longs crins noirs petits cheveux devinrent ;
Sous son bonnet ses oreilles se tinrent.
Ainsi jadis ce sublime empereur,
Dont Dieu punit le cœur dur & superbe,
Sept ans cheval, & sept ans nourri d'herbe,
Redevint homme, & n'en fut pas meilleur.

Du cintre bleu de la céleste sphère,
Denis voyoit avec des yeux de père
De Jeanne d'Arc le triste & piteux cas.
Faire eût-il dû de Vulcain le faux pas,
Il eût voulu s'élancer sur la terre ;
Mais il étoit lui-même en embarras.
Denis s'étoit attiré sur les bras
Par son voyage une fâcheuse affaire.
Saint George étoit le patron d'Angleterre.
Il se plaignoit que monsieur saint Denis,
Sans aucun ordre & sans aucun avis,
A ses Bretons eût fait ainsi la guerre.
George & Denis, de propos en propos,
Piqués au vif, en vinrent aux gros mots.
Les saints Anglois ont dans leur caractère
Je ne fais quoi de fier & d'insulaire.

Mais il est tems, lecteur, de m'arrêter.
Il faut fournir une longue carrière.
J'ai peu d'haleine ; & je dois vous conter
Le dénouement de cette grande affaire,
Dire comment le tout se débrouilla,
Ce que fit Jeanne, & ce qui se passa
Dans les enfers, au ciel & sur la terre.



CHANT CINQUIÈME.

Le cordelier GRISBOURDON, qui avoit voulu violer JEANNE, est en enfer. Il raconte son aventure aux diables.

O Mes amis ! vivons en bons chrétiens :
C'est le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre ;
A son devoir il faut enfin se rendre.
Dans mon printemps j'ai hanté des vauriens :
A leurs désirs ils se livroient en proie :
Souvent au bal, jamais dans le saint lieu,
Soupant, couchant chez des filles de joie,
Et se moquant des serviteurs de Dieu.
Qu'arrive-t'il ? La mort, la mort fatale,
Au nez camard, à la tranchante faux,
Vient visiter nos diseurs de bons-mots.
La fièvre ardente, à la marche inégale,
Fille du Stix, huissière d'Atropos,
Porte le trouble en leurs petits cerveaux.
A leur chevet, une garde, un notaire,
Viennent leur dire : Allons, il faut partir :
Où voulez-vous, monsieur, qu'on vous enterre ?
Lors, un tardif & foible repentir
Sort à regret de leur mourante bouche :
L'un à son aide appelle saint Martin,
L'autre saint Roch, l'autre sainte Nitouche.
On psalmodie, on braille du latin,
On les asperse, hélas ! le tout en vain.
Aux pieds du lit se tapit le matin,
Ouvrant la griffe : & lorsque l'ame échappe
Du corps chétif, au passage il la happe,
Puis vous la porte au fin-fond des enfers,
Digne séjour de ces esprits pervers.

Mon cher lecteur, il est tems de te dire,
Qu'un jour Satan, seigneur du sombre empire,

A ses vassaux donnoit un grand régal ;
Il étoit fête au manoir internal.
On avoit fait une énorme recrue ;
Et les démons buvoient la bien-venue
D'un certain pape & d'un gros cardinal,
D'un roi du nord , de quatorze chanoines,
De deux curés & de quarante moines,
Tous frais venus du séjour des mortels,
Et dévolus aux brasiers éternels.
Le roi cornu quittant son humeur noire,
Se déridoit , entouré de ses pairs ;
On s'enivroit du nectar des enfers :
On frédonnoit quelques chansons à boire,
Lorsqu'à la porte il s'élève un grand cri :
Ah ! bon jour donc ; vous voilà ! vous voici !
C'est lui , messieurs : c'est le grand émissaire ;
C'est Grisbourdon , notre féal ami :
Entrez , entrez , & chauffez-vous ici.
Et bras dessus , & bras dessous , beau pere ,
Beau Grisbourdon , docteur de Lucifer ,
Fils de Satan , apôtre de l'enfer !
On vous l'embrasse , on le baise , on le serre ;
On vous le porte , en moins d'un tour de main ,
Toujours baisé , vers le lieu du festin.

Satan se lève , & lui dit : " Fils du diable !

- „ O des fraparts ornement vénérable !
- „ Certes sitôt je n'espérois te voir.
- „ Chez les humains tu m'étois nécessaire.
- „ Qui mieux que toi peuploit notre manoir ?
- „ Par toi la France étoit mon séminaire.
- „ En te voyant , je perds tout mon espoir.
- „ Mais du destin la volonté soit faite !
- „ Bois avec nous , & prends place à ma droite.

Le cordelier , plein d'une sainte horreur ,
Baïse à genoux l'ergot de son seigneur :
Puis , d'un air morne , il jette au loin la vue
Sur cette vaste & brillante étendue :
Séjour de feu , qu'habitent pour jamais
L'affreuse mort , les tourmens , les forfaits :

Ensevelis dans cette nuit profonde,
On discernoit le fameux Constantin.
Est-il bien vrai! crioit avec surprise
Le moine gris: ô rigueur! ô destin!
Quoi! ce héros, fondateur de l'Eglise,
Qui de la terre a chassé les faux dieux,
Est descendu dans l'enfer avec eux!
Lors Constantin dit ces tristes paroles:
„ J'ai renversé le culte des idoles:
„ Sur les débris de leurs temples fumans,
„ Au Dieu du ciel j'ai prodigué l'encens.
„ Mais tous mes soins pour la grandeur suprême
„ N'eurent jamais d'autre objet que moi-même.
„ Les saints autels n'étoient à mes regards
„ Qu'un marche-pied du trône des Césars.
„ L'ambition, les fureurs, les délices,
„ Etoient mes dieux, avoient mes sacrifices.
„ L'or des chrétiens, leurs intrigues, leur sang,
„ Ont cimenté ma fortune & mon rang.
„ Pour conserver cette grandeur si chère,
„ J'ai massacré mon malheureux beau-père.
„ Dans les plaisirs & dans le sang plongé,
„ Foible & barbare, en ma fureur jalouse,
„ Ivre d'amour, & de soupçons rongé,
„ Je fis périr mon fils & mon épouse.
„ O Grisbourbon! ne sois plus étonné
„ Si, comme toi, Constantin est damné.
„ Ainsi que lui vingt rois fêtés à Rome
„ Dans ces bas lieux brûleront à jamais.
„ Le pape eut beau, pour payer leurs bienfaits,
„ Les mettre en rouge au livre qu'on renomme,
„ Leur donner jour, & vouloir qu'on les chomme,
„ Le diable rit de tous ces beaux décrets.
„ D'après leur vie il leur lut leurs arrêts,
„ Et chacun d'eux, jugé sur ses forfaits,
„ Rôtit ou bout comme il fut méchant homme.
Riant au nez du sire Constantin,
Le cordelier en fort mauvais latin
Fit compliment, puis en marchand admire

53 *LA PUCELLE D'ORLÉANS.*

Tous les secrets du ténébreux empire.

En même rang que ces fameux brigands
Si sottement célébrés sur la terre,
Et justement dévoués aux tourmens
Dans les enfers, le très-révérénd frere
Vit saint Louis la fleur de nos patrons;
Ce saint Louis, le pere des Bourbons.
Il maudissoit la cruelle manie,
Qui, sur la foi d'un fourbe Ultramontain,
Lui fit laisser à son mauvais destin,
Sans nuls galans, sa femme tant jolie,
Pour s'en aller dans la Turquie Syrie
Assassiner le pauvre Sarrazin.

Ce roi bigot, insensé paladin,
Qui dans le Ciel auroit eu belle place,
S'il eût été tout simplement chrétien,
Grilloit là-bas, & le méritoit bien.
Homme pieux, sans être homme de bien,
Laisant le vrai pour prendre la grimace,
Il fut toujours au delà de la grace,
Et bien plus loin que les commandemens.
Il se fessa, se couvrit de la haire,
Il but de l'eau, fit fort mauvaise chère.
Onc ne tâta de bisques, d'ortolans;
Onc ne mangea ni perdrix, ni faitans.
Sur un chalit, sans fermer la paupière,
L'esprit au ciel, la discipline en main,
Il attendit souvent le lendemain.

Il eût mieux fait certes, le pauvre sire,
De se gaudir avec sa Margoton.

Tranquillement au sein de son empire.

C'est sur ma foi, pour aller au démon,
Un sot chemin que celui du martire.

Cet innocent rentra les Quinze-vingts,
Pour le moutier dota cent pauvres filles,
Et fonda gîte aux dévots pèlerins.

C'est bien dequoi le mettre au rang des saints!
Mais, sans remords, dans le sein des familles
Il répandit de ses dévotes mains

Les
Et l
Il an
Il la
Que
Le C
Dan
Il vi
Rich
Mo
De
De
Le p
D
La
Sou
Le
Qui
Fai
Pai
A
On
Le
L'a
To
Da
Et
De
A
Ju
De
Ri
De
Ma
Se
Lu
Ce

Les tristes fruits des combats inhumains,
 Et le trépas, & l'affreuse indigence.
 Il appauvrit, il dévasta la France,
 Il la remplit de veuves, d'orphelins.
 Quel diable eût fait plus de mal aux humains ?
 Le Grisbourdon le vit, & sut se taire.
 Dans un réduit, à feu de réverbère
 Il vit bouillir maints grands prédicateurs,
 Riches prélats, casuistes, docteurs,
 Moines d'Espagne & nonains d'Italie ;
 De tous les rois les graves confesseurs,
 De nos beautés les paillards directeurs :
 Le paradis ils ont eu dans leur vie.

Dans le foyer d'un grand feu de charbon,
 La tête hors d'un énorme chaudron,
 Sous un grand feutre en forme de galère
 Le moine vit le féroce Calvin,
 Qui, des deux yeux, au défaut de la main,
 Faisoit la nique à Luther son confrère,
 Puis menaçoit un pontife Romain.
 A son regard farouche, atrabilaire,
 On connoissoit de l'orgueilleux sectaire
 Le mauvais cœur, l'esprit intolérant,,
 L'âme jalouse & digne d'un tyran.
 Tout en cuisant, il sembloit être encore
 Dans sa cité, qu'un galant homme abhorre,
 Et que redoute un esprit dégagé
 Des contes vieux, & du sot préjugé,
 A voir rôtir Servet le grand apôtre,
 Juste ennemi, toutelois indiseret ;
 De saint Auteur, de sainte patenôtre ;
 Rival haï, dont tout le crime étoit
 De raisonner mieux que lui ne faisoit.
 Maître Calvin, les yeux chargés d'envie,
 Sembloit entendre & voir à ses genoux
 Lui crier grace & demander la vie,
 Ce nivernois, * dont il fut si jaloux ;

* *Spisame*, Evêque de Nevers.

Le cordelier, riant d'un ris malin,
Se dit tout bas : " Cet homme est jacobin.
" Quel est ton nom ? s'écria-t'il soudain.
L'ombre répond, d'un ton mélancolique :
" Hélas ! mon fils, je suis saint Dominique.
A ce discours, à cet auguste nom,
Vous eussiez vu reculer Grisbourdon.
Il se signoit ; il ne pouvoit le croire.
" Comment ! dit-il, dans la caverne noire
" Un si grand saint, un apôtre, un docteur !
" Vous, de la foi le sacré protecteur,
" Homme de Dieu, prêcheur évangélique !
" Certes ! ici la grace est en défaut.
" Vous dans l'enfer, ainsi qu'un hérétique !
" Pauvres humains ! qu'on est trompé là-haut !
" Et puis, allez dans vos cérémonies
" De tous les saints chanter les litanies.
Lors repartit, avec un ton dolent,
Notre Espagnol au manteau noir & blanc :
" Ne songeons plus aux vains discours des hommes :
" De leurs erreurs qu'importe le fracas ?
" Infortunés, tourmentés où nous sommes,
" Loués, fêtés où nous ne sommes pas.
" Tel sur la terre a plus d'une chapelle,
" Qui dans l'enfer est cuit bien tristement,
" Et tel au monde on damne impunément,
" Qui, dans les cieux, a la vie éternelle.
" Pour moi, je suis dans la noire séquelle
" Très-justement, pour avoir autrefois
" Persécuté ces pauvres Albigeois.
" Je n'étois pas envoyé pour détruire ;
" Et je suis cuit pour les avoir fait cuire.
" Non que je sois condamné sans retour.
" J'espère encor me trouver quelque jour
" Avec les saints, au séjour de la gloire.
" Mais en ces lieux je fais mon purgatoire.
Oh ! quand j'aurois une langue de fer,
Toujours parlant, je ne saurois suffire,
Mon cher lecteur, à te nombrer & dire

Combien de saints on rencontre en enfer.

Quand des damnés la cohorte rôtie
Eut assez fait au fils de saint François
Tous les honneurs de leur triste patrie,
Chacun cria, d'une commune voix :

„ Cher Grisbourdon ! conte-nous , conte , conte ,

„ Qui t'a conduit vers une fin si prompte ;

„ Conte-nous donc par quel étonnant cas

„ Ton ame dure est tombée ici-bas.

„ Messieurs , dit-il , je ne m'en défens pas.

„ Je vous dirai mon étrange aventure :

„ Elle pourra vous étonner d'abord ;

„ Mais il ne faut me taxer d'imposture :

„ On ne ment plus sitôt que l'on est mort.

„ J'étois là-haut , comme on fait , votre apôtre :

„ Et pour l'honneur du froc , & pour le vôtre ,

„ Je conclusois l'exploit le plus galant ,

„ Que jamais moine ait fait hors du couvent.

„ Mon muletier , ah ! l'animal insigne !

„ Ah ! le grand homme ! ah ! quel rival condigne !

„ Mon muletier , ferme dans son devoir ,

„ De Conculix avoit passé l'espoir.

„ J'avois aussi pour ce monstre femelle ,

„ Sans vanité , prodigué tout mon zelle.

„ Le Conculix , ravi d'un tel effort ,

„ Nous laissoit Jeanne en vertu de l'accord.

„ Jeanne la forte , & Jeanne la rébelle ,

„ Perdoit bientôt ce grand nom de pucelle.

„ Entre mes bras elle se débatoit :

„ Le muletier par-dessous la tenoit ;

„ Et Conculix de bon cœur ricannoit.

„ Mais croirez-vous ce que je vais vous dire ?

„ L'air s'entr'ouvrit ; & du haut de l'empire

„ Qu'on nomme ciel , lieux où ni vous ni moi

„ N'iront jamais , & vous savez pourquoi ,

„ Je vis descendre , ô fatale merveille !

„ Cet animal qui porte longue oreille ,

„ Et qui jadis à Balaam parla ,

„ Quand Balaam sur la montagne alla.

„ Quel terrible âne ! Il portoit une selle
„ D'un beau velours , & sur l'arçon d'icelle
„ Etoit un sabre à deux larges tranchans :
„ De chaque épaule il lui sortoit une aile ,
„ Dont il voloît , & dévançoit les vents.
„ A haute voix alors s'écria Jeanne :
„ Dieu soit loué ! voici venir mon âne.
„ A ce discours , je fus transi d'effroi.
„ L'âne , à l'instant , ses quatre genoux plie ,
„ Lève sa queue & sa tête polie ,
„ Comme disant à Dunois , monte-moi.
„ Dunois le monte ; & l'animal s'envole
„ Sur notre tête , & passe , & caracole.
„ Dunois , planant le cimenterre en main ,
„ Sur moi chétif fondit d'un vol soudain.
„ Mon cher Satan , mon seigneur souverain ,
„ Ainsi , dit-on , lorsque tu fis la guerre
„ Imprudemment au maître du tonnerre ,
„ Tu vis sur toi s'élançer saint Michel ,
„ Vengeur fatal des injures du ciel.
„ „ Reduit alors à défendre ma vie ,
„ J'eus mon recours à la forcellerie.
„ Je dépouillai d'un nerveux cordelier
„ Le sourcil noir & le visage altier.
„ Je pris la mine & la forme charmante
„ D'une beauté douce , fraîche , innocente :
„ De blonds cheveux se jouoient sur mon sein ;
„ De gaze fine une étoffe brillante
„ Fit entrevoir une gorge naissante.
„ J'avois tout l'art du sexe féminin.
„ Je composois mes yeux & mon visage.
„ On y voyoit cette naïveté ,
„ Qui toujours trompe , & qui toujours engage.
„ Sous ce vernis , un air de volupté
„ Eût des humains rendu fou le plus sage.
„ J'eusse amolli le cœur le plus sauvage ;
„ Car j'avois tout , artifice & beauté.
„ Mon paladin en parut enchanté.
„ J'allois périr : ce héros invincible

„ Avoit levé son braquemart terrible ;
 „ Son bras étoit à demi descendu ,
 „ Et Grisbourdon se croyoit pourfendu.
 „ Dunois regarde , il s'émeut , il s'arrête.
 „ Qui de Méduse eût vu jadis la tête ,
 „ Étoit en roc mué soudainement :
 „ Le beau Dunois changea bien autrement.
 „ Il avoit l'ame avec les yeux frappée.
 „ Je vis tomber sa redoutable épée :
 „ Je vis Dunois sentir à mon aspect
 „ Beaucoup d'amour , & beaucoup de respect.
 „ Qui n'auroit cru que j'eusse eu la victoire ?
 „ Mais voici bien le pis de mon histoire.
 „ Le muletier qui pressoit dans ses bras
 „ De Jeanne d'Arc les robustes appas ,
 „ En me voyant si gentille & si belle ,
 „ Brûla soudain d'une flamme nouvelle.
 „ Hélas ! mon cœur ne le soupçonnoit pas
 „ De convoiter des charmes délicats !
 „ Un cœur grossier connoître l'inconstance !
 „ Il lâcha prise , & j'eus la préférence.
 „ Il quitte Jeanne : ah ! funeste beauté !
 „ A peine Jeanne est-elle en liberté ,
 „ Qu'elle aperçut le brillant cimenterre
 „ Qu'avoit Dunois laissé tomber par terre.
 „ Du fer tranchant sa dextre se saisit ;
 „ Et dans l'instant que le rustre infidelle
 „ Quittoit pour moi la superbe pucelle ,
 „ Par le chignon Jeanne d'Arc m'abattit ,
 „ Et d'un revers la nuque me fendit.
 „ Depuis ce tems , je n'ai nulle nouvelle
 „ Du muletier , de Jeanne la cruelle ,
 „ De Conculix , de l'âne , de Dunois.
 „ Puissent-ils tous être empalés cent fois !
 „ Et que le ciel , qui confond les coupables ,
 „ Pour mon plaisir les donne à tous les diables !
 Ainsi parloit le moine avec aigreur ,
 Et tout l'enfer en rit d'assez bon cœur .

Avan
 de l

Q
 Où C
 Dress
 Et re
 Ce m
 Je v
 L'ho
 L'ef
 Sont
 Une
 Tier
 Le z
 Con
 Et l
 Pour
 Trif
 Ven
 Cha
 De
 Ah
 Da
 Soy
 Et
 Da
 A
 On
 Qu
 Je
 Dic
 En

CHANT SIXIÈME.

*Avanture d'AGNÈS & de MONROSE. Temple
de la Renommée. Avanture de DOROTHE'E.*

Quittons l'enfer, quittons ce gouffre immonde
Où Grisbourdon brûle avec Lucifer.
Dressons mon vol aux campagnes de l'air,
Et revoyons ce qui se passe au monde.
Ce monde, hélas ! est bien un autre enfer.
Je vois par-tout l'innocence proscrite ;
L'homme de bien flétri par l'hipocrite ;
L'esprit, le gout, les beaux arts éperdus,
Sont envolés, ainsi que les vertus.
Une rampante & lâche politique
Tient lieu de tout, est le mérite unique.
Le zèle affreux des dangereux dévots
Contre le sage arme la main des fots ;
Et l'intérêt, ce vil roi de la terre,
Pour qui l'on fait, & la paix, & la guerre,
Triste & pensif auprès d'un coffre fort,
Vend le plus foible aux crimes du plus fort.
Chétifs mortels, insensés & coupables !
De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir ?
Ah ! malheureux, qui péchez sans plaisir,
Dans vos erreurs soyez plus raisonnables ;
Soyez au moins des pécheurs fortunés ;
Et puisqu'il faut que vous soyez damnés,
Damnez-vous donc par des fautes aimables.
Agnès Sorel fut en user ainsi.
On ne lui peut reprocher en sa vie
Que les douceurs d'une tendre folie.
Je lui pardonne ; & je pense qu'aussi
Dieu, tout clément, aura pris pitié d'elle.
En Paradis tout saint n'est point pucelle.
Quand Jeanne d'Arc défendoit son honneur,

En combattant avec tant de bonheur,
 Et que du fil de la céleste épée,
 De Grisbourdon la tête fut tranchée,
 Notre âne ailé, qui dessus son harnois,
 Portoit en l'air le chevalier Dunois,
 Conçut alors le caprice profane
 De l'éloigner, & de l'ôter à Jeanne.
 Quelle raison en avoit-il ? L'amour,
 Le tendre amour & la naissante envie,
 Dont en secret son ame étoit saisie.
 L'ami lecteur apprendra quelque jour
 Quel doux espoir, quelle flamme hardie
 Pressoient déjà ce héros d'Arcadie.
 Il prend son vol, & Dunois stupéfait
 A tire-d'aile est porté comme un trait.
 Il regardoit de loin son héroïne,
 Qui toute nue, & le fer à la main,
 Le cœur ému d'une fureur divine,
 Rouge de sang, se frayoit un chemin.
 Le Conculix veut l'arrêter en vain.
 Ses farfadets, son peuple aérien,
 En cent façons volent sur son passage :
 Jeanne s'en moque, & passe avec courage.
 Lorsqu'en un bois quelque jeune imprudent
 Voit une ruche, & s'approchant admire
 L'art étonnant de ce palais de cire,
 De toutes parts un essain bourdonnant
 Sur mon badaut s'en vient fondre avec rage.
 Un peuple ailé lui couvre le visage.
 L'homme piqué court à tort, à travers ;
 De ses deux mains il frappe, il se démène,
 Dissipe, tue, écrase par centaine
 Cette canaille, habitante des airs.
 C'étoit ainsi que la pucelle fière
 Chassoit au loin cette foule légère.
 A ses genoux, le chétif muletier,
 Craignant pour soi le sort du cordelier,
 Tremble & s'écrie : " O pucelle ! ô ma mie !
 „ Dans l'écurie autrefois tant servie,

„ Quelle

„ Quelle furie ! épargne au moins ma vie :
„ Que les honneurs ne changent point tes mœurs.
„ Tu vois mes pleurs : ah ! Jeanne , je me meurs !
Jeanne répond : “ Faquin , je te fais grace.
„ Dans ton vil sang , de fange tout chargé ,
„ Ce fer divin ne sera point plongé.
„ Végète encore , & que ta lourde masse
„ Ait à l'instant l'honneur de me porter.
„ Je ne te puis en mulet translater.
„ Mais ne m'importe ici de la figure ;
„ Homme , ou mulet , tu seras ma monture.
„ Dunois m'a pris l'âne qui fut pour moi ,
„ Et je prétens le retrouver en toi.
„ Ça qu'on se courbe. „ Elle dit , & la bête
Baille à l'instant sa chauve & lourde tête ,
Marche des mains ; & Jeanne , sur son dos ,
Va dans les champs affronter les héros.
Pour Conculix , honteux , plein de colère ,
Il s'en alla murmurer chez son pere.

Mais que devint la belle Agnès Sorel ?
Vous souvient-il de son trouble cruel ?
Comme elle fut interdite , éperdue ,
Quand Jean Chandos l'embrassa toute nue ?
Ce Jean Chandos s'élança de ses bras
Très-brusquement , & courut aux combats.
La belle Agnès crut sortir d'embarras :
De son danger encor toute surprise ,
Elle juroit de n'être jamais prise
A l'avenir , en un semblable cas :
Au bon roi Charle elle juroit tout bas
D'aimer toujours ce roi qui n'aime qu'elle ,
De respecter ce tendre & doux lien ,
Et de mourir plutôt qu'être infidelle.
Mais il ne faut jamais jurer de rien.

Dans ce fracas , dans ce trouble effroyable ,
D'un camp surpris tumulte inséparable ,
Quand chacun court , officier & soldat ,
Que l'un s'enfuit & que l'autre combat ,
Que les valets , fripons suivans l'armée ,

Pillent le camp de peur des ennemis,
 Parmi les cris, la poudre & la fumée,
 La belle Agnès se voyant sans habits,
 Du grand Chandos entre en la garde-robe;
 Puis, avisant chemise, mules, robe,
 Saisit le tout en tremblant & sans bruit:
 Même elle prend jusqu'au bonnet de nuit.
 Tout vint à point; car de bonne fortune
 Elle apperçut une jument bay-brune,
 Bride à la bouche & selle sur le dos,
 Que l'on devoit amener à Chandos.
 Son écuyer vieil ivrogne intrépide,
 Tout en dormant la tenoit par la bride.
 L'adroite Agnès s'en va subtilement
 Oter la bride à l'écuyer dormant:
 Puis se servant de certaine escabelle,
 Y passe un pied, monte, se met en selle,
 Pique, & s'en va, croyant gagner les bois,
 Pleine de crainte & de joie à la fois.

L'ami Bonneau court à pied dans la plaine,
 En maudissant sa pesante bedaine,
 Ce beau voyage, & la guerre, & la cour,
 Et les Anglois, & Sorel, & l'amour.

Or, de Chandos le très-fidèle page
 (Monrose étoit le nom du personnage)
 Qui revenoit ce matin d'un message,
 Voyant de loin tout ce qui se passoit,
 Cette jument qui vers le bois couroit,
 Et de Chandos la robe & le bonnet,
 Devinant mal ce que ce pouvoit être,
 Crut fermement que c'étoit son cher maître,
 Qui, loin du camp, demi nud s'enfuyoit.
 Épouvanté de l'étrange aventure,
 D'un coup de fouet il hâte sa monture,
 Galope, & crie. "Ah! mon maître! ah! seigneur!
 „ Vous poursuit-on? Charlot est-il vainqueur?
 „ Où courez-vous? Je vais par-tout vous suivre.
 „ Si vous mourez, je cesserai de vivre.
 Il dit, & vole; & le vent emportoit

Lui, son cheval, & tout ce qu'il disoit.

La belle Agnès, qui se croit pour suivie,
Court dans le bois, au péril de sa vie.

Le page y vole; & plus elle s'ensuit,
Plus notre Anglois avec ardeur la suit.

La jument bronche; & la belle éperdue,
Jetant un cri dont retentit la nue,
Tombe à côté sur la terre étendue.

Le page arrive, aussi prompt que les vents.
Mais il perdit l'usage de ses sens,
Quand cette robe ouverte & voltigeante
Lui découvrit une beauté touchante,
Un sein d'albâtre, & cuisses dont l'amour
A dessiné la forme & le contour.

Bel Adonis! telle fut ta surprise,
Quand la maîtresse, & de Mars, & d'Anchise,
Du haut des cieux, le soir, au coin d'un bois,
S'offrit à toi pour la première fois.

Vénus sans doute avoit plus de parure.

Une jument n'avoit pas renversé
Son corps divin de fatigue harrassé:
Bonnet de nuit n'étoit point sa coëffure.
Son cu d'ivoire étoit sans meurtrissure.
Mais Adonis, à ces attraits tout nus,
Balanceroit entre Agnès & Vénus.

Le jeune Anglois se sentit l'ame atteinte
D'un feu mêlé de respect & de crainte.

Il prend Agnès, & l'embrasse en tremblant:

„ Hélas! dit-il, seriez-vous point blessée?

Agnès sur lui tourne un œil languissant,

Et d'une voix timide, embarrassée,

En soupirant elle lui parle ainsi:

„ Qui que tu sois qui me poursuis ici,

„ Si tu n'as point un cœur né pour le crime,

„ N'abuse point du malheur qui m'opprime.

„ Jeune étranger, conserve mon honneur,

„ Sois mon appui, sois mon libérateur.

Elle ne put en dire davantage;

Elle pleura, détourna son visage;

64 LA PUCELLE D'ORLEANS.

Triste & confuse, & tout bas promettant
D'être fidèle au bon roi son amant.

Monrose ému fut un tems en silence ;
Puis il lui dit d'un ton tendre & touchant :
„ O ! de ce monde adorable ornement,
„ Que suy les cœurs vous avez de puissance !
„ Je suis à vous ; comptez sur mon secours ;
„ Vous disposez de mon cœur, de mes jours,
„ De tout mon sang. Ayez tant d'indulgence,
„ Que d'accepter que j'ose vous servir :
„ Je n'en veux point une autre récompense.
„ C'est être heureux que de vous secourir.
Il tire alors un flacon d'eau des carmes :
Sa main timide en arrose ses charmes,
Et les endroits de roses & de lis,
Qu'avoient la selle & la chute meurtris,
La belle Agnès rougissoit sans colere,
Ne trouvoit point sa main trop téméraire ;
Et le lorgnoit sans crainte , sans effroi,
Jurant toujours d'être fidèle au roi.

Le page ayant employé sa bouteille :
„ Rare beauté ! dit-il , je vous conseille
„ De cheminer jusques au bourg voisin :
„ Nous marcherons par ce petit chemin ;
„ Dedans ce bourg nul soldat ne demeure :
„ Nous y serons avant qu'il soit une heure.
„ J'ai de l'argent ; & l'on vous trouvera,
„ Et coësse , & juppe , & tout ce qu'il faudra,
„ Pour habiller, avec plus de décence,
„ Une beauté digne d'un roi de France.
La dame errante approuva son avis.
Monrose étoit si tendre & si soumis,
Étoit si beau, savoit à tel point vivre,
Qu'on ne pouvoit s'empêcher de le suivre.
Quelque censeur, interrompant le fil
De mon discours, dira : mais se peut-il
Qu'un étourdi, qu'un jeune homme, qu'un page,
Fût près d'Agnès respectueux & sage ?
Qu'il ne prit point la moindre liberté ?

Ah ! laissez là vos censures rigides :

Le page aimoit ; & si la volupté

Nous rend hardis, l'amour nous rend timides.

Agnès & lui marchaient donc vers ce bourg,

S'entretenant de beaux propos d'amour,

D'exploits de guerre & de chevalerie,

De contes vieux & de galanterie.

Notre écuyer, de cent pas en cent pas,

S'approchoit d'elle, & baisoit ses beaux bras ;

Le tout d'un air respectueux & tendre.

La belle Agnès ne savoit s'en défendre ;

Mais rien de plus. Ce jeune homme de bien

Vouloit beaucoup, & ne demandoit rien.

Dedans le bourg ils sont entrés à peine :

Dans un logis son écuyer la mène,

Bien fatiguée. Agnès, entre deux draps,

Modestement repose ses appas.

Monrose court, & va, tout hors d'haleine,

Chercher par-tout, pour dignement servir,

Alimenter, chauffer, coëffer, vêtir,

Cette beauté, déjà sa souveraine.

O jeune enfant ! dont l'amour & l'honneur

Ont pris plaisir à diriger le cœur,

Où sont les gens, dont la sagesse égale

Les procédés de ton ame loyale ?

Dans ce logis, ciel ! que vais-je avouer ?

De Jean Chandos logeoit un aumônier.

Tout aumônier est plus hardi qu'un page.

Le Scélerat, informé du voyage

Du beau Monrose & de la belle Agnès,

Et trop instruit que dans son voisinage,

A quatre pas, reposoient tant d'attraits,

Pressé soudain de son désir infame,

Les yeux ardents, le sang rempli de flame,

Le corps en rut, de luxure enivré,

Entre, en jurant, comme un désespéré,

Ferme la porte, & les deux rideaux tire.

Mais, cher lecteur, il convient de te dire

Ce que faisoit en ce même moment

66 LA PUCELLE D'ORLEANS.

Le beau Dunois sur son âne volant.

Au haut des airs, où les Alpes chenues
Portent leur tête & divisent les nues,
Vers ce rocher fendu par Annibal,
Fameux passage, aux Romains si fatal,
Qui voit le ciel s'arroyer sur sa tête,
Et sous ses pieds se former la tempête,
Est un palais de marbre transparent,
Sans toit ni porte, ouvert à tout-venant.
Tous les dedans sont des glaces fidelles,
Si que chacun qui passe devant elles,
Ou belle, ou laide, ou jeune homme, ou barbon,
Peut se mirer tant qu'il lui semble bon.
Mille chemins mènent devers l'empire
De ces beaux lieux, où si bien l'on se mire.
Mais ces chemins sont tous bien dangereux.
Il faut franchir des abîmes affreux.
Tel bien souvent sur ce nouvel Olympe
Est arrivé, sans trop savoir par où:
Chacun y court; & tandis qu'un y grimpe,
Il en est cent qui se cassent le cou.

De ce palais la superbe maîtresse,
Est cette vieille & bavarde déesse,
La Renommée, à qui, dans tous les tems,
Le plus modeste a donné quelque encens.
Le sage dit, que son cœur la méprise,
Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom;
Que la louange est pour l'âme un poison.
Le sage ment, & dit une sottise.

La Renommée est donc en ces hauts lieux:
Les courtisans dont elle est entourée,
Princes, pédans, guerriers, religieux,
Escorte vaine & de vent enivrée,
Vont tous priant & criant à genoux:
O Renommée! ô puissante déesse!

Qui savez tout & qui parlez sans cesse,
Par charité, parlez un peu de nous.

Pour contenter leurs ardeurs indiscrettes,
La Renommée a toujours deux trompètes:

L'une
Va céle
L'autre
C'est e
De ce
Vers d
Produ
Et du
Qui l'
Fait
Enfèv
Rong
Gen
En ce
Ton r
Etoit
Tu re
O que
Car t
De to
Non-
Et ce
Mais
Des
Te b
Des
Des
Dun
Se c
Son
Se p
O
Son
Elle
Où
On
Pier
"
"

L'une à sa bouche appliquée à propos,
 Va célébrant les exploits des héros;
 L'autre est..... au cu, puisqu'il faut vous le dire:
 C'est celle-là qui sert à nous instruire
 De ces fatras de volumes nouveaux,
 Vers de Danchet, prose de Marivaux:
 Productions de plumes mercénaires,
 Et du Parnasse infectes éphémères,
 Qui l'un par l'autre éclipsés tour à tour,
 Faits en un mois périssent en un jour:
 Enfvelis dans le fond des collèges,
 Ronges des vers, eux & leurs privilèges.

Gentil Dunois! sur ton âne monté,
 En ce beau lieu tu te vis transporté:
 Ton nom fameux, qu'avec justice on fête,
 Etoit corné par la trompette honnête.
 Tu regardois ces miroirs si polis.
 O quelle joie enchantoit tes esprits!
 Car tu voyois dans ces glaces brillantes
 De tes vertus les images vivantes:
 Non-seulement des sièges, des combats,
 Et ces exploits qui font tant de fracas;
 Mais des vertus encor plus difficiles,
 Des malheureux de tes bienfaits chargés,
 Te bénissant au sein de leurs aziles:
 Des gens de bien à la cour protégés;
 Des orphelins, de leurs tuteurs vengés.
 Dunois ainsi contemplant son histoire,
 Se complaisoit à jouir de sa gloire.
 Son âne aussi s'amusoit à se voir,
 Se pavanant de miroir en miroir.

On entendit, dessus ces entrefaites,
 Sonner en l'air une des deux trompètes:
 Elle disoit: *Voici l'horrible jour,*
Où dans Milan la sentence est dictée.
On va brûler la belle Dorothee.

Pieurez, mortels, qui connoissez l'amour!

„ Qui? dit Dunois: quelle est donc cette belle?
 „ Qu'a-t'elle fait? Pourquoi la brûle-t-on?

68 LA PUCELLE D'ORLÉANS.

„ Passe, après tout, si c'est une laidron.
 „ Mais dans le feu mettre un jeune tendron,
 „ Par tous les saints ! c'est chose trop cruelle.
 Comme il parloit la trompette reprit :
*Telle est la Loi : hélas ! il est écrit ,
 O Dorothee , ô pauvre Dorothee !
 Qu'en feu cuisant tu vas être jettée ,
 Si la valeur d'un chevalier loyal
 Ne te ravit à ce brasier fatal.*

A cet avis , Dunois sentit dans l'ame
 Un prompt désir de secourir la dame.
 Car vous savez que sitôt qu'il s'offroit
 Occasion de marquer son courage,
 Venger un tort, redresser quelque outrage,
 Sans raisonner ce héros y couroit.
 „ Allons, dit-il à son âne fidelle,
 „ Volé à Milan, vole où l'honneur t'appelle.
 L'âne aussi-tôt les deux ailes étend.
 Un chevalier va moins rapidement.

Il voit déjà la ville, où la justice
 Arrangeoit tout pour cet affreux supplice.
 Dans la grand'place on élève un bucher:
 Trois cens archers, gens cruels & timides,
 Du mal d'autrui monstres toujours avides,
 Rangent le peuple, empêchent d'approcher.
 On voit par-tout le beau monde aux fenêtres,
 Attendant l'heure, & déjà larmoyant.
 Sur un balcon, l'archevêque & ses prêtres
 Observent tout d'un œil ferme & constant.

Quatre Alguasils amènent Dorothee
 Nue, en chemise, & de fers garrotée.
 Le juste excès de son affliction,
 Le désespoir, & la confusion
 Devant ses yeux répandent un nuage:
 Des pleurs amers inondent son visage.
 Elle entrevoit, d'un œil mal assuré,
 L'affreux poteau pour la mort préparé.
 Et ses sanglots se faisant un passage:
 „ O mon amant ! ô toi qui dans mon cœur

„ Reg
 Elle
 Et b
 Elle
 Le fr
 Dans
 Un
 De P
 La da
 Le fr
 Et d
 „ Qu
 „ Est
 „ Est
 „ S
 „ O
 „ Vo
 Disa
 Bran
 Rou
 On f
 Et d
 Qui
 Sacr
 Cha
 Le f
 Enc
 L
 Fut
 De
 Eto
 Son
 Qu
 Il
 „
 „
 „
 „
 „

„ Regnes encor dans ce moment d'horreur!...

Elle ne put en dire davantage ;
Et bégayant le nom de son amant,
Elle tomba, sans voix, sans sentiment,
Le front jauni d'une pâleur mortelle :
Dans cet état elle étoit encor belle.

Un scélérat, nommé Sacrogorgon,
De l'Archevêque infame champion,
La dague au poing, vers le bucher s'avance,
Le front armé de fer & d'impudence,
Et dit tout haut : “ Messieurs, je jure Dieu
„ Que Dorothee a mérité le feu.

„ Est-il quelqu'un qui prenne sa querelle ?

„ Est-il quelqu'un qui combatte pour elle ?

„ S'il en est un, que cet audacieux

„ Ose à l'instant se montrer à mes yeux.

„ Voici de quoi lui fendre la cervelle.

Disant ces mots, il marche fièrement,
Branlant en l'air un braquemart tranchant,
Roulant les yeux, tordant sa laide bouche.

On frémissait à son aspect farouche ;

Et dans la ville il n'étoit écuyer

Qui Dorothee osât justifier.

Sacrogorgon venoit de les confondre :

Chacun pleuroit, & nul n'osoit répondre.

Le fier prélat, du haut de son balcon,

Encourageoit le cruel champion.

Le beau Dunois, qui planoit sur la place,

Fut si touché de l'insolente audace

De ce pervers ; & Dorothee en pleurs

Etoit si belle au sein de tant d'horreurs ;

Son désespoir la rendoit si touchante,

Qu'en la voyant il la crut innocente.

Il saute à terre, & d'un ton élevé :

„ C'est moi, dit-il, face de réprouvé,

„ Qui viens ici montrer par mon courage,

„ Que Dorothee est vertueuse & sage,

„ Et que tu n'es qu'un fanfaron brutal,

„ Suppôt de crime, & menteur déloyal.

76 LA PUCELLE D'ORLEANS.

„ Je veux d'abord savoir de Dorothee
 „ Quelle noirceur lui peut être imputée;
 „ Quel est son cas, & par quel guet à pens
 „ On fait brûler les filles à Milan.
 Il dit: le peuple, à la surprise en proie,
 Poutfa des cris d'espérance & de joie.
 Sacrogorgon, qui se mouroit de peur,
 Fit, comme il put, semblant d'avoir du cœur.
 Le fier prélat, sous sa mine hypocrite,
 Ne peut cacher le trouble qui l'agite.

A Dorothee alors le beau Dunois
 S'en vint parler d'un air humble & courtois:
 Et cependant que la belie lui conte,
 En soupirant, son malheur & sa honte,
 L'ave divin, sur l'église perché,
 De tout ce cas paroïssoit fort touché,
 Et de Milan les dévotes familles
 Bénissoient Dieu, qui prend pitié des filles.

CHANT SEPTIEME.

DUNOIS *racontant l'innocente DOROTHÉE à la*
sainte inquisition.

Lorsqu'autrefois, au printems de mes jours,
 Je fus quitté par ma belle maîtresse,
 Mon tendre cœur fut navré de tristesse,
 Je détestai l'empire des amours.
 Mais d'offenser par le moi dre discours
 Cette beauté que j'avois encensée,
 De son bonheur oser troubier le cours,
 Un tel forçait n'entra dans ma pensée;
 Gêner un cœur, ce n'est pas ma façon.
 Que si je traite ainsi les infidèles,
 Vous comprenez, à plus forte raison,
 Que je respecte encor plus les cruelles.
 Il est asireux d'aller persécuter

Un tendre cœur que l'on n'a pu dompter.
Si la maîtresse, objet de votre hommage,
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
Cherchez ailleurs un plus doux esclavage :
On trouve assez de quoi se consoler ;
On bien buvez ; c'est un parti si sage.
Et plutôt à Dieu qu'en un cas tout pareil,
Ce fier prélat, qu'amour rendit barbare,
Cet oppresseur d'une beauté si rare,
Se fût servi d'un aussi bon conseil !

Déjà Dunois à la belle affligée
Avait rendu le courage & l'espoir ;
Mais avant tout il convenoit savoir
Les attentats dont elle étoit chargée.

„ O, vous ! dit-elle, en baissant ses beaux yeux,
„ Ange divin, qui descendez des cieux !
„ Vous qui venez prendre ici ma défense !
„ Vous savez bien quelle est mon innocence.
Dunois reprit : “ Je ne suis qu'un mortel ;
„ Je suis venu par une étrange allure
„ Pour vous sauver d'un trépas si cruel.
„ Nul dans les cœurs ne lit que l'Eternel :
„ Je crois votre ame, & vertueuse, & pure ;
„ Mais dites-moi, pour Dieu ! votre aventure.
Lors Dorothee, en essuyant ses pleurs,
Dont le torrent son beau visage mouille,
Dit : “ L'amour seul a fait tous mes malheurs !
„ Vous connoissez monsieur de la Trimouille ?
„ Oui, dit Dunois ; c'est mon meilleur ami :
„ Peu de héros ont une ame aussi belle.
„ Mon roi n'a point de guerrier plus fidelle ;
„ L'Anglois n'a point de plus fier ennemi :
„ Nul chevalier n'est plus digne qu'on l'aime.
„ Il est trop vrai ! dit-elle, c'est lui-même.
„ Il ne s'est pas écoulé plus d'un an,
„ Depuis le jour qu'il a quitté Milan.
„ C'est en ces lieux qu'il m'avoit adorée.
„ Il le juroit, & j'ose être assurée
„ Que son grand cœur est toujours enflammé,

„ Qu'il m'aime encor; car il est trop aimé.
„ Ne doutez point, dit Dunois, de son ame:
„ Votre beauté vous répond de sa flamme.
„ Je le connois; il est, ainsi que moi,
„ A ses amours fidèle comme au roi.
L'autre reprit : “ Ah! monsieur, je vous croi!
„ O! jour heureux, où je le vis paroître,
„ Où des mortels il étoit à mes yeux
„ Le plus aimable & le plus vertueux,
„ Où de mon cœur il se rendit le maître!
„ Je l'adorois, avant que ma raison
„ Eût pu savoir si je l'aimois, ou non.
„ Ce fut, monsieur, ô moment délectable!
„ Chez l'archevêque, où nous étions à table,
„ Que ce héros, plein de sa passion,
„ Me fit, me fit sa déclaration.
„ Ah! j'en perdis la parole & la vue!
„ Mon sang brûla d'une ardeur inconnue.
„ Du tendre amour j'ignorois le danger,
„ Et de plaisir je ne pouvois manger.
„ Le lendemain, il me rendit visite:
„ Elle fut courte; il s'en alla bien vite:
„ Quand il partit, mon cœur le rappelloit:
„ Mon tendre cœur après lui s'envoloit.
„ Le lendemain, il eut un tête-à-tête
„ Un peu plus long, mais non pas moins honnête.
„ Le lendemain, il en reçut le prix,
„ Par deux baisers sur mes lèvres ravis.
„ Le lendemain, il osa davantage:
„ Il me promit la foi de mariage.
„ Le lendemain..... il fut entreprenant.
„ Le lendemain, il me fit un enfant.
„ Que dis-je! hélas! faut-il que je raconte
„ De point en point mon malheur & ma honte,
„ Sans que je sache, ô digne chevalier!
„ A quel héros j'ose me confier?
Lors le guerrier, par pure obéissance,
Dit, sans vanter ses faits & sa naissance:
„ Je suis Dunois. „ C'étoit en dire assez.
„ Dieu!

„ Dieu! reprit-elle, ô Dieu, qui m'exaucez!
„ Quoi? ta bonté fait voler à mon aide
„ Ce grand Dunois, ce bras à qui tout cède!
„ Gentil guerrier! noble fils de l'amour!
„ Eh quoi! c'est vous! vous, l'espoir de la France!
„ Qui me sauvez, & l'honneur, & le jour!
„ Votre nom seul auroit ma confiance.
„ Vous savez donc, brave & gentil Dunois!
„ Que mon amant, au bout de quelques mois,
„ Fut obligé de partir pour la guerre;
„ Guerre funeste! & maudite Angleterre!
„ Il écouta la voix de son devoir:
„ Mon tendre amour étoit au désespoir.
„ Un tel état vous est connu sans doute,
„ Et vous savez, monsieur, ce qu'il en conte.
„ Ce fier devoir fait seul tous mes malheurs.
„ Je l'éprouvois en répandant des pleurs:
„ Mon cœur étoit forcé de se contraindre,
„ Et je mourois, & sans pouvoir m'en plaindre.
„ Il me donna le présent amoureux
„ D'un bracelet fait de ses blonds cheveux,
„ Et son portrait, qui trompant son absence,
„ M'a fait cent fois retrouver sa présence.
„ Un tendre écrit sur-tout il me laissa,
„ Que de sa main le ferme amour traça.
„ C'étoit, monsieur, une juste promesse,
„ Un cher garant de sa sainte tendresse.
„ On y lisoit: *Je jure par l'amour,*
„ *Par les plaisirs de mon ame enchantée,*
„ *De revenir bientôt en cette cour,*
„ *Pour épouser ma chère Dorothee.*
„ Las! il partit, il porta sa valeur
„ Dans Orléans: peut-être est-il encore
„ Dans ces ramparts, où l'appella l'honneur.
„ S'il y savoit quels maux & quelle horreur
„ Sont loin de lui le prix de son ardeur!
„ Non, juste ciel! il vaut mieux qu'il l'ignore.
„ Il partit donc. Et moi, je m'en allai,
„ Loin des soupçons d'une ville indifférente;

74 LA PUCELLE D'ORLEANS.

„ Chercher aux champs une sombre retraite,
 „ Conforme aux soins de mon cœur désolé.
 „ Mes parens morts, libre dans ma tristesse,
 „ Cachée au monde, & fuyant tous les yeux,
 „ Dans le secret le plus mystérieux
 „ J'ensevelis mes pleurs & ma grosseffe.
 „ Mais, par malheur, hélas ! je suis la nièce
 „ De l'archevêque. A ces funestes mots
 Elle sentit redoubler ses sanglots.

Puis vers le ciel tournant les yeux en larmes:
 „ J'avois, dit-elle, en secret mis au jour
 „ Le tendre fruit de mon furtif amour.
 „ Avec mon fils consolant mes allarmes,
 „ De mon amant j'attendois le retour.
 „ A l'archevêque il prit en fantaisie
 „ De venir voir quelle espèce de vie
 „ Menoit sa nièce au fond de ses forêts.
 „ Pour ma campagne il quitta son palais.
 „ Il fut touché de mes foibles attraits.
 „ Cette beauté, présent cher & funeste,
 „ Ce don fatal, qu'aujourd'hui je déteste,
 „ Perça son cœur des plus dangereux traits.
 „ Il s'expliqua. Ciel ! que je fus surprise !
 „ Je lui parlai des devoirs de son rang,
 „ De son état, des nœuds sacrés du sang.
 „ Je remontrai l'horreur de l'entreprise :
 „ Elle outrageoit la nature & l'église.
 „ Hélas ! j'eus beau lui parler de devoir :
 „ Il s'entêta d'un chimérique espoir.
 „ Il se flattoit que mon cœur indocile
 „ D'aucun objet ne s'étoit prévenu ;
 „ Qu'enfin l'amour ne m'étoit point connu ;
 „ Que son triomphe en seroit plus facile.
 „ Il m'accabloit de ses soins fatiguans,
 „ De ses devoirs rebutés & pressans.
 „ Hélas ! un jour que toute à ma tristesse,
 „ Je relisois cette douce promesse,
 „ Que de mes pleurs je mouillois cet écrit,
 „ Mon cruel oncle en lisant me surprit.

„ Il se saisit, d'une main ennemie,
„ De ce papier qui contenoit ma vie.
„ Il lut, il vit dans cet écrit fatal
„ Tous mes secrets, ma flamme & son rival.
„ Son ame alors jalouse & forcenée,
„ A ses desirs fut plus abandonnée.
„ Toujours alerte & toujours m'épiant,
„ Il fut bientôt que j'avois un enfant.
„ Sans doute un autre en eût perdu courage ;
„ Mais l'archevêque en devint plus ardent,
„ Et se sentant sur moi cet avantage :
„ Ah ! me dit-il, n'est-ce donc qu'avec moi
„ Que vous avez la fureur d'être sage !
„ Et vos faveurs seront le seul partage
„ De l'étourdi qui ravit votre foi ?
„ Osez-vous bien me faire résistance ?
„ Y pensez-vous ? vous ne méritez pas
„ Le fol amour que j'ai pour vos appas :
„ Cédez sur l'heure, ou craignez ma vengeance.
„ Je me jettai tremblante à ses genoux :
„ J'attestai Dieu ; je répandis des larmes :
„ Lui, furieux d'amour & de courroux,
„ Dans cet état me trouve plus de charmes.
„ Il me renverse & va me violer.
„ Je me débats, sans que je me dégage :
„ A mon secours il fallut appeller.
„ Tout son amour soudain se tourne en rage.
„ D'un oncle, ô ciel ! souffrir un tel outrage !
„ De coups affreux il meurtrit mon visage.
„ On vient au bruit. L'archevêque, à l'instant,
„ Joint à son crime un crime encor plus grand.
„ Chrétiens, dit-il, ma nièce est une impie.
„ Je l'abandonne, & je l'excommunie.
„ Un hérétique, un damné suborneur,
„ Publiquement a fait son deshonneur :
„ L'enfant qu'ils ont est un fruit d'adultère :
„ Que Dieu confonde, & le fils, & la mere !
„ Et puisqu'ils ont ma malédiction,
„ Qu'ils soient livrés à l'inquisition.

„ Il ne fit point une menace vaine;
 „ Et dans Milan le traître arrive à peine,
 „ Qu'il fait agir le grand inquisiteur.
 „ Ou me faisoit prisonnière; on m'entraîne
 „ Dans des cachots, où le pain de douleur
 „ Etoit ma seule & triste nourriture;
 „ Lieux souterrains, lieux d'une nuit obscure,
 „ Séjour des morts, & tombeau des vivans.
 „ Après trois jours on me rend la lumière;
 „ Mais pour la perdre au milieu des tourmens.
 „ Vous les voyez, ces brasiers dévorans:
 „ C'est là qu'il faut expirer à vingt ans!
 „ Voilà mon fils à son heure dernière!
 „ C'est là, c'est là, sans votre bras vengeur,
 „ Qu'on m'arrachoit la vie avec l'honneur!
 „ Plus d'un guerrier auroit, selon l'usage,
 „ Pris ma défense, & pour moi combattu;
 „ Mais l'archevêque enchaîne leur vertu:
 „ Contre l'église ils n'ont point de courage;
 „ Ardens au mal, de glace pour le bien:
 „ Qu'attendre, hélas! d'un cœur Italien?
 „ Ils tremblent tous à l'aspect d'une étoile.
 „ Mais un François n'est alarmé de rien:
 „ Il braverait le pape au capitole.
 A ces propos, Dunois, piqué d'honneur,
 Plein de pitié pour la belle accusée,
 Plein de courroux pour son persécuteur,
 Brûloit déjà d'exercer sa valeur,
 Et se flattoit d'une victoire aisée.
 Bien surpris fut de se voir entouré
 De cent archers, dont la cohorte fière,
 Etoit venu l'investir par-dérrière.
 Un cuistre en robe, avec bonnet quarré,
 Crioit du ton de vrai *miserere*:
 „ On fait savoir de par la sainte église,
 „ Par monseigneur, pour la gloire de Dieu,
 „ A tous chrétiens que le ciel favorise,
 „ Que nous venons de condamner au feu
 „ Cet étranger, ce champion profane,

„ De Dorothée infame chevalier,
 „ Comme infidèle, hérétique & forcier:
 „ Qu'il soit brûlé sur l'heure sur son âne!
 Cruel prélat! Busiris en soutane!
 C'étoit, perfide, un tour de ton métier.
 Tu redoutois le bras de ce guerrier;
 Tu t'entendois avec le saint office,
 Pour opprimer, sous le nom de justice,
 Quiconque eût pu lever ce voile affreux,
 Dont tu cachois ton crime à tous les yeux.
 Tout aussi-tôt l'assassine cohorte,
 Du saint office abominable escorte,
 Pour se saisir du superbe Dunois,
 Deux pas avance: elle en recule trois,
 Puis marche encor, puis se signe, & s'arrête.
 Sacrogorgon, qui trembloit à leur tête,
 Leur crie: “ Il faut, il faut vaincre ou périr.
 „ De ce forcier tâchons de nous saisir.
 Au milieu d'eux, les diacres de la ville,
 Les sacristains arrivent à la file:
 L'un tient un pot, & l'autre, un goupillon.
 Ils font leur ronde, & de leur eau salée
 Benoitement aspergent l'assemblée.
 On exorcise, on maudit le démon;
 Et le prélat, toujours l'ame troublée,
 Donne par-tout la bénédiction.

Le grand Dunois, non sans émotion,
 Voit qu'on le prend pour l'envoyé du diable.
 Lors saisissant, de son bras redoutable,
 Sa grande épée, & de l'autre montrant
 Un chapelet, catholique instrument,
 De son salut cher & sacré garant:
 „ Allons, dit-il, venez à moi, mon âne.
 L'âne descend, Dunois monte; & soudain
 Il va frappant, en moins d'un tour de main,
 De ces crovans la cohorte profane.
 Il perce à l'un le hernum & le bras;
 Il atteint l'autre à l'os qu'on nomme atlas,
 Qui voit tomber son nez & sa mâchoire,

78 LA PUCELLE D'ORLEANS.

Qui son oreille, & qui son humerus,
Qui, pour jamais, s'en va dans la nuit noire,
Et qui s'enfuit, disant ses *oremus*.

L'âne, au milieu du sang & du carnage,
Du paladin seconde le courage:
Il vole, il crie, il mord, il foule aux piés

Le tourbillon des faquins effrayés.
Sacrogorgon abaissant la visière,
Toujours jurant, s'en alloit en arrière.

Dunois le joint, l'atteint à l'os pubis;
Le fer sanglant lui fort par le coxis:
Le vilain tombe, & le peuple s'écrie:
Béni soit Dieu! le barbare est sans vie.

Le scélérat encor se débatoit
Sur la poussière, & son cœur palpitait,
Quand le héros lui dit: "Ame traitresse!

„ L'enfer t'attend: crains le diable, & confesse

„ Que l'archevêque est un coquin mitré,

„ Un ravisseur, un parjure avéré;

„ Que Dorothee est l'innocence même;

„ Qu'elle est fidèle au tendre amant qu'elle aime,

„ Et que tu n'es qu'un sot & qu'un fripon.

„ Oui, monsieur, oui, oui, vous avez raison:

„ Je suis un sot, la chose est par trop claire,

„ Et votre épée a prouvé cette affaire.

Il dit: son ame alla chez le démon.

Ainsi mourut le fier Sacrogorgon.

Dans l'instant même, où ce bravache infame

A Belzébuth rendoit sa vilaine ame,

Devers la place arrive un écuyer,

Portant salade avec lance dorée:

Deux postillons à la jaune livrée,

Alloient devant. C'étoit chose assurée

Qu'il arrivoit quelque grand chevalier.

A cet objet, la belle Dorothee,

D'étonnement & d'amour transportée:

Ah! Dieu puissant! se mit-elle à crier,

Seroit-ce lui! seroit-il bien possible!

A mes malheurs le ciel est trop sensible.

Les Milanais, peuple très-curieux,
Vers l'écuyer avoient tourné les yeux.

Eh! chers lecteurs, n'êtes-vous pas honteux
De ressembler à ce peuple volage,
Et d'occuper vos yeux & votre esprit
Du changement qui dans Milan se fit?
Est-ce donc là le but de mon ouvrage?
Songez, lecteurs, aux ramparts d'Orléans,
Au roi de France, aux cruels assiégeans,
A la pucelle, à l'illustre amazône,
La vengeresse, & du peuple, & du trône,
Qui sans jupon, sans pourpoint, sans bonnet,
Parmi les champs, comme un Centaure alloit;
Ayant en Dieu sa plus ferme espérance,
Comptant sur lui plus que sur sa vaillance:
Et s'adressant à monsieur saint Denis,
Qui cabaloit alors en paradis
Contre saint George, en faveur de la France.
Sur-tout, amis, n'oubliez point Agnès.
Ayez l'esprit tout plein de ses attraits:
Tout honnête homme, à mon gré, doit s'y plaire.
Est-il quelqu'un si morne & si sévère
Que pour Agnès il soit sans intérêt?
Qui vous plaira, si Sorel vous déplaît?
Que Dorothée au feu soit condamnée,
Que le seigneur, du haut du firmament,
Sauve les jours de cette infortunée:
Semblable cas advient très-rarement.
Mais que l'objet où votre cœur s'engage,
Pour qui vos pleurs ne peuvent s'essuyer,
Soit dans les bras d'un robuste aumônier,
Ou semble épris pour quelque jeune page;
Cet accident peut être plus commun;
Pour l'amener ne faut miracle aucun.
Je l'avourai: j'aime toute aventure
Qui tient de près à l'humaine nature;
Car je suis homme, & je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines faiblesses.
J'ai, dans mon tems, possédé des maîtresses,
Et j'aime encore à retrouver mon cœur.

CHANT HUITIÈME.

*AGNÈS SOREL poursuivie par l'aumônier de
JEAN CHANDOS. Regrets de son amant.*

EH, quoi! toujours clouer une préface
A tous mes chants! la morale me lasse:
Un simple fait, conté naïvement,
Ne contenant que la vérité pure,
Narré succinct, sans frivole ornement,
Point trop d'esprit, aucun raffinement:
Voilà de quoi désarmer la censure.

Allons, lecteur, au fait tout rondement:
C'est mon avis. Tableau d'après nature,
S'il est bien fait, n'a besoin de bordure.

Le bon roi Charle, entré dans Orléans,
Enloït le cœur de ses fiers combattans,
Les remplissoit de joie & d'espérance,
En leur vantant les destins de la France.
Il ne parloit que d'aller aux combats;
Il étaloit une fière allégresse;

Mais en secret il soupiroit tout bas,
De se trouver absent de sa maitresse.
L'avoir laissée, avoir pu seulement
De son Agnès s'écarter un moment,
C'étoit un trait d'une vertu suprême;
Mais c'est quitter la moitié de soi-même.

A peine aussi fut-il seul enfermé,
A peine aussi son cœur eut-il calmé
Le foible effort du démon de la gloire,
Que le démon qui préside à l'amour,
Vint à ses sens s'expliquer à son tour:
Il plaïdoit mieux, il gagna la victoire.
D'un air distrait le bon prince écouta
Le gros Louvet, qui long-tems harangua:
Puis à sa chambre en secret il alla,

Où, d'un cœur triste & d'une main tremblante,
Il écrivit une lettre touchante,
Que de ses pleurs tendrement il mouilla.
Pour les sécher, Bonneau n'étoit pas là.
Certain butor, gentilhomme ordinaire,
Fut dépêché, chargé du doux billet.
Une heure après, ô douleur trop amère !
Notre butor rapporte le poulet.
Le roi, saisi d'une allarme mortelle,
Lui dit : " Hélas ! pourquoi donc reviens-tu ?
„ Quoi, mon billet ? ... Sire, tout est perdu !
„ Les Anglois. ... Sire, ah ! tout est confondu !
„ Sire, ils ont pris. ... Agnès & la pucelle.
A ce propos dit sans ménagement,
Le roi tomba, perdit tout sentiment ;
Et de ses sens il ne reprit l'usage,
Que pour sentir l'effet de son tourment.
Contre un tel coup quiconque a du courage,
N'est pas sans doute un véritable amant.
Le roi l'étoit. Un tel événement
Le transportoit de douleur & de rage.
Ses courtisans perdirent tous leurs soins
A l'arracher à sa douleur mortelle.
Charles fut prêt d'en perdre la cervelle.
Son pere, hélas ! devint fou pour bien moins.
„ Ah ! cria-t'il, que l'on m'enlève Jeanne,
„ Mes chevaliers, tous mes gens à soutane,
„ Mon directeur, & le peu de pays,
„ Que m'ont laissé mes destins ennemis !
„ Cruels Anglois, prenez-moi plus encore ;
„ Mais rendez-moi ce que mon cœur adore.
„ Amour ! Agnès ! monarque désastreux !
„ Que fais-je ici m'arrachant les cheveux !
„ Je t'ai perdue ! il faudra que j'en meure.
„ Je t'ai perdue ! Et pendant que je pleure,
„ Peut-être, hélas ! quelque insolent Anglais,
„ A ses desirs asservit ces attraites,
„ Faits seulement pour des baisers Français.
„ Une autre bouche à tes lèvres charmantes,

82 LA PUCELLE D'ORLEANS.

„ Pourroit ravir ces faveurs succulentes !
 „ Une autre main, perlustrer tes beautés !
 „ Un autre ô ciel ! que de calamités !
 „ Et qui fait même, en ce moment horrible,
 „ A leurs transports si tu n'es point sensible ?
 „ Qui fait, hélas ! si ton tempérament
 „ Ne trahit pas ton malheureux amant ?

Le triste roi, de cette incertitude
 Ne pouvant plus souffrir l'inquiétude,
 Va sur ce cas consulter les docteurs,
 Nécromanciens, devins, sorboniqueurs,
 Juifs, jacobins, quiconque savoit lire.
 „ Messieurs, dit-il, il convient de me dire
 „ Si mon Agnès est fidèle à sa foi,
 „ Si pour moi seul sa belle ame soupire :
 „ Gardez-vous bien de tromper votre roi :
 „ Dites-moi tout ; de tout il faut m'instruire.

Eux bien payés consulterent soudain
 En Grec, Hébreu, Syriaque, Latin.
 L'un du roi Charle examine la main ;
 L'autre en quarré dessine une figure ;
 Un autre observe, & Vénus, & Mercure ;
 Un autre va son pſeantier parcourant,
 Disant *amen*, & tout bas marmotant ;
 Cet autre-ci regarde au fond d'un verre ;
 Et celui-là fait des cercles à terre :
 Il n'est aucun qui doute de son art ;
 Aucun ne croit qu'un diable y prenne part.
 Aux yeux du prince ils travaillent, ils suent :
 Puis, louant Dieu, tous ensemble ils concluent
 Que ce grand roi peut dormir en repos ;
 Qu'il est le seul, parmi tous les héros,
 A qui le ciel, par sa grace infinie,
 Daigne octroyer une fidèle amie ;
 Qu' Agnès est sage, & fuit tous les amans.
 Ils se trompoient, hélas ! les bonnes gens :
 Agnès aimoit ; Agnès étoit faillie :
 Puis fiez-vous à messieurs les savans.

Cet aumônier terrible, inexorable,

Avoit saisi le moment favorable.
Malgré les cris, malgré les pleurs d'Agnès,
Il triomphoit de ses jeunes attraits;
Et l'accablant de sa mâle éloquence,
Il ravissoit des plaisirs imparfaits :
Volupté triste, & fautive jouissance ;
Vuide d'appas, brutale violence,
Honteux plaisir, qu'amour ne connoit pas.
Car qui voudroit tenir entre ses bras
Une beauté qui détourne la bouche,
Qui de ses pleurs inonde votre couche ?
Un honnête homme a bien d'autres desirs :
A ses baisers il veut que l'on riposte,
Et qu'on l'invite à courir chaque poste.
Il n'est heureux qu'en donnant des plaisirs.
Un aumônier n'est pas si difficile :
Il va piquant sa monture indocile,
Sans s'informer, si le jeune tendron
Sous son empire a du plaisir, ou non.

Le page aimable, amoureux & timide,
Qui dans le bourg étoit allé courir,
Pour dignement honorer & servir
La déité, qui de son sort décide,
Revient enfin. Las ! il revient trop tard.
Il rentre ; il voit le damné de frapart,
Qui, tout en feu, dans sa brutale joie,
Se démenoit, étendu sur sa proie.

Le beau Monrose, à cet objet fatal,
Le fer en main, vole sur l'animal.
Du chapelain l'impudique furie
Cède au besoin de défendre sa vie.
Du lit il saute, il empoigne un bâton,
Il s'en escrime, il accole le page.
Chacun des deux est brave champion :
Monrose est plein d'amour & de courage,
Et l'aumônier, de luxure & de rage.

Les gens heureux qui goutent dans les champs
La douce paix, fruit des jours innocens,
Ont vu souvent, près de quelque bocage,

Un loup cruel affamé de carnage,
 Qui de ses dents déchire la toison,
 Et boit le sang d'un malheureux mouton.
 Si quelque chien, à Poreille écourtée,
 A l'œil ardent, à la gueule endentée
 Vient comme un trait, tout prêt à guerroyer,
 Incontinent l'animal carnacier
 Laisse tomber de sa gueule écumante
 Sur le gazon la victime innocente.
 Il court au chien, qui sur lui s'élançant,
 A l'ennemi livre un combat sanglant.
 Le loup mordu, tout bouillant de colère,
 Croit étrangler son superbe adversaire;
 Et le mouton, palpitant auprès d'eux,
 Fait pour le chien de très-sincères vœux.
 C'étoit ainsi que l'aumônier nerveux,
 D'un cœur farouche & d'un bras formidable,
 Se débattoit contre le page aimable,
 Tandis qu'Agnès, demi morte de peur,
 Restoit au lit, digne prix du vainqueur.

L'hôte & l'hôtesse, & toute la famille,
 Et les valets, & la petite fille,
 Montent au bruit. On se jette entre deux;
 On fait sortir l'aumônier scandaleux;
 Et contre lui chacun est pour le page:
 Jeunesse & grace ont par-tout l'avantage.
 Le beau Monrose eut donc la liberté
 De rester seul auprès de sa beauté;
 Et son rival, hardi dans sa détresse,
 Sans s'étonner, alla chanter sa messe.

Agnès honteuse, Agnès au désespoir
 Qu'un sacristain à ce point l'eût pollue,
 Et plus encor qu'un beau page l'eût vue
 Dans le combat indignement vaincue,
 Versoit des pleurs, & n'osoit plus le voir.
 Elle eût voulu que la mort la plus prompte
 Fermât ses yeux & terminât sa honte.
 Elle disoit, dans ce grand désarroi,
 Pour tout discours: *Ab! monsieur, tuez-moi.*

„ Qui!

„ Qui! vous mourir! lui répondit Monrose.
 „ Je vous perdrais! un prêtre en seroit cause!
 „ Ah! croyez-moi, si vous aviez péché,
 „ Il faudroit vivre & prendre patience.
 „ Est-ce à nous deux de faire pénitence?
 „ D'un vain remords votre cœur est touché:
 „ Divine Agnès, quelle erreur est la vôtre,
 „ De vous punir pour le péché d'un autre?
 Si son discours n'étoit pas éloquent,
 Ses yeux l'étoient: un feu tendre & touchant
 Insinuoit à la belle attendrie
 Quelque désir de conserver sa vie.

Fallut dîner. Car, malgré nos chagrins,
 Chétifs mortels! j'en ai l'expérience;
 Les malheureux ne font point abstinence;
 En enrageant on fait encor bombance.
 Voilà pourquoi tous ces auteurs divins,
 Ce bon Virgile & ce bavard d'Homère,
 Que tout savant, même en bâillant révere,
 Ne manquent point, au milieu des combats,
 L'occasion de parler d'un repas.

La belle Agnès dina donc tête-à-tête,
 Près de son lit, avec le page honnête.
 Tous deux, d'abord également honteux,
 Sur leur assiette arrêtoient leurs beaux yeux,
 Puis, enhardis tous deux se regarderent,
 Puis firent mieux, & puis se caresserent.

Vous savez bien que dans la fleur des ans,
 Quand la santé brille dans tous les sens,
 Qu'un bon dîné fait couler dans nos veines
 Des passions les semences soudaines,
 Tout votre cœur cède au besoin d'aimer:
 Vous vous sentez doucement enflâmer
 D'une chaleur bénigne & pétillante;
 La chair est foible, & le diable vous tente.

Le beau Monrose en ces tems dangereux,
 Ne pouvant plus commander à ses feux,
 Se jette aux pieds de la belle éplorée.

„ O cher objet! ô maîtresse adorée!

H

26 LA PUCELLE D'ORLEANS.

„ C'est à moi seul désormais de mourir.
 „ Ayez pitié d'un cœur soumis & tendre.
 „ Quoi! mon amour ne sauroit obtenir
 „ Ce qu'un barbare a bien osé vous prendre?
 „ Ah! si le crime a pu le rendre heureux,
 „ Que devez-vous à l'amour vertueux?
 „ C'est lui qui parle; & vous devez l'entendre.
 Cet argument paroïssoit assez bon.
 Agnès sentit le poids de la raison:
 Une heure pourtant elle osa se défendre.
 Une heure est trop reculer son bonheur,
 Pour accorder le plaisir & l'honneur:
 Mais qui ne sait qu'un peu de résistance
 Vaut cent fois mieux que trop de complaisance?
 Monrose enfin, Monrose fortuné
 Eut tous les droits d'un amant couronné.
 Du vrai bonheur il eut la jouissance.
 Du prince Anglois la gloire & la puissance
 Ne s'étendoit que sur des rois vaincus:
 Le fier Henri n'avoit pris que la France;
 Le lot du page étoit bien au-dessus.
 Mais que la joie est trompeuse & légère!
 Que le bonheur est chose passagère!
 Le charmant page à peine avoit goûté
 De ce torrent de pure volupté,
 Que des Anglois arrive une cohorte:
 On entre, on monte, on enfonce la porte.
 Couple enivré des caresses d'amour!
 C'est l'aumônier qui vous joua ce tour:
 On prend Agnès, on prend son ami tendre:
 Devers Chandos on s'en va les mener.
 Certes! au diable il me faudroit donner
 Pour vous décrire & pour vous bien apprendre
 L'effroi, le trouble & la confusion,
 Le désespoir, la désolation,
 L'amas d'horreurs, l'état épouvantable,
 Qui le beau page & son Agnès accable.
 Ils rougissoient de s'être faits heureux:
 A Jean Chandos que diront-ils tous deux?

CHANT NEUVIÈME.

Ce qui advint à la belle AGNÈS dans un couvent.

DAns le chemin advint que de fortune
Le corps Anglois rencontra sur la brune
Vingt chevaliers, qui pour Charles tenoient,
Et qui de nuit en ces quartiers rodoient,
Pour découvrir si l'on avoit nouvelle
Touchant Agnès & touchant la pucelle.
Quand deux mâtons, deux coqs & deux amans,
Nez contre nez se rencontrent aux champs;
Lorsqu'un suppôt de la grace efficace
Trouve un colon de l'école d'Ignace;
Quand un enfant de Luther ou Calvin
Voit par hazard un prêtre ultramontain,
Sans perdre tems un grand combat commence,
A coups de gueule, ou de plume, ou de lance.
Semblablement les gendarmes de France,
Tout du plus loin qu'ils virent les Bretons,
Fondent dessus, légers comme faucons.
Les gens Anglois sont gens qui se défendent:
Mille beaux coups se donnent & se rendent.
Le fier coursier, qui notre Agnès portoit,
Étoit actif, jeune, fringant comme elle:
Il se cabroit, il ruoit, il tournoit,
Après alloit, sautillant sous la selle.
Bientôt, au bruit des cruels combattans,
Il s'effarouche, il prend le mors aux dents.
Agnès en vain veut, d'une main timide,
Le gouverner dans sa course rapide:
Elle est trop foible; il lui fallut enfin
A son cheval remettre son destin.
Le beau Monrose, au fort de la mêlée,
Ne peut savoir où sa nymphe est allée:
Le coursier vole, aussi prompt que le vent;

Et sans relâche ayant couru six mille,
 Il s'arrêta dans un vallon tranquille,
 Tout vis-à-vis la porte d'un couvent.

Un bois étoit près de ce monastère:
 Auprès du bois, une onde vive & claire
 Fuit & revient; & par de longs détours,
 Parmi des fleurs, elle poursuit son cours.
 Plus loin s'élève une colline verte,
 A chaque automne enrichie & couverte
 Des doux présens dont Noë nous dota,
 Lorsqu'à la fin son grand coffre il quitta
 Pour réparer du genre humain la perte,
 Et que lassé du spectacle de l'eau,
 Il fit du vin par un art tout nouveau.
 Flore & Pomone, & la féconde haleine
 Des doux zéphirs parfument ces beaux champs;
 Sans se lasser l'œil charmé s'y promène.
 Le paradis de nos premiers parens
 N'avoit point eu de vallons plus rians,
 Plus fortunés; & jamais la nature
 Ne fut plus belle, & plus riche, & plus pure.
 L'air qu'on respire en ces lieux écartés,
 Porte la paix dans les cœurs agités,
 Et des chagrins calmant l'inquiétude,
 Fait aux humains aimer la solitude.
 Au bord de l'onde Agnès se reposa,
 Sur le couvent ses beaux yeux arrêta,
 Et de ses sens le trouble se calma.

C'étoit, lecteur, un couvent de nonettes.
 Ah! dit Agnès, agréables retraites!
 Lieux où le ciel a versé ses bienfaits!
 Séjour heureux d'innocence de paix!
 Hélas! du ciel la faveur infinie
 Peut-être ici me conduit tout exprès,
 Pour y pleurer les erreurs de ma vie.
 De chastes sœurs, épousés de leur Dieu,
 De leurs vertus embaument ce beau lieu;
 Et moi, fameuse entre les pécheresses,
 J'ai consumé mes jours dans les foiblesses.

Agnès ainsi parlant à haute voix,
 Sur le portail apperçut une croix:
 Elle adora, d'humilité profonde,
 Ce signe heureux du salut de ce monde;
 Et se sentant quelque componction,
 Elle comptoit s'en aller à confesse:
 Car de l'amour à la dévotion
 Il n'est qu'un pas; l'un & l'autre est foiblesse.

Or, du montier la vénérable abbesse
 Depuis deux jours étoit allée à Blois,
 Pour du couvent y soutenir les droits.
 Ma sœur Besogne avoit en son absence
 Du saint troupeau la bénigne intendance:
 Elle accourut au plus vite au parloir,
 Puis fit ouvrir pour Agnès recevoir.
 „ Entrez, dit-elle, aimable voyageuse!
 „ Quel bon patron, quelle fête joyeuse
 „ Peut amener aux pieds de nos autels
 „ Cette beauté dangereuse aux mortels?
 „ Seriez-vous pas quelque ange ou quelque sainte
 „ Qui des beaux cieux abandonne l'enceinte,
 „ Pour ici-bas nous faire la faveur
 „ De consoler les filles du Seigneur?
 Agnès répond: “C'est pour moi trop d'honneur!
 „ Je suis, ma sœur, une pauvre mondaine:
 „ De grands péchés mes beaux jours sont ourdis;
 „ Et si jamais je vais en paradis,
 „ Je n'y serai qu'auprès de Madelaine.
 „ De mon destin le caprice fatal,
 „ Dieu, mon bon ange, & sur-tout mon cheval,
 „ Ne fais comment, en ces lieux m'ont portée;
 „ De grands remords mon ame est agitée.
 „ Mon cœur n'est point dans le crime endurci:
 „ J'aime le bien; j'en ai perdu la trace;
 „ Je la retrouve, & je sens que la grace,
 „ Pour mon salut, veut que je couche ici.
 Ma sœur Besogne, avec douceur prudente,
 Encouragea la belle pénitente;
 Et de la grace exaltant les attraits,

Dans sa cellule elle conduit Agnès;
 Cellule propre & bien illuminée,
 Pleine de fleurs, & galamment ornée,
 Lit ample & doux. On diroit que l'amour
 A de ses mains arrangé ce séjour.

Agnès, tout bas louant la providence,
 Dit : qu'il est doux de faire pénitence !
 Après soupé, car je n'omettrai point
 Dans mes récits ce noble & digne point,
 Besogne dit à la belle étrangère :

„ Il est nuit close, & vous savez, ma chère,
 „ Que c'est le tems, où les esprits malins
 „ Rodent par-tout, & vont tenter les saints.
 „ Il nous faut faire une œuvre profitable :
 „ Couchons ensemble, afin que si le diable
 „ Veut contre nous faire ici quelque effort,
 „ Nous trouvant deux, le diable en soit moins fort.

La dame errante accepta la partie.
 Elle se couche, & croit faire œuvre pie,
 Croit qu'elle est sainte, & que le ciel l'abfoute;
 Mais son destin la poursuivoit par-tout.

Puis-je au lecteur raconter sans vergogne
 Ce que c'étoit que cette sœur Besogne ?
 Il faut le dire, il faut le publier :
 Ma sœur Besogne étoit un bachelier,
 Qui d'un Hercule eut la force en partage,
 Et d'Adonis le gracieux visage,
 N'ayant encor que vingt ans & demi,
 Blanc comme lait, & frais comme rosée.

La dame abbessé, en personne avisée,
 En avoit fait depuis peu son ami.
 Son bachelier vivoit dans l'abbaye
 En cultivant son ouaille jolie ;
 Ainsi qu'Achille, en fille déguisé,
 Chez Licomède étoit favorisé
 Des doux baisers de sa Déidamie.

La pénitente étoit à peine au lit
 Avec la sœur, soudain elle sentit
 Dans la nonain métamorphose étrange :

Assurément elle gaignoit au change.
 Crier, se plaindre, éveiller le couvent,
 N'auroit été qu'un scandale imprudent.
 Souffrir en paix, soupirer & se taire,
 Se résigner, est tout ce qu'on put faire.
 Puis, rarement en telle occasion,
 On a le tems de la réflexion.

Quand sœur Besogne, à sa fureur claustrale,
 (Car on se lasse) eut mis quelque intervalle,
 La belle Agnès, non sans contrition,
 Fit en secret cette réflexion:
 C'est donc en vain que j'eus toujours en tête
 Le beau projet d'être une femme honnête!
 C'est donc en vain que l'on fait ce qu'on peut!
 N'est pas toujours femme de bien qui veut.

CHANT DIXIÈME.

*Les Anglois violent le couvent. Combat de saint
 GEORGE, patron d'Angleterre, contre saint
 DENIS, patron de la France.*

JE vous dirai, sans harangue inutile,
 Que le matin nos deux charmans reclus,
 Lâchés tous deux des plaisirs défendus,
 S'abandonnoient, l'un vers l'autre étendus,
 Au doux repos d'une ivresse tranquille.
 Un bruit affreux dérange leur sommeil:
 De tous côtés, le flambeau de la guerre,
 L'horrible mort, éclairent leur réveil.
 Près du couvent le sang couvrait la terre.
 Sept escadrons de maladrins Anglois
 Avoient battu sept escadrons François:
 Ceux-ci s'en vont à travers de la plaine,
 Le fer en main; ceux-là volent après,
 Frappant, tuant, criant tout hors d'haleine:
 „ Mourez sur l'heure, ou rendez-nous Agnès.

92 LA PUCELLE D'ORLEANS.

Mais aucun d'eux n'en savoit des nouvelles.

Le vieux Collin, pasteur de ces cantons,
Leur dit: " Messieurs, en gardant mes moutons,

„ Je vis hier le miracle des belles,

„ Qui vers le soir entroit en ce montier.

Lors les Anglois se mirent à crier:

„ Ah! c'est Agnès! n'en doutons point, c'est elle,

„ Entrons, amis. La cohorte cruelle
Saute à l'instant dessus les murs bénis.

Voilà les loups au milieu des brébis!

Dans le dortoir, de cellule en cellule,

A la chapelle, à la cave, en tout lieu,

Ces ennemis des servantes de Dieu

Attaquent tout sans honte & sans scrupule.

Ah! sœur Agnès! sœur Marton! sœur Ursule!

Où courez-vous, levant les mains aux cieux,

Le trouble au sein, la mort dans vos beaux yeux?

Où fuyez-vous, colombes gémissantes?

Vous embrassez de vos mains impuissantes

Le saint autel, asyle redouté,

Sacré garant de votre chasteté.

C'est vainement dans ce péril funeste

Que vous criez à votre époux céleste:

A ses yeux même, à ces mêmes autels,

Tendre troupeau! vos ravisseurs cruels

Vont profaner la foi pure & sacrée,

Qu'au doux Jesus votre bouche a jurée.

Je fais qu'il est des lecteurs bien mondains,

Gens sans pudeur, ennemis des nonains,

Mauvais plaisans, de qui l'esprit frivole

Ose insulter aux filles qu'on viole.

Laissons-les dire. Hélas! mes cheres sœurs,

Qu'il est affreux pour de si jeunes cœurs,

Pour des beautés si simples, si timides,

De se débattre en des bras homicides,

De recevoir les baisers dégoutans

De ces félons de carnage fumans,

Qui d'un effort détestable & farouche,

Les yeux en feu, le blasphème à la bouche,

Mélangent l'horreur avec la volupté,
Et font l'amour avec férocité;
De qui l'haleine horrible, empoisonnée,
La barbe dure & la main forcénée,
Le corps hideux, le bras noir & sanglant
Semblent donner la mort en caressant;
Et qu'on prendroit dans leurs fureurs étranges
Pour des démons qui violent des anges!

Déjà le crime, aux regards effrontés,
Contemple à nud ces dévotes beautés.
Sœur Rebondi, si discrète & si sage,
Au fier Shipunk est tombée en partage;
Le dur Barklai, l'incrédule Warton
Sont tous les deux après sœur Amidon:
On pleure, on crie, on presse, on jure, on cogne.
Dans le tumulte on voyoit sœur Besogne
Se débattant entre Bard & Curton,
Qui la pressaient sans entendre raison.

Aimable Agnès! dans la troupe affligée,
Vous n'étiez pas pour être négligée;
Et votre sort, objet charmant & doux!
Est à jamais de pécher malgré vous.
Le chef sanglant de la gent sacrilège,
Hardi vainqueur, vous presse & vous assiège;
Et les soldats, soumis dans leur fureur,
Avec respect lui cèdent cet honneur.

Le juste ciel, en ses décrets sévères,
Met quelquefois un terme à nos misères;
Car dans le tems que messieurs d'Albion
Avoient placé l'abomination
Tout au milieu de la sainte Sion,
Du haut des cieux, le patron de la France,
Le bon Denis, propice à l'innocence,
Crut échapper aux soupçons inquiets
Du fier saint George, ennemi des François.

Du paradis il vint en diligence:
Mais pour descendre au terrestre séjour,
Plus ne monta sur un rayon du jour:
Sa marche alors auroit paru trop claire.

Il s'en alla vers le Dieu du mystère ;
 Dieu sage & fin, grand ennemi du bruit,
 Qui par-tout vole & ne va que de nuit :
 Il favorise, & certes c'est dommage !
 Force fripons ; mais il conduit le sage :
 Il est sans cesse à l'église, à la cour ;
 Au tems jadis il a guidé l'amour.

Il mit d'abord au milieu d'un nuage
 Le bon Denis ; puis il fit le voyage
 Par un chemin solitaire, écarté,
 Parlant tout bas, & marchant de côté.
 Des bons François le protecteur fidelle
 Non loin de Blois rencontra la pucelle,
 Qui, sur le dos de son gros muletier,
 Gagnoit chemin par un petit sentier,
 En priant Dieu, qu'une heureuse aventure
 Lui fît enfin retrouver son armure.

Tout du plus loin que saint Denis la vit,
 D'un ton bénin le bon patron lui dit :
 „ O ma pucelle ! ô vierge destinée
 „ A protéger les filles & les rois !
 „ Viens secourir la pudeur aux abois ;
 „ Viens réprimer la rage forcenée ;
 „ Viens ! que ce bras vengeur des fleurs de lys
 „ Soit le sauveur de mes tendrons bénis !
 „ Vois ce couvent : le tems presse ; on viole :
 „ Viens, ma pucelle ! Il dit, & Jeanne y vole.
 Le cher patron, lui servant d'écuyer,
 A coups de crosse hâtoit le muletier.

Vous voici, Jeanne ! au milieu des infâmes,
 Qui polluoient ces vénérables dames.
 Jeanne étoit nue : un Anglois impudent
 Vers cet objet tourne soudain la tête :
 Il la convoite ; il pense fermement
 Qu'elle venoit pour être de la fête.
 Vers elle il court, & sur sa nudité
 Il va cherchant la sale volupté.
 On lui répond d'un coup de cimeterre,
 Droit sur le nez. L'infame roule à terre,

Jurant ce mot des François révé­ré,
 Mot éner­gique, au plaisir consacré,
 Mot que sou­vent le profane vul­gaire
 In­digne­ment prononce en sa co­lère.
 Jeanne, à ses pieds foulant son corps san­glant,
 Crioit tout haut à ce peuple méchant :

„ Cessez, cruels ! cessez, troupe profane !
 „ O vio­leurs ! craignez Dieu, craignez Jeanne.
 Ces mécréans, au grand œu­vre attachés,
 N'écou­toient rien, sur leurs nonains nichés.
 Tels des â­nons broutent les fleurs nais­san­tes
 Mal­gré les cris du maî­tre & des ser­van­tes.

Jeanne, qui voit leurs insolens travaux,
 De grande hor­reur fai­ntement trans­por­tée,
 Invoquant Dieu, de Denis as­si­stée,
 Le fer en main, vole de dos en dos,
 De nuque en nuque, & d'échine en échine,
 Frappant, perçant de sa lame di­vine,
 Pour­ten­dant l'un alors qu'il com­men­çoit,
 Dépêchant l'autre alors qu'il finis­soit,
 Et mois­sonnant la cohorte fé­lone :

Si que cha­cun fut percé sur sa none,
 Et per­dant l'ame au fort de son dé­sir,
 Alloit au dia­ble en mourant de plaisir.

Le fier War­ton, dont la lubrique rage,
 Avoit en bref con­som­mé son ou­vrage,
 Le fier War­ton fut le seul écuyer
 Qui de sa none osa se dé­lier,
 Et droit en pied, reprenant son armure,
 Attendit Jeanne, & changea de pos­ture.

O vous ! grand saint, pro­tec­teur de l'état !
 Bon saint Denis ! té­moin de ce combat,
 Daig­nez re­dire à ma muse fi­delle
 Ce qu'à vos yeux fit alors la pu­celle.

Jeanne d'abord fré­mit, s'é­mer­veilla :
 „ Mon cher Denis ! mon saint ! que vois-je là ?
 „ Mon cor­celet ! mon armure cé­leste !
 „ Ce beau pré­sent que tu m'avois donné,
 „ Brille à mes yeux au dos de ce damné !

„ Il a mon casque, il a ma soubreveſte.
 Il étoit vrai ; la Jeanne avoit raifon.
 La belle Agnès, en troquant de jupon,
 De cette armure en ſecret habillée,
 Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée.
 Ifac Warton, écuyer de Chandos,
 Prit cette armure, & s'en couvrit le dos ;
 Et Dieu permit qu'en ce jour la pucelle
 Contre Warton combattit pour icelle.

Le fier Anglois, de fer enharnaché,
 Eut à ſon tour l'ame bien ſupéfaite,
 Quand il ſe vit ti vivement chargé
 Par une jeune & fringante brunette.
 La voyant nue, il eut un grand remords ;
 Sa main trembla de bleſſer ce beau corps :
 Il laiffa choir ſoudain ſon cimenterre,
 Et de la belle admirant les tréſors,
 Il recula quatre pas en arrière.

Saint George alors, du ſein du paradis,
 Ne voyant plus ſon confrere Denis,
 Se douta bien que le ſaint de la France
 Portoit aux ſiens ſa divine aſſiſtance.
 Il promenoit ſes regards inquiets
 Dans les recoins du céleſte palais.
 Sans balancer, auſſi-tôt il demande
 Son beau cheval, connu dans la légende.
 Le cheval vint. George le bien monté,
 La lance au poing, & le ſabre au côté,
 Va parcourant cet eſſroyable eſpace,
 Que des humains veut meſurer l'audace ;
 Ces cieux divers, ces globes lumineux,
 Que fait tourner René le ſonge-creux
 Dans un amas de ſubtile pouſſière,
 Beaux tourbillons que l'on ne prouve guère,
 Et que Newton, rêveur bien plus heureux,
 Fait tournoyer ſans bouſſole & ſans guide
 Autour de rien, tout au milieu du vuide.

George, enflammé de dépit & d'orgueil,
 Franchit ce vuide, arrive en un clin d'œil,

Devers

Devers les lieux arrosés par la Loire,
 Où saint Denis croyoit chanter victoire.
 Ainsi l'on voit dans la profonde nuit
 Une comète en sa longue carrière
 Etinceler d'une horrible lumière:
 On voit sa queue; & le peuple frémit;
 Le pape en tremble; & la terre étonnée
 Croit que les vins vont manquer cette année.

Tout du plus loin que saint George aperçut
 Monsieur Denis, de colére il s'émut;
 Et brandillant sa lance meurtrière,
 Il dit ces mots dans le vrai gout d'Homère:
 „ Denis, Denis! rival foible & hargneux!
 „ Timide appui d'un parti malheureux!
 „ Tu descends donc en secret sur la terre,
 „ Pour égorger mes héros d'Angleterre!
 „ Crois-tu changer les ordres du destin,
 „ Avec ton âne & ton bras féminin?
 „ Ne crains-tu pas que ma juste vengeance
 „ Punisse enfin, toi, ta fille & la France?
 „ Ton triste chef, branlant sur ton cou tors,
 „ S'est vu déjà séparé de ton corps:
 „ Je veux t'ôter, aux yeux de ton église,
 „ Ta tête chauve en son lieu mal remise,
 „ Et t'envoyer vers les murs de Paris,
 „ Digne patron des badauts attendris,
 „ Dans ton fauxbourg, où l'on chomme ta fête,
 „ Tenir encore, & rabaisser ta tête.

Le bon Denis, levant les mains aux cieux,
 Lui répondit d'un ton tendre & pieux:
 „ O, grand saint George! ô, mon puissant confrere!
 „ Veux-tu toujours écouter ta colére?
 „ Depuis le tems que nous sommes au ciel,
 „ Ton cœur dévot est tout pétri de miel.
 „ Nous faudra-t'il, bienheureux que nous sommes,
 „ Saints enchaînés, tant fêtés chez les hommes,
 „ Nous qui devons l'exemple aux nations,
 „ Nous décrier par nos divisions?
 „ Veux-tu porter une guerre cruelle

„ Dans le séjour de la paix éternelle ?
 „ Jusques à quand les saints de ton pays
 „ Mettront-ils donc le trouble en paradis ?
 „ O fiers Anglois, gens toujours trop hardis !
 „ Le ciel, un jour, à son tour en colère,
 „ Se lassera de vos façons de faire :
 „ Le ciel n'aura, grace à vos soins jaloux,
 „ Plus de dévots qui viennent de chez vous.
 „ Malheureux saint ! pieux atrabilaire !
 „ Patron maudit d'un peuple sanguinaire !
 „ Sois plus traitable ; & pour Dieu ! laisse-moi
 „ Sauver la France, & secourir mon roi.

A ce discours, George bouillant de rage,
 Sentit monter le rouge à son visage ;
 Et des badauds contemplant le patron,
 Il redoubla de force & de courage ;
 Car il prenoit Denis pour un poltron.
 Il fond sur lui, tel qu'un ardent faucon
 Vole de loin sur un tendre pigeon.
 Denis recule, & prudent il appelle
 A haute voix son âne si fidelle,
 Son âne ailé, sa joie & son secours.
 „ Viens, crioit-il, viens protéger mes jours ;
 „ Contre un méchant viens défendre ma vie.
 L'animal saint revenoit d'Italie
 En ce moment ; & moi, conteur succint,
 Dirai bientôt ce qui fit qu'il revint.

A saint Denis dos & selle il présente.
 Notre patron, sur son âne élané,
 Sentit soudain sa valeur renaissante.
 Subtilement il avoit ramassé
 Le fer sanglant d'un Anglois trépassé.
 Lors, brandissant le fatal cimenterre,
 Il pousse à George, il le presse, il le serro.
 George indigné lui fait tomber en bref,
 Trois horions sur son malheureux chef :
 Tous sont parés ; Denis garde sa tête,
 Et de ses coups fait tomber la tempête
 Sur le cheval & sur le chevalier.

CHANT X.

”

Le feu jaillit sur l'élastique acier;
Les fers croisés, & de taille, & de pointe,
A tout moment vont, au fort du combat,
Chercher le cou, le casque & le rabat,
Et l'auréole, & l'endroit délicat,
Où la cuirasse à l'aiguillette est jointe.
Tous deux tenoient la victoire en suspens;
Paul pour Denis gageoit contre Vincens,
Quand de sa voix terrible & discordante
L'âne entonna sa musique écorchante.
Le ciel en tremble; éco, du fond des bois,
En frémissant répète cette voix.
George pâlit; Denis, d'une main leste,
Fait une feinte, & d'un revers céleste
Tranche le nez du grand saint d'Albion:
Le bout sanglant roule sur son arçon.
George, sans nez, mais non pas sans courage,
Venge à l'instant l'honneur de son visage,
Et jurant Dieu selon les nobles us
De ses Anglois, d'un coup de cimenterre
Coupe à Denis ce que jadis saint Pierre
Certain jeudi fit tomber à Malchus.

A ce spectacle, à la voix ampoulée
De l'âne saint, à ces terribles cris,
Tout fut ému dans les divins lambris.
Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alors; & des arches du ciel
On vit sortir l'archange Gabriel,
Qui, soutenu sur ses brillantes ailes,
Fend doucement les plaines éternelles,
Portant en main la verge qu'autrefois
Devers le Nil eut le forcier Moïse,
Quand dans la mer suspendue & soumise,
Il engloutit les peuples & les rois.

„ Que vois-je ici ? cria-t'il en colère.
„ Deux saints patrons, deux enfans de lumière,
„ Du Dieu de paix confidens éternels,
„ Vont s'échiner comme de vils mortels ?
„ Laissez, laissez aux fots enfans des femmes

100 LA PUCELLE D'ORLEANS.

„ Les passions, & les fers, & les flammes.
 „ Abandonnez à leur profane sort
 „ Les corps chétifs de ces grossières ames,
 „ Nés dans la fange, & formés pour la mort.
 „ Mais vous, enfans, qu'au séjour de la vie,
 „ Le ciel nourrit de sa pure ambroisie,
 „ Etes-vous las d'être trop fortunez ?
 „ Etes-vous fous ? ciel ! une oreille ! un nez !
 „ Vous, que la grace & la miséricorde
 „ Avoient formés pour prêcher la concorde !
 „ Pouvez-vous bien de je ne fais quels rois
 „ En étourdis embrasser la querelle ?
 „ Ou renoncez à la voûte éternelle,
 „ Ou dans l'instant qu'on se rende à mes lois !
 „ Que dans vos cœurs la charité s'éveille !
 „ George insolent ! ramassez cette oreille,
 „ Ramassez, dis-je ; & vous, monsieur Denis !
 „ Prenez ce nez avec vos doigts bénis :
 „ Que chaque chose en son lieu soit remise.
 Denis soudain va d'une main soumise
 Rendre le bout au nez qu'il fit camus.
 George à Denis rend l'oreille dévote
 Qu'il lui coupa : chacun des deux marmote
 A Gabriel un gentil *oremus*.
 Tout se rajuste ; & chaque cartilage
 Va se placer à l'air de son visage :
 Sang, fibre, chair, tout se consolida,
 Et nul vestige aux deux saints ne resta
 De nez coupé, ni d'oreille abattue :
 Tant les saints ont la chair ferme & dodue !
 Puis Gabriel, d'un ton de président,
 „ Ça, qu'on s'embrasse ! Il dit, & dans l'instant,
 Le bon Denis sans fiel & sans colère
 De bonne foi baïsa son adversaire :
 Mais le fier George en l'embrassant juroit
 Et promettoit que Denis la païoit.
 Le bel échange, après cette embrassade,
 Prend mes deux saints, & d'un air gracieux
 A ses côtés les fait voguer aux cieux,



Où de nectar on leur verse rasade.

Peu de lecteurs croiront ce grand combat ;
Mais sous les murs qu'arrosait le Scamandre ,
N'a-t'on pas vu jadis avec éclat
Les dieux armés de l'Olimpe descendre ?
N'a-t'on pas vu chez le sage Milton
D'anges aidés toute une légion
Rougir de sang les célestes campagnes,
Jeter au nez quatre ou cinq cens montagnes ,
Et qui pis est , avoir de gros canon ?
Pardonnez-moi ce peu de fiction ,
Qui , sous les noms de Denis & de George ,
Vous a dépeint les peuples d'Aibion
Et les François qui se coupoient la gorge.

Mais dans le ciel si la paix revenoit ,
Il en étoit autrement sur la terre ;
Séjour maudit de discorde & de guerre.
Le bon roi Charles en cent endroits couroit ,
Nom n'ait Agnès , la cherchoit , la pleuroit
Et cependant Jeanne la foudroivante ,
De son épée invincible & sanglante ,
Au fier Warton le trépas préparoit.
Elle l'atteint vers l'énorme partie ,
Dont cet Anglois pollua le couvent.
Warton chancelle ; & son glaive tranchant
Quitte sa main par la mort engourdie.
Il tombe , & meurt en reniant les saints.

Le vieux troupeau des antiques nonains
Voyant au pied de l'amazone auguste
Le chevalier sanglant & trébuché ,
Disant ave , s'écrioient : " Il est juste
„ Qu'en soit puni par où l'on a péché !
Sœur Rebondi , qui dans la sacristie
A succombé sous le vainqueur impie ,
Pleuroit le traître , en rendant grace au ciel ,
Et mesurant des yeux le criminel ,
Elle disoit d'une voix charitable :

„ Hélas ! hélas ! nul ne fut plus coupable.

CHANT ONZIÈME.

*MONROSE tue Paumônier. CHARLES re-
trouve AGNES, qui se consoloit avec MON-
ROSE dans le château de CUTENDRE.*

J'Avois juré de laisser la morale,
De conter net, de fuir les longs discours;
Mais que ne peut ce grand Dieu des amours?
Il est bavard, & ma plume inégale
Va griffonnant de son bec affilé
Ce qu'il inspire à mon cerveau brûlé.
Jeunes beautés, filles, veuves, ou femmes,
Qu'il enrôla sous ses drapeaux charmans,
Vous qui lancez & recevez ses flammes!
Or, dites-moi, quand deux jeunes amans
Egaux en grace, en mérite, en talens:
Au doux plaisir tous deux vous sollicitent,
Egalement vous pressent, vous excitent,
Mettent en feu vos sensibiles appas,
Vous éprouvez un étrange embarras.
Connoissez-vous cette histoire frivole,
D'un certain âne illustre dans l'école?
Dans l'écurie on vint lui présenter
Pour son dîné deux mesures égales,
De même forme, à pareils intervalles:
Des deux côtés l'âne se vit tenter
Egalement, & pressant ses oreilles,
Juste au milieu des deux formes pareilles,
De l'équilibre accomplissant les loix,
Mourut de faim, de peur de faire un choix.
N'imitiez point cette philosophie;
Daignez plutôt honorer tout d'un tems
De vos bontés vos deux jeunes amans,
Et gardez-vous de risquer votre vie.
A quelques pas de ce joli couvent,

Si pollué, si triste, si sanglant,
Où le matin vingt nones affligées,
Par l'amazone ont été trop vengées,
Près de la Loire étoit un vieux château
A pont levis, machicoulis, tourelles,
Un long canal, transparent, à fleur d'eau,
En serpentant tournoit aux pieds d'icelles,
Puis embrassoit en quatre cens jets d'arc
Les murs épais qui défendoient le parc.
Un vieux baron, surnommé de Cutendre,
Étoit seigneur de cet heureux logis :
En sûreté chacun pouvoit s'y rendre.
Le vieux seigneur, dont l'ame est bonne & tendre,
En avoit fait l'asyle du pays :
François, Anglois, tous étoient ses amis ;
Tout voyageur, en coche, en botte, en guêtre,
Ou prince, ou moine, ou none, ou Turc, ou prêtre,
Y recevoient un accueil gracieux.
Mais il falloit qu'on entrât deux à deux ;
Car tout baron a quelque fantaisie ;
Et celui-ci pour jamais résolut
Qu'en son châtel en nombre pair on fut,
Jamais impair : telle étoit sa folie.
Quand deux à deux on abordoit chez lui,
Tout alloit bien ; mais malheur à celui
Qui venoit seul en ce logis se rendre !
Il soupait mal ; il lui falloit attendre
Qu'un compagnon formât ce nombre heureux,
Nombre parfait qui fait que deux sont deux.

La fière Jeanne ayant repris ses armes,
Qui cliquetoient sur ses robustes charmes,
Devers la nuit y conduisit au frais,
En devisant, la belle & douce Agnès.

Cet aumônier qui la suivoit de près,
Cet aumônier ardent, infatigable,
Arrive aux murs du logis charitable.
Ainsi qu'un loup qui mâche sous la dent
Le fin duvet d'un jeune agneau bêlant,
Plein de l'ardeur d'achever sa curée,

Va du bercail escalader l'entrée.

Tel enflammé de sa lubrique ardeur,

Les yeux en feu, l'aumônier ravisseur

Alloit cherchant les restes de sa joie

Qu'on lui ravit, lorsqu'il tenoit sa proie.

Il sonne, il crie. On vient; on aperçut

Qu'il étoit seul; & soudain il parut

Que ces deux bois, dont les forces mouvantes

Font ébranler les solives tremblantes

Du pont-levis, par les airs s'élevoient,

Et se levant, le pont-levis haussioient.

A ce spectacle, à cet ordre du maître,

Qui jura Dieu? ce fut mon vilain prêtre.

Il suit de l'œil les deux mobiles bois;

Il tend les mains, veut crier, perd la voix,

On voit souvent du haut d'une gouttière

Descendre un chat auprès d'une volière,

Tendant la griffe à travers des barreaux

Qui contre lui défendent les oiseaux:

Il suit des yeux cette espèce emplumée

Qui se tapit au fond d'une ramée.

Notre aumônier fut encor plus confus,

Alors qu'il vit sous des ormes touffus

Un beau jeune homme, à la tresse dorée,

Au sourcil noir, à la mine assurée,

Aux yeux brillans, au menton cotoné,

Au teint fleuri par les graces orné,

Tout rayonnant des couleurs du bel âge.

C'étoit l'amour, ou c'étoit mon beau page.

C'étoit Monrose. Il avoit tout le jour

Cherché l'objet de son naissant amour.

Dans le couvent reçu par les nonêtes,

Il apparut à ces filles discrètes,

Non moins charmant que l'ange Gabriel,

Pour dire *ave* venant du haut du ciel.

Les tendres sœurs voyant le beau Monrose,

Sentoient rougir leurs visages de rose,

Disant tout bas: Ah! que n'étoit-il là,

Dieu paternel! quand on nous viola?

Tout
Parla
Que
On
Ave
Il an
Et
Non
Lor
"
"
"
"
S
Pre
Un
Le
Le
Sui
Qu
Le
At
Où
L'
Se
Do
"
"
"
"
"
Il
A
A
La
A
S

Toutes en cercle, autour de lui se mirent,
 Parlant sans cesse; & lorsqu'elles apprirent
 Que ce beau page alloit chercher Agnès,
 On lui donna le courfier le plus frais
 Avec un guide, afin que sans esclandre
 Il arrivât au château de Cutendre.

En arrivant, il vit près du chemin,
 Non loin du pont, l'aumônier i humain.
 Lors, tout ému de joie & de colere:

„ Ah! c'est donc toi, prêtre de Belzebut?
 „ Je jure ici Chandos & mon salut,
 „ Et plus encor les yeux qui m'ont su plaire,
 „ Que tes forfaits vont enfin se payer.

Sans repartir, le bouillant aumônier
 Prend d'une main, par la rage tremblante,
 Un pistolet, en presse la détente:
 Le chien s'abat, le feu prend, le coup part,
 Le plomb chassé siffle & vole au hazard,
 Suivant au loin la ligne mal mirée
 Que lui tracoit une main égarée.

Le page vife, & par un coup plus sûr
 Atteint ce front, ce front horrible & dur
 Où se peignoit une ame détestable.
 L'aumônier tombe; & le page vainqueur
 Sentit alors dans le fond de son cœur
 De la pitié le mouvement aimable.

„ Hélas, dit-il, meurs du moins en chrétien;
 „ Dis *Te Deum*: tu vécus comme un chien;
 „ Demande au ciel pardon de ta luxure;
 „ Prononce *amen*: donne ton ame à Dieu.
 „ Non, répondit le maraut à tonsure;
 „ Je suis damné; je vais au diable; adieu.
 Il dit, & meurt. Son ame déloyale
 Alla grossir la cohorte infernale.

Tandis qu'ainsi ce monstre impénitent
 Alloit rôtir aux brasiers de Satan,
 Le bon roi Charle, accablé de tristesse,
 Alloit cherchant son errante maîtresse,
 Se promenant pour calmer sa douleur,

Devers la Loire avec son confesseur.

Il faut ici, lecteur, que je remarque
En peu de mots, ce que c'est qu'un docteur,
Qu'en sa jeunesse un amoureux monarque
Par étiquette a pris pour directeur.
C'est un mortel, tout pétri d'indulgence,
Qui doucement fait pancher dans ses mains
Du bien, du mal la trompeuse balance,
Vous mène au ciel par d'aimables chemins,
Et fait pécher son maître en conscience :
Son ton, ses yeux, son geste composant,
Observant tout, flattant avec adresse
Le favori, le maître, la maîtresse :
Toujours accort, & toujours complaisant.

Le confesseur du monarque Gallique,
Étoit un fils du bon saint Dominique :
Il s'appelloit le pere Bonifoux ;
Homme de bien, se faisant tout à tous.
Il lui disoit d'un ton dévot & doux :
„ Que je vous plains ! la partie animale
„ Prend le dessus : la chose est bien fatale !
„ Aimer Agnès est un péché vraiment !
„ Mais ce péché se pardonne aisément.
„ Au tems jadis il étoit fort en vogue.
„ Chez les Hébreux, malgré le décalogue,
„ Cet Abraham, le pere des croyans,
„ Avec Agar s'avisa d'être pere ;
„ Car sa servante avoit des yeux charmans,
„ Qui de Sara méritoient la colère.
„ Jacob le juste épousa les deux sœurs.
„ Tout patriarche a connu les douceurs
„ Du changement dans l'amoureux mystère.
„ Le vieux Booz entre ses draps recut
„ Après moissons la bonne & sage Ruth ;
„ Et sans compter la Belle Berzabée,
„ Du bon David l'ame fut absorbée
„ Dans les plaisirs de son ample sérail.
„ Son vaillant fils, fameux par sa crinière,
„ Un beau matin, par grace singulière,

„ Vous repassa tout ce gentil bercail.
„ De Salomon vous savez le partage :
„ Comme un oracle on écouteoit sa voix ;
„ Il savoit tout : & des rois le plus sage
„ Etoit pourtant le plus paillard des rois.
„ De leurs péchés, si vous suivez la trace,
„ Si vos beaux ans sont livrés à l'amour,
„ Consolez-vous : la sagesse a son tour.
„ Jeune, on s'égare, & vieux, on obtient grace.
„ Ah! dit Charlot, ce discours est fort bon ;
„ Mais que je suis bien loin de Salomon !
„ Que son bonheur augmente mes détresses !
„ Pour ses ébats, il eut sept cens maîtresses :
„ Je n'en eus qu'une : hélas ! je ne l'ai plus !
Des pleurs alors sur son nez répandus,
Interrompoient sa voix tendre & plaintive,
Lorsqu'il avise, en tournant vers la rive,
Sur un roussin trotant d'un pas hardi,
Un manteau rouge, un ventre rebondi,
Un vieux rabat. C'étoit Bonneau lui-même.
Un chacun sait qu'après l'objet qu'on aime,
Rien n'est plus doux, pour un parfait amant,
Que de trouver son très-cher confident.
Le roi, perdant & reprenant haleine,
Crie à Bonneau : “ Quel démon te ramène ?
„ Que fait Agrès ? dis, d'où viens-tu ? quels lieux
„ Sont embellis, éclairés par ses yeux ?
„ Où la trouver ? dis donc ; répons donc, parle.
Aux questions qu'enfiloit le roi Charle,
Le bon Bonneau conta de point en point,
Comme il avoit été mis en pourpoint,
Comme il avoit servi dans la cuisine,
Comme il avoit, par fraude clandestine,
Et par miracle, à Chandos échapé,
Quand à se battre on étoit occupé,
Comme on cherchoit cette beauté divine.
Sans rien omettre, il raconta très-bien
Ce qu'il savoit ; mais il ne savoit rien.
Il ignoroit la fatale aventure.

Du prêtre Anglois la brutale luxure,
 Du page aimé l'amour respectueux,
 Et du couvent le sac incestueux,
 N'étoient du tout dessus sa tablature;
 Et bien en prit à l'amant curieux.
 Ainsi Louis, se perdant à la chasse
 Dans les taillis de son Fontainebleau,
 De questions fatigue son Bonneau,
 A son retour lui demande la trace
 De la beauté qui captive son cœur,
 Veut que de rien il ne lui fasse grace,
 Et n'en apprend que tout bien, tout honneur.

Après avoir bien expliqué leurs plaintes,
 Repris cent fois le fil de leurs complaints,
 Maudit le sort, & les cruels Anglais,
 Ils étoient tous plus tristes que jamais.
 Il étoit nuit: le char de la grande ourse
 Vers son nadir avoit fourni sa course.
 Le jacobin dit au prince pensif:

„ Il est bien tard! Soyez mémoratif,
 „ Que tout mortel, prince ou moine à cette heure,
 „ Devroit chercher quelque honnête demeure,
 „ Pour y souper, & pour passer la nuit.
 Le triste roi, par le moine conduit,
 Sans rien répondre, & ruminant sa peine,
 Le cou panché, galope dans la plaine;
 Et bientôt Charle, & le prêtre, & Bonneau,
 Furent tous trois aux fossés du château.

Non loin du pont étoit l'aimable page,
 Lequel ayant jetté dans le canal
 Le corps maudit de son damné rival,
 Ne perdoit point l'objet de son voyage.
 Il dévorait en secret son ennui,
 Voyant ce pont entre sa dame & lui.
 Mais quand il vit aux rayons de la lune
 Les trois François, il sentit que son cœur
 Du doux espoir trouvoit la chaleur;
 Et d'une grace adroite & non commune,
 Cachant son nom, & sur-tout son ardeur,

Dès

Dès qu'il parut, dès qu'il se fit entendre,
Il inspira je ne fais quoi de tendre,
Il plut au prince ; & le moine bénin
Le caressoit de son air patelin,
D'un œil dévot & du plat de la main.

Leur nombre heureux étant formé de quatre,
On vit bientôt les deux flèches s'abattre
Du pont mobile ; & les quatre coursiers
Font en marchant gémir les madriers.
Le gros Bonneau, tout essoufflé, chemine,
En arrivant, droit devers la cuisine,
Songe au soupé. Le moine, au même lieu,
Dévotement en rendit grace à Dieu.

Charles, prenant un nom de gentilhomme,
Court à Cutendre, avant qu'il prît son somme.
Le bon Baron lui fit son compliment,
Puis le mena dans son appartement :
Charles a besoin d'un peu de solitude ;
Il veut jouir de son inquiétude ;
Il pleure Agnès. Il ne se doutoit pas
Qu'il fût si près de ses jeunes appas.

Le beau Monrose en fut bien davantage.
Avec adresse il fit causer un page :
Il se fit dire où reposoit Agnès,
Remarquant tout avec des yeux distraits.
Ainsi qu'un chat, qui d'un regard avide,
Guette au passage une souris timide,
Marchant tout doux ; la terre ne sent pas
L'impression de ses pieds délicats :
Dès qu'il l'a vue, il a sauté sur elle.
Ainsi Monrose, avançant vers sa belle,
Etend un bras, puis avance à tâtons,
Posant l'orteil, & haussant les talons.
Agnès ! Agnès ! il entre dans ta chambre ;
Moins promptement la paille vole à l'ambre ;
Et le fer suit moins sympathiquement
Le tourbillon qui l'unit à l'aiman.

Le beau Monrose, en arrivant, se jette
A deux genoux au bord de la couchette,

Où sa maîtresse avoit, entre deux draps,
 Pour sommeiller, arrangé ses appas.
 De dire un mot aucun d'eux n'eut la force,
 Ni le loisir : le feu prit à l'amorce
 En un clin d'œil. Un baiser amoureux
 Unit soudain leurs bouches demi closes;
 Leur ame vint sur leurs lèvres de roses;
 Un tendre feu sortit de leurs beaux yeux;
 Dans leurs baisers, leurs langues se chercherent:
 Qu'éloquemment alors elles parlerent!
 Discours muets, langage des desirs,
 Charmant prélude, organe des plaisirs,
 Pour un moment il vous fallut suspendre
 Ce doux concert, & ce *duo* si tendre.
 Agnès aida Monrose impatient
 A dépouiller, à jeter promptement
 De ses habits l'incommode parure,
 Déguisement qui pèse à la nature,
 Dans l'âge d'or aux mortels inconnu,
 Que hait sur-tout un Dieu qui va tout nu.

Dieux, quels objets! Est-ce Flore, Zéphire?
 Est-ce Piché, qui caresse l'amour?
 Est-ce Vénus, que le fils de Cynire
 Tient dans ses bras, loin des rayons du jour,
 Tandis que Mars est jaloux & soupire?

Le Mars François, Charle, au fond du château,
 Soupire alors avec l'ami Bonneau,
 Mange à regret, & boit avec tristesse.
 Pour égayer sa taciturne altesse,
 Un vieux valet, bavard de son métier,
 Apprit au roi, sans se faire prier,
 Que deux beautés, l'une, robuste & fière,
 L'autre, plus douce, aux yeux bleus, au teint frais,
 Couchoient alors dans la gentilhommière.
 Charle étonné les soupçonne à ces traits.
 Il se fait dire, & puis redire encore
 Quels sont les yeux, la bouche, les cheveux,
 Le doux parler, le maintien vertueux
 Du tendre objet de son cœur amoureux.

C'est elle enfin ; c'est tout ce qu'il adore.

Il en est sûr. Il quitte son repas.

„ Adieu, Bonneau ; je cours entre ses bras.

Il dit, & vole, & non pas sans fracas :

Il étoit roi, cherchant peu le mystère.

Plein de sa joie, il répète, il redit

Le nom d'Agnès, tant qu'Agnès l'entendit.

Le couple heureux en trembla dans son lit.

Que d'embarras ! comment sortir d'affaire ?

Voici comment le beau page s'y prit.

Près du lambris, dans une grande armoire,

On avoit mis un petit oratoire,

Autel de poche, où, lorsque l'on vouloit,

Pour quinze sous un capucin venoit.

Sur le rétable, en voûte pratiquée

Est une niche, en attendant son saint ;

D'un rideau verd la niche étoit masquée.

Que fait Monrose ? un beau penser lui vint

De s'ajuster dans la niche sacrée

En bienheureux. Derrière le rideau

Il se tapit, sans pourpoint, sans manteau.

Le roi s'avance ; & presque dès l'entrée,

Il saute au cou de sa belle adorée,

Et tout en pleurs il veut jouir des droits

Qu'ont les amans, sur-tout quand ils sont rois.

Le saint caché frémit à cette vue :

Il fait du bruit & la toile remue.

Le roi s'avance ; il y porte la main ;

Il sent un corps ; il recule, il s'écrie :

„ Amour ! Satan ! saint François ! saint Germain !

Moitié frayeur, & moitié jalousie,

Puis tire à lui, fait tomber sur l'autel

Avec grand bruit le rideau sous lequel

Se blottissoit cette aimable figure,

Qu'à son plaisir façonna la nature.

Son dos tourné par pudeur étaloit

Ce que César sans pudeur soumettoit

A Nicomède en sa belle jeunesse ;

Ce que jadis le héros de la Grèce

Admira tant dans son Ephestion ;
 Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
 Que les héros, ô ciel ! ont de foiblesse !
 Si mon lecteur n'a point perdu le fil
 De cette histoire, au moins se souvient-il
 Que dans le camp la courageuse Jeanne
 Traça jadis au bas d'un dos profane ,
 D'un doigt conduit par monsieur saint Denis,
 Adroitement trois belles fleurs de lys.
 Cet écusson, ce saint cu, ce derrière,
 Emurent Charle : il se mit en prière ;
 Il croit que c'est un tour de Belzébut.
 De repentir & de douleur atteinte ,
 La belle Agnès s'évanouit de crainte :
 Le prince alors, dont le trouble s'accrut,
 Lui prend les mains : " Qu'on vole ici vers elle !
 „ Accourez tous ; le diable est chez ma belle !
 Aux cris du roi, le confesseur troublé,
 Non sans regret, quitte aussi-tôt la table :
 L'ami Bonneau monte tout effoufflé :
 Jeanne s'éveille, & d'un bras redoutable,
 Prenant ce fer que la victoire suit,
 Cherche l'endroit d'où partoît tout ce bruit.
 Et cependant le Baron de Cutendre
 Dormoit à l'aise, & ne put rien entendre.

CHANT DOUZIÈME.

*Sortie du château de CUTENDRE. Combat de
 la PUCELLE & de JEAN CHANDOS.
 Etrange loi du combat, à laquelle la PU-
 CELLE est soumise.*

EN accourant, la fière Jeanne d'Arc,
 D'une lucarne aperçut dans le parc
 Cent palefrois, une brillante troupe
 De chevaliers, portant dames en croupe,

Et d'écuyers, qui tenoient dans leurs mains
Tout l'attirail des combats inhumains;
Cent boucliers, où des nuits la courrière
Réfléchissoit sa tremblante lumière;
Cent casques d'or, d'aigrettes ombragés,
Et les longs bois d'un fer pointu chargés;
Et des rubans, dont les touffes dorées
Pendoient au bout des lances acérées.
Voyant cela, Jeanne crut fermement
Que les Anglois avoient surpris Cutendre.
Mais Jeanne d'Arc se trompoit lourdement.
En fait de guerre on peut bien se méprendre:
Témoin Ajax, & certain général,
Duc, bel esprit, ministre, maréchal:
L'un sur le Rhin, l'autre aux bords du Scamandre,
Un beau matin s'aviserent de prendre
Des moutons blancs pour autant d'ennemis,
Sans que l'honneur fût en rien compromis.

Ce n'étoient point des enfans d'Angleterre,
Qui de Cutendre avoient surpris la terre:
C'étoit Dunois, de Milan revenu,
Le grand Dunois, à Jeanne si connu,
Qui ramenoit la belle Dorothée.
Elle étoit d'aise & d'amour transportée:
Elle en avoit sujet assurément;
Car auprès d'elle étoit son cher amant.
Ce cher amant, ce tendre la Trimouille,
Pour qui son œil de pleurs souvent se mouille,
L'ayant cherchée à travers cent combats,
L'avoit trouvée, & ne la quittoit pas.

En nombre pair, cette troupe dorée,
Dans le château, la nuit étoit entrée.
Jeanne y vola. Le bon roi qui la vit,
Crut qu'elle alloit combattre, & la suivit.
Et dans l'erreur qui trompoit son courage,
Il laisse encore Agnès avec son page.
O page heureux! & plus heureux cent fois
Que le plus chaud, le plus chrétien des rois!
Que de bon cœur alors tu rendis grace

Au bénoit saint dont tu tenois la place !

Il te fallut habiller promptement :

Sur le satin de ton cu ferme & blanc ,

Tu rajustas ta trouffe diaprée.

Agnès t'aidoit d'une main timorée ,

Qui s'égaroit & se trompoit souvent.

Que de baisers sur sa bouche de rose

Elle reçut en r'habillant Monrose !

Que son bel œil, le voyant rajusté ,

Sembloit encor chercher la volupté !

Monrose au parc descendit sans rien dire.

Le confesseur tout saintement soupire ,

Voyant passer ce beau jeune garçon ,

Qui lui donnoit de la distraction.

La douce Agnès composoit son visage ,

Ses yeux, son air, son maintien, son langage.

Auprès du roi, Bonifoux se rendit ,

Le consola, le rassura, lui dit :

Que dans la niche un envoyé céleste

Étoit d'en-haut venu pour annoncer ,

Que des Anglois la puissance funeste

Touchoit au terme, & que tout doit passer ;

Que le roi Charle obtiendra la victoire.

Charles le crut ; car il aimoit à croire.

La fière Jeanne appuya ce discours :

„ Du ciel, dit-elle, acceptons le secours :

„ Venez, grand prince ! & rejoignons l'armée ,

„ De votre absence à bon droit allarmée.

Sans balancer, la Trimouille & Dunois

De cet avis furent à haute voix.

Par ce héros la belle Dorothee

Honnêtement au roi fut présentée.

Agnès la baïsa ; & le noble escadron

Sortit enfin du logis du Baron.

Les gens du ciel aiment souvent à rire

Des passions du sublunaire empire :

Ils regardoient cheminant dans les champs ,

Cet escadron de héros & d'amans.

Le roi de France alloit près de sa belle ,

Qui s'efforçant d'être toujours fidelle,
Sur son cheval la main lui présentoit,
Serroit la sienne, exhaloit sa tendresse;
Et cependant, ô comble de foiblesse!
De tems en tems le beau page lorgnoit.
Le confesseur psalmodiant suivoit,
Des voyageurs récitant la prière,
S'interrompant, en voyant tant d'attraits,
Et regardant avec des yeux distraits
Le roi, le page, Agnès & son bréviaire.
Tout brillant d'or, & le cœur plein d'amour,
Ce la Trimouille, ornement de la cour,
Caracoloit auprès de Dorothée,
Ivre de joie & d'amour transportée,
Qui le nommoit son cher libérateur,
Son cher amant, l'idole de son cœur.
Jeanne auprès d'eux, ce fier soutien du trône,
Portant corset & jupon d'amazône,
Le chef orné d'un petit chapeau verd,
Enrichi d'or & de plumes couvert,
Sur son fier âne étaloit ses gros charmes,
Parloit au roi, couroit, alloit le pas,
Se rengorgeoit, & soupiroit tout bas
Pour le Dunois, compagnon de ses armes;
Car elle avoit toujours le cœur ému,
Se souvenant de l'avoir vu tout nu.
Bonneau portant barbe de patriarche,
Suant, soufflant, Bonneau fermoit la marche:
O d'un grand roi serviteur précieux!
Il pense à tout: il a soin de conduire
Deux gros mulets tout chargés de vin vieux,
Longs saucissons, pâtés délicieux,
Jambons, poulets, ou cuits, ou prêts à cuire.
On avançoit, alors que Jean Chandos,
Cherchant par-tout son Agnès & son page,
Au coin d'un bois, près d'un certain passage,
Le fer en main, rencontra nos héros.
Chandos avoit une suite assez belle
De fiers Bretons, pareille en nombre à celle

Qui suit les pas du monarque amoureux.
 Mais elle étoit d'espèce différente :
 On n'y voyoit ni tetons, ni beaux yeux.
 „ Oh ! oh ! dit-il, d'une voix menaçante,
 „ Galans François, objet de mon courroux,
 „ Vous avez donc trois filles avec vous !
 „ Et moi Chandos, je n'en aurai pas une ?
 „ Ça, combattons. Je veux que la fortune
 „ Décide ici qui de nous fait le mieux
 „ Pousser sa lance & plaire à deux beaux yeux.
 „ Que la valeur soit notre seule chance !
 „ Que de vous tous le plus ferme s'avance !
 „ Qu'on entre en lice ! & celui qui vaincra,
 „ L'une des trois à son aîsè tiendra.

Le roi, piqué de cette offre cinique,
 Veut l'en punir, s'avance, prend sa pique.
 Dunois lui dit : “ Ah ! laissez-moi, seigneur,
 „ Venger mon prince & ces dames d'honneur.
 Il dit, & court. La Trimouille l'arrête :
 Chacun prétend à l'honneur de la fête.
 L'ami bonneau, toujours de bon accord,
 Leur proposa de s'en remettre au sort ;
 Car c'est ainsi que les guerriers antiques
 En ont usé dans les tems héroïques :
 Ne vit-on pas l'apôtre Matthias
 Cagner aux dez la place de Judas ?
 Même aujourd'hui, dans quelques républiques,
 Plus d'un emploi, plus d'un rang glorieux
 Se tire aux dez, & tout n'en va que mieux.
 Le gros Bonneau tient le cornet, soupire,
 Craint pour son roi, prend les dez, roule, tire.
 Denis, du haut du céleste rampart,
 Voyoit le tout d'un paternel regard :
 Et contemplant la pucelle & son âne,
 Il conduisoit ce qu'on nomme hazard.
 Il fut heureux. Le sort échut à Jeanne.
 Jeanne ! c'étoit pour vous faire oublier
 L'infame jeu de ce grand cordelier,
 Qui ci-devant avoit raslé vos charmes.

Jean
 Mod
 Se d
 Et r
 Qu'
 Puis
 Bran
 Elle
 Du
 Pou
 Dan
 Je
 Des
 Les
 Sou
 Vor
 Fro
 La
 Te
 Du
 De
 Et
 To
 Air
 Au
 Da
 Ha
 Et
 M
 Ch
 E
 N
 L
 Si
 S
 A
 S
 Q

Jeanne, à l'instant, court au roi, court aux armes,
Modestement va derrière un buisson
Se délayer, détacher son jupon,
Et revêtir son armure sacrée,
Qu'un écuyer tient déjà préparée:
Puis à cheval elle monte en courroux;
Branlant sa lance & serrant les genoux,
Elle invoquoit les onze mille belles,
Du pucelage héroïnes fidelles.

Pour Jean Chandos, cet indigne chrétien
Dans les combats n'invoquoit jamais rien.

Jean contre Jeanne avec fureur s'avance:
Des deux côtés égale est la vaillance.

Les deux coursiers bardés, coëffés de fer,
Sous l'éperon partent comme l'éclair,
Vont se heurter, & de leur tête dure,
Front contre front fracassent leur armure.
La flamme en sort; & le sang du coursier
Teint les éclats du voltigeant acier.

Du choc affreux les écos retentissent;
Des deux coursiers les huit pieds tressaillissent;
Et les guerriers, du coup desarçonnés,
Tombent chacun sur la croupe étonnés:
Ainsi qu'on voit deux boules suspendues
Aux bouts égaux de deux cordes tendues,
Dans une courbe au même instant partir,
Hâter leurs cours, se heurter, s'applatir,
Et remonter sous le choc qui les presse,
Multipliant leur poids par leur vitesse.

Chaque parti crut morts les deux coursiers,
Et tressaillit pour les deux chevaliers.

Or, des François le champion auguste
N'avoit la chair si ferme & si robuste,
Les os si durs, les membres si dispos,
Si musculeux, que messer Jean Chandos.
Son équilibre avant dans cette rixe
Abandonné sa ligne & son point fixe,
Son quadrupède un haut-le-corps lui fit,
Qui sur le pré Jeanne d'Arc étendit,

118 LA PUCELLE D'ORLEANS.

Sur son beau dos, sur sa croupe gentille,
Et comme il faut que tombe toute fille.

Chandos pensoit qu'en ce grand désarroi
Il avoit mis, ou Dunois, ou le roi:
Il veut soudain contempler sa conquête.
Le casque ôté, Chandos voit une tête,
Où languissoient deux grands yeux noirs & longs.
De la cuirasse il défait les cordons:
Il voit, ô ciel! ô plaisir! ô merveille!
Deux gros tetons de figure pareille,
Unis, polis, séparés, demi ronds,
Et surmontés de deux petits boutons,
Qu'en sa naissance a la rose vermeille.
On tient qu'alors en élevant la voix,
Il bénit Dieu pour la première fois.

„ Elle est à moi la pucelle de France!
„ S'écria-t'il: contentons ma vengeance.
„ J'ai, grace au ciel, doublement mérité
„ De mettre à bas cette fière beauté.
„ Que saint Denis me regarde & m'excuse:
„ Mars & l'amour sont mes droits, & j'en use.
Puis se tournant devers son écuyer:

„ Je vois, dit-il, qu'elle est hors d'elle-même:
„ J'ai ces deux bras pour combattre & tuer;
„ Pour la guérir je prendrai le troisième.

Son écuyer répond: “ Pouffez, milord;

„ Du trône Anglois affermissiez le fort.
„ Frere Lourdis en vain nous décourage:
„ Il jure en vain que ce saint pucelage
„ Est des Troyens le grand *Palladium*,
„ Le bouclier sacré du *Latium*:
„ De la victoire il est, dit-il, le gage:
„ C'est l'orilamme. Il faut nous en saisir.
„ Oui, dit Chandos, & j'aurai pour partage
„ Les plus grands biens, la gloire & le plaisir.

Jeanne pâmée écoutoit ce langage
Avec horreur, & faisoit mille vœux
A saint Denis, ne pouvant faire mieux.
Le grand Dunois, d'un courage héroïque,

Vent empêcher le triomphe impudique.
 Mais comment faire ? Il faut dans tout état
 Qu'on se soumette à la loi du combat.
 Les fers en l'air, & la tête panchée,
 L'oreille basse & du choc écorchée,
 Languissant le céleste baudet
 D'un œil confus Jean Chandos regardoit.
 Il nourrissoit dès long-tems dans son ame
 Pour la pucelle une discrète âme,
 Des sentimens nobles & délicats,
 Très-peu connus des ânes d'ici-bas :
 Il soupiroit en voyant les trois bras.

Le confesseur du bon monarque Charle
 Tremble en sa chair, alors que Chandos parle :
 Il craint sur-tout que son cher pénitent,
 Pour soutenir la gloire de la France,
 Qu'on avilit avec tant d'impudence,
 A son Agnès n'en veuille faire autant,
 Et que la chose encor soit imitée
 Par la Trimouille & par sa Dorothée.
 Au pied d'un chêne il entre en oraison,
 Et fait tout bas sa méditation
 Sur les effets, la cause, la nature
 Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.

C H A N T T R E I Z I È M E.

Vision. Miracle qui sauve l'honneur de JEANNE.

EN méditant avec attention,
 Le benoît moine eut une vision
 Assez semblable au prophétique songe
 De ce prophète heureux par un mensonge ;
 Patte-velu, dont l'esprit lucratif
 Avoit vendu ses lentilles en Juif :
 Ce vieux Jacob, (admirez bien, mes frères,
 Du livre saint les sublimes mystères)

Devers l'Euphrate, une nuit apperçut
 Mille béliers qui grimperent en rut
 Sur les brébis, qui les laisserent faire.
 Le moine vit de plus plaisans objets;
 Il vit très-bien, ou crut voir, le bon pere,
 Ce qu'aucun saint n'obtint de voir jamais;
 Il vit courir à la même aventure,
 Il vit aux pieds des futures Agnès
 Les demi dieux de la race future;
 Il observa les différens attraits
 De ces beautés, dont l'adresse féconde
 Faisoit danser tous les maîtres du monde:
 Chacune étoit juste sous son héros,
 Partans ensemble & disans les grands mots:
 Chacune avoit son troc & son allure;
 Chacun piquoit à l'envi sa monture.
 Tous excelloient à ce jeu des deux dos.
 Tels, au retour de Flore & de Zéphire,
 Quand le printems reprend son doux empire,
 Tous les oiseaux, peints de mille couleurs,
 Par leurs amours agitent les feuillages;
 Les papillons se baissent sur les fleurs,
 Et les lions courent sous les ombrages
 Vers leurs moitiés qui ne sont plus sauvages.

C'est là qu'il vit le beau François premier:
 Ce brave roi, ce loyal chevalier
 Avec Etampe heureusement oublie
 Les autres fers qu'il reçut à Pavie.

Là, Charles-Quint joint le myrthe au laurier,
 Baïse à la fois la Flamande & la Maure.
 Quels rois, ô ciel! l'un, à ce beau métier,
 Gagne la goutte, & l'autre pis encore.

Près de Diane on voit danser les ris,
 Aux mouvemens que l'amour lui fit faire,
 Quand dans ses bras décharnés & flétris,
 Yvre d'amour, tendrement elle serre
 En se pâmant, le second des Henris.
 De la débauche un long & docte usage
 De la beauté lui fait avoir le prix.

De Charles neuf le successeur volage
Quitte en riant sa Cloris pour un page,
Sans s'allarmer des troubles de Paris.

Mais quels combats le jacobin vit rendre
Par Borgia, le sixième Alexandre ?
En cent tableaux il est représenté :
Là, sans tiare, & d'amour transporté,
Tournant le dos, troussant sa soutanelle,
Avec Vanosé il se fait la femelle.
Un peu plus bas, on voit Sa Sainteté,
Pour ses plaisirs convoitant sa famille,
Donner l'assaut à Lucrèce sa fille.

O Léon dix ! ô sublime Paul trois !
Jules second ! & toi Monté le drille !
A ce beau jeu vous passez tous les rois.

Mais vous cédez à mon grand Béarnois,
A ce vainqueur de la ligue rébelle,
A mon héros, plus connu mille fois
Par les plaisirs que gouta Gabrielle,
Que par vingt ans de travaux & d'explois.

Le moine vit des doges de Venise,
Et ces grands ducs, fiers oppresseurs de Pise,
Avec les boucs partageans leurs plaisirs ;
Mais les laissant à leurs puans désirs,
Bientôt on voit le plus beau des spectacles,
Ce siècle heureux, ce siècle des miracles,
Ce grand Louis, cette orgueilleuse cour,
Où tous les arts sont instruits par l'amour.
L'amour bâtit ce superbe Versailles ;
L'amour, aux yeux des peuples éblouis,
D'un lit de fleurs fait un trône à Louis,
Malgré les cris du fier dieu des batailles ;
L'amour amène au plus beau des humains
De cette cour les rivales charmantes ;
Toutes en feu, toutes impatientes :
De Mazarin la nièce aux yeux divins,
La généreuse & tendre la Valière,
La Montespan, plus ardente & plus fière :
L'une se livre au moment de jouir,

Et l'autre attend le moment du plaisir.
 Mais tout-à-coup quelle métamorphose !
 D'un long froc noir, lugubrement paré,
 L'amour met bas sa couronne de rose ;
 Son front se perd sous un bonnet quarré.
 Le sot scrupule & la froide décence
 Masquent les traits de sa riante enfance.
 L'hymen le suit à pas mystérieux :
 Les deux flambeaux brûlent des mêmes feux,
 Feux sans éclat, dont la pâle lumière
 Porte l'ennui dans les lieux qu'elle éclaire.

A la lueur de ces tristes flambeaux,
 Suivi d'un prêtre & de deux maquereaux,
 Pour guide un diable en noire soutanelle,
 Le grand Louis, couronné de pavots,
 Vient épouser sa vieille maquerele.

Le moine vit ce phénix des Bourbons
 Enforcé de deux flâques tetons,
 Sur un sofa piquer sa haridelle.
 L'amour en pleurs, & sa suite fidelle,
 Les jeux, les ris, s'envolent à Paphos.
 Paris, la cour sont en proie aux dévots.
 Une grossière & maussade luxure
 Rappelle aux sens toute la volupté.
 Sous l'air cassard, un cynisme effronté
 Met Diogène où regnoit Epicure.
 Dans les excès d'une crapule obscure
 Le courtisan cherche la liberté.
 Hercule en froc, & Priape en soutane,
 Dans les palais portent l'obscénité :
 Tout leur fait joug, & le couple profane,
 Recommandé par sa brutalité,
 A son plaisir patine la beauté.
 C'en étoit fait du tendre amour, en France,
 Quand la fortune, ou bien la providence,
 A saint Denis logea le roi bigot.

Le moine voit à ce regne cagot,
 Dans les destins, succéder la régence,
 Temps fortuné, marqué par la licence,

Où l
 Jett
 Où l
 T
 C'
 Reg
 Sur
 Le
 Tâc
 Fau
 For
 Ils
 Que
 Le
 Des
 Vou
 Jeu
 Vou
 Vou
 Més
 P
 Ma
 Pou
 Il y
 En
 Hor
 Et
 Je
 Je
 O
 Me
 Qu
 On
 Sur
 Et
 Ma
 Le
 Qu
 Pun

Où la folie, agitant son grelot,
 Jette sur tout un vernis d'innocence,
 Où le cassard n'est prisé que du sot.

Tendre *Argenton* ! solâtre *Parabère* !

C'est par vos soins que le Dieu de Cythère,
 Regnant en maître au palais d'Orléans,
 Sur ses autels revoit fumer l'encens.

Le Dieu du gout, son seul & digne émule,
 Tâche d'unir les graces aux talens.

Faune & Priape, & le brutale Hercule,
 Forcés de fuir rentrent dans les couvens :

Ils n'osent plus se faire voir en France
 Que sous les traits de Bieux ou de Vence.

Le bon régent, de son palais royal,
 Des voluptés donne à tous le signal.

Vous répondez à ce signal aimable,
 Jeune Berry ! bel astre de la cour !

Vous répondez du sein du Luxembourg,
 Vous, que Bacchus & le dieu de la table
 Mènent au lit, escortés par l'amour.

Près de Paris, sous la pourpre Romaine....

Mais je m'arrête : un semblable tableau
 Pourroit au peintre attirer dure aubaine :

Il y faudroit placer plus d'un Bonneau
 En robe courte : or, dans ce dernier âge,

Homme d'épée est un fier maquereau ;
 Et moi chétif j'abhorre le tapage.

Je tiendrai donc contre l'appas flatteur ;
 Je me tairai, n'en déplaise au lecteur !

O Rambouillet, asyle du mystère !

Meudon ! Choisi ! réduits délicieux !

Que les plaisirs, les amours & les jeux
 Ont si souvent préférés à Cythère,

Sur vos secrets censurés par Lignière,
 Et respectés de son prudent recteur,

Ma chaste Muse est forcée à se taire.

Le tems présent est l'arche du Seigneur :

Qui la touchoit d'une main trop hardie,

Puni du ciel, tomboit en létargie.

124 *LA PUCELLE D'ORLEANS.*

Je me tairai. Mais si j'osois pourtant,
 O des beautés aujourd'hui la plus belle!
 O tendre objet, noble, simple, touchant!
 O potelée & douce La Tournelle!
 Si j'osois mettre à vos genoux charnus
 Le grain d'encens que l'on doit à Vénus;
 Si je chantois cette haute fortune,
 L'objet des vœux de Flavacourt la brune;
 Si je chantois ce tendre & doux lien,
 Ce nœud si cher, quoique si peu chrétien,
 Formé, béni par la vieille Eminence,
 Maudit, rompu par un prélat bigot,
 Et resserré par ce grand roi de France,
 Malgré l'avis & les sermons d'un sot!
 Si de l'amour je déployois les armes,
 Si je disois!... Non, je ne dirai mot:
 Je serois trop au-dessous de vos charmes.

Dans son extase enfin le moine noir
 Vit à plaisir ce que je n'ose voir.
 D'un œil avide, & toujours très-modeste,
 Il contemploit le spectacle céleste
 De tous ces rois accouplés bout-à-bout:
 Charles second sur la belle Portsmouth,
 George second sur la tendre Yarmouth,
 Et ce dévot roi de Lusitanie,
 En priant Dieu, se pâmant sur sa mie,
 Et ce Victor, attrapé tour-à-tour
 Par son orgueil, par son fils, par l'amour.
 Mais quand, au bout de l'auguste enfilage,
 Il apperçut, entre Iris & son page,
 Perçant un cu, qu'il serroit des deux mains,
 Cet auteur roi, si dur & si bizarre,
 Que dans le Nord on admire, on compare
 A Salomon, ainsi que les Germains
 Leur empereur au César des Romains.
 „ Hélas! dit-il, si les grands de la terre
 „ Font deux-à-deux cette éternelle guerre;
 „ Si l'univers doit en passer par-là,
 „ Dois-je gémir que Jean Chandos se mette

„ Les deux gigots sur la belle brunette ?

„ Du seigneur Dieu la volonté soit faite !

„ Amen, amen, dit-il, & se pâma,

Croyant jouir de tout ce qu'il voit là.

Mais saint Denis étoit loin de permettre
Qu'aux yeux du ciel Jean Chandos allât mettre,
Et la pucelle, & la France aux abois.

Ami lecteur, vous avez quelquefois

Où conter qu'on nouoit l'aiguillette.

C'est une étrange & terrible recette,

Et dont un saint ne doit jamais user,

Que quand d'une autre il ne peut s'aviser.

D'un pauvre amant le feu se tourne en glace :

Vif & perclus, sans rien faire il se lasse,

Dans ses efforts étonné de languir,

Et consumé sur le bord du plaisir.

Telle une fleur des feux du jour séchée,

La tête basse & la tige panchée,

Demande en vain les humides vapeurs

Qui lui rendoient la vie & les couleurs.

Voilà comment le bon Denis arrête

Le fier Anglois dans ses droits de conquête.

Chandos suant & soufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt si Jeanne est une fille.

„ Au diable soit, dit-il, la sottise éguille !

Bientôt le diable emporte l'étui neuf :

Il veut encor secouer sa guenille :

Jeanne échappant à son vainqueur confus,

Reprend ses sens quand il les a perdus ;

Puis, d'une voix sanglotante, terrible,

Elle lui dit : “ Tu n'es pas invincible ;

„ Tu vois qu'ici, dans le plus grand combat,

„ Dieu t'abandonne, & ton cheval s'abat.

„ Dans l'autre, un jour, je vengerai la France :

„ Denis le veut, & j'en ai l'assurance ;

„ Et je te donne avec tes combattans

„ Un rendez-vous sous les murs d'Orléans.

Le fier Chandos lui répondit : “ Ma belle !

„ Vous m'y verrez pucelle ou non pucelle :

„ J'aurai pour moi saint George & le Dieu fort,
 „ Et je promets de réparer mon tort.

CHANT QUATORZIÈME.

CORISANDRE.

MOn cher lecteur fait, par expérience,
 Que ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
 Et dont les jeux ne sont point jeux d'enfans,
 A deux carquois tout-à-fait différens.
 L'un a des traits, dont la douce pique
 Se fait sentir, sans danger, sans douleur,
 Croît par le tems, pénètre au fond du cœur,
 Et vous y laisse une vive blessure.
 Les autres traits sont un feu dévorant,
 Dont le coup part & brûle au même instant.
 Dans les cinq sens il porte le ravage.
 Un rouge vif allume le visage :
 D'un nouvel être on se croit animé ;
 D'un nouveau sang le corps est enflammé.
 On n'entend rien, le regard étincelle ;
 Sans réfléchir, le geste & l'acte fuit.
 L'eau, sur le feu bouillonnant à grand bruit,
 Qui sur les bords du broc qui la récele,
 S'élève, court, s'échappe, tombe & fuit,
 N'est qu'une image imparfaite, infidèle
 Du feu d'amour, quand en nous il agit.
 Vous connoissez tous ces états, mes frères !
 Mais ce tyran de nos ames légères,
 Ce dieu fripon, cet étourdi d'amour,
 Faisoit alors un bien plus plaisant tour.
 Il fit loger entre Blois & Cutendre
 Une beauté, dont les aimables traits
 Auroient passé tous les charmes d'Agnès,
 Si cette belle avoit eu le cœur tendre :
 Beau don, qui vaut tous les autres attraits.

C'étoit la jeune & sotte Corisandre.
L'amour voulut que tout roi, chevalier,
Homme de robe & jeune bachelier,
Dès qu'il verroit cette jeune imbécile,
Perdit le sens à se faire lier.
Mais les valets, le peuple, espèce vile,
Étoient exempts de la bizarre loi:
Il falloit être ou gentilhomme ou roi
Pour être fou. Ce n'est pas tout encore:
L'art d'Esculape & cent grains d'ellébore
Contre ce mal étoient un vain secours;
Et la cervelle empiroit tous les jours,
Jusqu'au moment, où la belle innocente
Pour quelque amant seroit compatissante;
Et ce moment du ciel étoit prescrit,
Pour que la belle eût enfin de l'esprit.

Plus d'un amant, né sur les bords de Loire,
Pour avoir vu Corisandre une fois,
Avoit perdu le sens & la mémoire.

L'un se croit cerf, & broute dans les bois;
L'autre, pensant avoir un cu de verre,
Dès qu'un passant le heurte en son chemin,
Va s'écriant qu'on casse son derrière.

Goyon se croit du sexe féminin,
Porte une juppe & se meurt de tristesse,
Qu'à la trousser nul amant ne s'empresse:

D'un large bât Valori s'est chargé:
Il se croit âne, & ne se trompe guère,
Veut qu'on le charge, & ne cesse de braire.

Sablé se croit en marmite changé,
Marche à trois pieds, une main pose à terre;
L'autre fait l'anse. Hélas! chacun de nous
Pourroit fort bien se mettre au rang des fous,
Sans avoir vu la belle Corisandre.

Quel bon esprit ne se laisse surprendre
À ses désirs? & qui n'a ses travers?
Chacun est fou, tant en prose qu'en vers.

Or, Corisandre avoit une grand'mère,
Femme de bien, d'une humeur peu sévère,

Dont en secret l'orgueil se complaisoit
 A voir les fous que sa fille faisoit.
 Mais de scrupule à la fin obsédée,
 Elle eut pitié d'un si triste fléau :
 Sa fille donc, si fatale au cerveau,
 Par elle fut dans sa chambre enfermée.
 Elle apôta, pour garder le château,
 Deux champions, à la mine assurée,
 Qui défendoient l'accès de la maison
 A tout venant qui risquoit sa raison.

La belle sotte, ainsi claquemurée,
 Filoit, cousoit, & chantoit, sans penser,
 Sans nul regret qui vint la traverser,
 Sans gout, sans soins, & sans la moindre envie
 De s'appliquer à guérir la folie
 De ses amans : ce qui n'auroit tenu
 Qu'à dire oui, si la belle eût voulu.

Le fier Chandos, encor tout en colère
 D'avoir raté sa superbe adversaire,
 Vers ses Anglois retournoit en grondant :
 Semblable au chien, dont la vorace dent
 Saisit en vain le lièvre qui s'échappe,
 Qui tourne, vire, & crie, & pleure, & jappe :
 Puis vers son maître approche à petits pas,
 Portant la queue & l'oreille fort bas.
 Chandos maudit son animal revêche,
 Qui lui fit faute en ce tendre duel.
 Son général cependant lui dépêche,
 Pour le presser, un jeune colonel,
 Brave Irlandois, nommé Paul Tirconel,
 Portant l'air haut, une large poitrine,
 Jarret tendu, bras nerveux, double échine,
 Au sourcil fier, & qui porte la mine
 D'avoir toujours su parer à l'affront,
 Qui de Chandos faisoit rougir le front.

Ces deux guerriers, avec leur noble escorte,
 De Corisandre arrivans à la porte,
 Veulent entrer, quand des deux portiers l'un
 Crie : " Arrêtez, gardez-vous d'entreprendre

" D
 " S
 " L
 Pou
 D'un
 Un
 Et t
 Paul
 De l
 Lâch
 A fo
 Part
 De l
 Res
 Et,
 Qui
 Tel
 Jeu
 Cou
 Gag
 Si
 L
 La
 A c
 Pre
 Cha
 En
 Ma
 Ce
 Ces
 Qu
 Il s
 Qu
 Jet
 Pou
 Il f
 Et
 Qu
 C

„ De pénétrer jusques à Corisandre,
 „ Si vous voulez garder le sens commun.
 Le fier Chandos, qui croit qu'on l'injurie,
 Pousse en avant, & frappant en furie,
 D'un coup d'estoc renverse à douze pas
 Un des huissiers, qui se démet un bras,
 Et tout meurtri roule au loin sur le sable.
 Paul Tirconel, non moins impitoyable,
 De l'éperon donne à la fois deux coups,
 Lâche la bride & ferre les genoux
 A son coursier, qui, comme la tempête,
 Part de la main & passe sur la tête
 De l'autre huissier, qui lève un front confus,
 Reste un moment interdit & perclus,
 Et, détournant, reçoit une ruade,
 Qui le met bas avec son camarade.
 Tel en province un brillant officier,
 Jeune, galant, égrein, petit-maitre,
 Court au spectacle, & roffe le portier,
 Gagne une loge, &, placé sans payer,
 Sille par air tout ce qu'il voit paroître.

La suite Angloise arrive dans la cour:
 La vieille dame y descend éplorée.
 A ce grand bruit, Corisandre effarée
 Prend un jupon, sort de la chambre, accourt.
 Chandos leur fait un compliment fort court,
 En digne Anglois, qui de parler n'a cure.
 Mais observant l'innocente figure,
 Ce teint de lys, ces charmes succulens,
 Ces bras d'ivoire & ces tetons naissans,
 Que de ses mains arrondit la nature,
 Il s'en promet une heureuse aventure;
 Quand Corisandre, à l'hébéte maintien,
 Jette au hazard un œil qui ne dit rien.
 Pour Tirconel, d'une façon gentille,
 Il salua la grand'mere & la fille,
 Et pour sa part fit aussi les yeux doux.
 Qu'arrive-t'il? les voilà tous deux fous.
 Chandos atteint de cette maladie,

En maquignon, natif de Normandie,
 Pour un cheval prend la jeune beauté,
 Prétend qu'il soit sellé, bridé, monté,
 Et puis claquant sa croupe rebondie,
 D'un demi tour s'élance sur son dos.
 La belle crie, & tombe sous Chandos;
 Quand Tirconel, par une autre manie,
 Au même instant se croit cabaretier,
 Et prend la belle à genoux accroupie
 Pour un tonneau qu'il convient préparer
 Pour le percer & pour le soutirer,
 Par l'orifice, au clair jusqu'à la lie.

Tout chevauchant alors Chandos lui crie:
 „ Vous êtes fou! *God dam!* l'esprit malin
 „ A détraqué, je crois, votre cervelle.
 „ Quoi! vous prenez pour un tonneau de vin
 „ Mon cheval blanc à crinière isabelle!....
 „ C'est mon tonneau, j'en porte le bondon....
 „ C'est mon cheval.. c'est mon tonneau, mon frere..
 Egalement tous deux avoient raison.

Ils soutenoient leur folle opinion
 Avec l'ardeur, dont un moine en colère
 Plaide en faveur du dévot scapulaire,
 Et d'Olivet pour son cher Cicéron.

Des démentis en réplique & duplique,
 Et certains mots que, grace à ma pudeur,
 Mon stile honnête épargne à mon lecteur,
 Mots effrayans pour qui d'amour se pique,
 Mirent en feu nos illustres Bretons,
 Qui se narguoient de leurs estramaçons.

Comme le vent, d'abord foible, murmure,
 S'élève, gronde, & brisant les vaisseaux,
 Trop agités pour résister aux eaux,
 Répand l'horreur sur toute la nature;
 Ainsi l'on vit nos deux Anglois d'abord
 Se plaisanter, faire semblant de rire,
 Puis se fâcher, puis dans leur noire délire
 Aller d'un train à se donner la mort.
 Tous deux en garde, en la même posture,

Le bras tendu, le corps en son profil,
La tête haute, & le bras de droit fil,
En quarte, en tierce, ils tâtent leur peau dure.
Mais aussi-tôt sans règle ni mesure,
Plus acharnés, plus fiers, plus en courroux,
Du fer tranchant ils portent de grands coups.
Au mont Etna, dans leur forge brûlante,
Du noir cocu les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincellante
Sous des marteaux moins redoublés, moins prompts,
En préparant au maître du tonnerre
Le gros canon dont se moque la terre.

Des deux côtés le sang est répandu,
Du bras, du col & du crâne fendu,
Sans qu'un seul cri succède à la blessure.
La bonne mere en gémit de douleur,
Voudroit pouvoir leur ôter leur armure,
Dit son *Pater*, demande un confesseur;
Et cependant sa fille avec langueur
Se rengorgeant, rajuste sa coëffure.

Nos deux Anglois sanglans, lassés, rendus,
Gisoient tous deux sur la terre étendus,
Quand arriva le grand roi de la France
Et ces héros brillans, porteurs de lance,
Et ces beautés, qui formoient une cour
Digne de Mars & du dieu de l'amour.

La belle sotte au devant d'eux s'avance,
Fait gauchement une humble révérence,
Nonchalanment leur donne le bon jour,
Et les voit tous avec indifférence.
Qui l'auroit cru que la nature mît
Tant de poison dans des yeux sans esprit!
Des beaux François les têtes détraquées
Sont par la belle à peine remarquées.
Les dons du ciel versés bénévolement,
Sont des mortels reçus différemment:
Tout se façonne à notre caractère;
Diversément sur nous la grace opère.
Le même suc, dont la terre nourrit

132 LA PUCELLE D'ORLEANS.

Des fruits divers les semences écloses,
Fait des œillets, des chardons & des roses.
D'Argens soupire alors que d'Arget rit,
Et Maupertuis débite des fadaïses,
Comme Newton ses doctes hypothèses,
Et certain roi fait servir ses soldats
A ses amours ainsi qu'à ses combats.
Tout se varie : une cervelle Angloise
Tourne autrement qu'une tête Françoisse :
Chacun se sent des mœurs de son pays,
Chez les Anglois, sombres & durs esprits,
Toute folie est noire, atrabilaire :
Chez les François elle est vive & légère.

D'abord nos gens, se prenant par la main,
Danstent en rond, & chantent le refrain.
Le gros Bonneau lourdement se démène,
Hors de cadence, ainsi que hors d'haleine.
Bréviaire en main, le pere Bonifoux
A pas plus lents danse avec tous ces foux.
Mais se plaissant sur tout avec le page,
A son souris, à son dévot langage,
A ses yeux doux, à son geste, à son ton,
On croit au pere un reste de raison.

Le mal nouveau qui fascine la vue
De la royale & dansante cohue,
Leur fait penser que la cour du château
Est un jardin avec un bassin d'eau ;
Et voulant tous s'y baigner, ils dépouillent
Leurs corcelets ; & nuds sur le gazon,
Nageant à vuide & levant le menton,
Dans l'onde claire ils pensent qu'ils se mouillent.
Et remarquez que le moine, en nageant,
Alloit toujours près du page engageant.

A cet amas de têtes sans cervelle,
A ces objets, à tant de nudités,
On vit d'abord nos pudiques beautés,
La Dorothee, Agnès & la pucelle,
Qui détournoient leur discrète prunelle,
Puis regardoient, & puis levoient les yeux

Avec

Avec le cœur & les mains vers les cieux.

Quoi ! s'écria l'inébranlable Jeanne,
J'aurai pour moi saint Denis & mon âne ;
J'aurai battu plus d'un Anglois profane,
Vengé mon prince, & sauvé des couvens ;
J'aurai marché vers les murs d'Orléans :
Le tout en vain ? Le destin nous condamne

A voir périr nos travaux impuissans,
Et nos héros à perdre le bon sens.
La douce Agnès, la tendre Dorothée,
De nos nageurs se tenoient à portée,
Pleuroient tantôt, & rioient quelquefois
De voir si sous des héros & des rois.

Mais que résoudre ? où fuir ? quel parti prendre ?

On regrettoit le château de Cutendre.

Une servante en secret leur apprit

L'art de guérir ceux qui perdoient l'esprit.

„ La providence a décrété, dit-elle,

„ Que le bon sens ne peut être hébergé

„ Chez les cerveaux, dont il a délogé,

„ Que quand enfin la belle Corisandre

„ Aux lacs d'amour se laissera surprendre.

Ce bon avis ne fut pas sans profit.

Le muletier par bonheur l'entendit ;

Car vous saurez que ce paillard terrible

Pour Jeanne d'Arc étant toujours sensible,

Jaloux de l'âne, avoit d'un pied discret

Suivi de loin l'amazone en secret.

A ce propos, il eut la confiance

De secourir, & son prince, & la France.

La belle étoit justement dans un coin

Propre au mystère : il la guette de loin,

Puis court vers elle, armé, plein de courage.

On le crut fou ; mais c'étoit le seul sage.

O muletier ! de quels rares trésors

La juste main de la riche nature

T'avoit payé la trop commune injure

De la fortune ! En un seul haut-le-corps

Il met à bas la belle créature ;

Il la subjugué, & d'un rein vigoureux
 Faisant jouer le béliér monstueux,
 Il force, il rompt les quatre barricades:
 Puis, redoublant ses vives estocades,
 Il loge enfin dans toute sa longueur,
 En ce fourreau son braquemart vainqueur.
 Du brusque assaut la jeune Corisandre
 N'avoit pas eu le tems de se défendre:
 Les poings fermés, tout le corps en arrêt,
 Serrant les dents, retirant le jarret,
 Sans dire mot, sans rien voir, rien entendre,
 Elle attendoit, en invoquant les saints,
 Que l'ennemi se fût cassé les reins.

Pour elle enfin le moment vint d'apprendre
 Et de savoir. A peine elle sentit
 La volupté, dont la triste ignorance
 De sa jeune ame abrutissoit l'essence;
 De tous côtés le charme se rompit.
 Chaque cervelle aussi-tôt fut remise
 En son état, non sans quelque méprise;
 Car le roi Charle obtint le gros bon sens
 Du vieux Bonneau, lequel eut en partage
 Celui du moine; & chacun des galans
 Troqua de même. On eut peu d'avantage
 Dans ces marchés: la raison des humains,
 Ce don de Dieu, n'est que fort peu de chose.
 Il ne l'a pas versée à pleines mains,
 Et tout mortel est content de sa dose.
 Ce changement n'en produisit aucun
 Chez les amans: chacun pour sa maîtresse
 Gardra son gout, conserva sa tendresse;
 Car en amour que fait le sens commun?
 Pour Corisandre, elle obtint la science
 Du bien, du mal, une honnête assurance,
 De l'art, du gout, enfin mille agrémens,
 Qu'elle ignoroit dans sa triste innocence.
 Un muletier lui fit tous ces présens.
 Ainsi d'Adam la compagne imbécile,
 Dans son jardin vivant sans volupté,

Dès que du diable elle eut un peu tâté,
 Devint charmante, éclairée & subtile,
 Telles que sont les femmes de nos jours
 Sans appeller le diable à leurs secours.

CHANT QUINZIEME.

*Comment JEAN CHANDOS veut abuser de la
 d'vote DOROTHE'E. Combat de LA TRI-
 MOUILLE & de CHANDOS. Ce fier
 CHANDOS est vaincu par DUNOIS.*

O Volupté! mere de la nature,
 Belle Vénus! seule divinité
 Que dans la Grèce invoquoit Epicure,
 Qui du cahos chassant la nuit obscure,
 Donnes la vie & la fécondité,
 Le sentiment & la félicité
 A cette foule innombrable, agissante
 D'êtres mortels, à ta voix renaissante:
 Toi, que l'on peint désarmant dans tes bras
 Le Dieu du ciel & le Dieu de la guerre,
 Qui d'un sourire écarter le tonnerre,
 Calmes les flots, fais naître sous tes pas
 Tous les plaisirs qui consolent la terre:
 Tendre Vénus! conduis en sûreté
 Le roi des Francs, qui défend sa patrie:
 Loin des périls conduis à son côté
 La belle Agnès, à qui son cœur se fie.
 Pour ces amans, de bon cœur je te prie.
 Pour Jeanne d'Arc je ne t'invoque pas;
 Elle n'est pas encor sous ton empire:
 C'est à Denis à veiller sur ses pas:
 Elle est pucelle, & c'est lui qui l'inspire.
 Je recommande à tes douces faveurs,
 Et la Trimouille, & cette Dorothée:
 Verse la paix dans leurs sensibles cœurs:

136 *LA PUCELLE D'ORLEANS.*

De son amant que jamais écartée,
Elle ne soit exposée aux fureurs
Des ennemis qui l'ont persécutée.
Tendre Vénus! c'est par un muletier
Que tu formas le cœur de Corisandre.
Depuis ce jour, douce, avisée & tendre,
A tes autels prompte à sacrifier,
Elle sut plaire, & jouir, & se rendre
A tous les nœuds dignes de la lier.
Ainsi l'on voit un artisan grossier
Tourner, polir d'une main rude & noire,
L'or, le rubis, & le jaspe, & l'ivoire
Dont se pavane un brillant chevalier.

Aux beaux François, dont la troupe aguerrie
Unit l'audace à la galanterie,
Au possesseur du bon sens de Bonneau
La belle fait les honneurs du château,
Et puis conclut un accord pacifique
Entre Charlot & Chandos le cynique.
Elle obtint d'eux avec dextérité,
Que chaque troupe iroit de son côté,
Sans nul reproche & sans nulles querelles,
A droite, à gauche, ayant la Loire entre elles.
Sur les Anglois elle étendit ses soins
Selon leur gout, leurs mœurs & leurs besoins.
Un gros rosbif que le beurre assaisonne,
Des Plumpoudins, des vins de la Garonne,
Leur sont offerts; & des mets plus exquis,
Les ragouts fins, dont le jus pique, flatte,
Et les perdrix à jambe d'écarlatte,
Sont pour le roi, les belles, les marquis.

Le fier Chandos partit donc après boire,
Et côtoya les rives de la Loire,
Jurant tout haut, que la première fois
Sur la pucelle il reprendroit ses droits.
En attendant, il reprit son beau page.
Jeanne revint, ranimant son courage,
Se replacer à côté de Dunois.

Le roi des Francs, avec sa garde bleue,

Agne
A re
Les
D'u
Sur
Un
Une
C'et
Fait
Il d
Cha
Dès
M
Deu
Le j
Du
Et
Elle
Sig
Plic
Join
Le
Tou
Au
Ro
C
Par
La
Ce
Pat
Ma
San
D'
D'
Se
Fr
Son
Off
A

Agnès en tête, un confesseur en queue,
A remonté, l'espace d'une lieue,
Les bords fleuris, où la Loire s'étend
D'un cours tranquille & d'un flot inconstant.
Sur des bateaux & des planches usées,
Un pont joignoit les rives opposées.
Une chapelle étoit au bout du pont.
C'étoit dimanche. Un hermite à sandale
Fait résonner sa voix sacerdotale:
Il dit la messe; un enfant la répond.
Charle & les siens ont eu soin de l'entendre
Dès le matin au château de Cutendre.

Mais Dorothée en entendoit toujours
Deux pour le moins, depuis qu'à son secours
Le juste ciel, vengeur de l'innocence,
Du grand bâtard employa la vaillance,
Et protégea ses fidèles amours.
Elle descend, se retrouffe, entre vite,
Signe sa face en trois jets d'eau bénite,
Plie humblement l'un & l'autre genou,
Joint les deux mains, & baisse son beau cou.
Le bon hermite, en se tournant vers elle,
Tout ébloui, ne se connoissant plus,
Au lieu de dire un *fratres oramus*,
Roulant les yeux dit: *Fratres, qu'elle est belle!*

Chandos entra dans la même chapelle
Par passe-tems beaucoup plus que par zelle.
La tête haute, il salue en passant
Cette beauté dévote à la Trimouille,
Passe, repasse, & toujours en sifflant.
Mais derrière elle enfin il s'agenouille,
Sans un seul mot de *pater* ou d'*avé*.
D'un cœur contrit, au seigneur élevé,
D'un air charmant la tendre Dorothée
Se prosternoit, par la grace excitée,
Front contre terre, & derrière levé:
Son court jupon, retroussé par mégarde,
Offroit, aux yeux de Chandos qui regarde,
A découvert deux jambes que l'amour

Rest depuis pour porter Pompadour,
 Cette beauté que pour Louis Dieu garde,
 Et qu'au couvent il mettra quelque jour:
 Jambes d'ivoire, & telles que Diane
 En laissa voir au chasseur Actéon.

Chandos, alors faisant peu Poraïson,
 Sentit au cœur un désir très-profane.
 Sans nul respect pour un lieu si divin,
 Il va glissant une insolente main
 Sous le jupon que couvre un blanc satin.

Je ne veux point par un crayon cynique,
 Effarouchant l'esprit sage & pudique
 De mes lecteurs, étaler à leurs yeux
 Du grand Chandos l'effort audacieux.

Mais la Trimouille ayant vu disparaître
 Le tendre objet dont l'amour le fit maître,
 Vers la chapelle il adresse ses pas:
 Jusqu'où l'amour ne nous conduit-il pas?
 La Trimouille entre au moment où le prêtre
 Se retournoit, où l'insolent Chandos
 Etoit trop près du plus charmant des dos,
 Où Dorothee effrayée, éperdue,
 Poussoit des cris qui vont fendre la nue.

Je voudrois voir nos bons peintres nouveaux,
 Sur cette affaire exerçant leurs pinceaux,
 Peindre à plaisir sur ces quatre visages
 L'étonnement des quatre personnages.
 Le Poitevin crioit à haute voix:

„ Oses-tu bien, chevalier discourtois!
 „ Anglois sans frein! profanateur impie!
 „ Dans le lieu saint porter ton infamie?
 D'un ton railleur, où regne un air hautain,
 Se rajustant & regagnant la porte,
 Le fier Chandos lui dit: „ Que vous importe?
 „ De cette église êtes-vous sacristain?
 „ Je suis bien plus, dit le François fidelle;
 „ Je suis l'amant aimé de cette belle.
 „ Ma coutume est de venger hautement
 „ Son tendre honneur, attaqué trop souvent.

„ Vous pourriez bien risquer ici le vôtre,
 „ Lui dit l'Anglois : nous savons l'un & l'autre
 „ Notre portée ; & Jean Chandos peut bien
 „ Lorgner un dos, mais non montrer le sien.
 Le beau François & le Breton qui raille
 Font préparer leurs chevaux de bataille.
 Chacun reçoit des mains d'un écuyer
 Sa longue lance & son rond bouclier,
 Se met en selle, & d'une course fière
 Passe, repasse & fournit sa carrière.
 De Dorothee, & les cris, & les pleurs
 N'arrêtent pas l'un & l'autre adversaire :
 Son tendre amant lui crioit : “ Beauté chère !
 „ Je cours pour vous, je vous venge, ou je meurs.
 Il se trompoit : sa valeur & sa lance
 Brilloient en vain pour l'amour & la France.
 Après avoir en deux endroits percé
 De Jean Chandos le haubert fracassé,
 Prêt à saisir une victoire sûre,
 Son cheval tombe, & sur lui renversé,
 D'un coup de pied sur son casque faussé,
 Lui fait au front une large blessure.
 Le sang vermeil coule sur la verdure.
 L'hermite accourt : il croit qu'il va passer,
 Crie *in manus*, & le veut confesser.
 Ah ! Dorothee, ah ! douleur inouïe,
 Auprès de lui sans mouvement, sans vie,
 Ton désespoir ne pouvoit s'exhaler :
 Mais que dis-tu lorsque tu pus parler ?
 „ Mon cher amant, c'est donc moi qui te tue !
 „ De tous tes pas la compagne assidue
 „ Ne devoit pas un moment s'écarter.
 „ Mon malheur vient d'avoir pu te quitter !
 „ Cette chapelle est ce qui m'a perdue ;
 „ Et j'ai trahi la Trimouille & l'amour
 „ Pour assister à deux messes par jour !
 Ainsi parloit sa tendre amante en larmes.
 Chandos rioit du succès de ses armes.
 „ Mon beau François, la fleur des chevaliers,

„ Et vous aussi, dévote Dorothee!
 „ Couple amoureux! soyez mes prisonniers:
 „ De nos combats c'est la loi respectée.
 „ Venez, je veux que ce héros vaincu
 „ Soit en un jour, & captif, & cocu.

Le juste ciel, tardif en sa vengeance,
 Ne souffrit pas cet excès d'insolence.
 De Jean Chandos les péchés redoublés,
 Filles, garçons, tant de fois violés,
 Impiétés, blasphème, impénitence,
 Tout en son tems fut mis dans la balance,
 Et fut pesé par l'ange de la mort.

Le grand Dunois avoit de l'autre bord
 Vu le combat & la déconvenue
 De la Trimouille, une femme éperdue
 Qui le tenoit languissant dans ses bras,
 L'hermite auprès, qui marmote tout bas,
 Et Jean Chandos qui près d'eux caracole.
 A ces objets il pique, il court, il vole.

C'étoit alors l'usage en Albion,
 Qu'on appellât les choses par leur nom.
 Déjà du pont franchissant la barrière,
 Vers le vainqueur il s'étoit avancé.

Fils de putain! nettement prononcé,
 Frappe au timpan de son oreille altière.

„ Oui, je le suis, dit-il d'une voix fière:
 „ Tel fut Alcide & le divin Bacchus,
 „ L'heureux Persée & le grand Romulus,
 „ Qui des brigands ont délivré la terre.
 „ C'est en leur nom que j'en vais faire autant.
 „ Vas, souviens-toi que d'un bâtard Normand
 „ Le bras vainqueur a soumis l'Angleterre.
 „ O vous bâtard du maître du tonnerre!
 „ Guidez ma lance, & conduisez mes coups:
 „ L'honneur le veut, vengez-moi, vengez-vous.
 Cette prière étoit peu convenable;
 Mais le héros savoit très-bien la fable:
 Pour lui la bible eut des charmes moins doux.

Il dit & part. Les mollettes dorées

Des é
 De fo
 Le pr
 Fend
 Et fa
 Dont
 Le br
 Du b
 Reço
 Les d
 Leur
 Chac
 Les d
 Déba
 S'en
 Tels
 Deux
 Avec
 Ains
 Frap
 Du c
 L'air
 Ains
 Couv
 Du h
 Les h
 Et q
 Cent
 La t
 De l
 Et p
 Plut
 Le
 Les y
 Tire
 Rom
 Déja
 D'un
 Les

Des éperons, armés de courtes dents,
De son courfier piquent les nobles flancs.
Le premier coup de sa lance acérée,
Fend de Chandos l'armure diaprée,
Et fait tomber une part du collet
Dont l'acier joint le casque au corcelet.
Le brave Anglois porte un coup effroyable.
Du bouclier la voûte impénétrable
Reçoit le fer, qui s'écarte en glissant.
Les deux guerriers se joignent en passant :
Leur force augmente, ainsi que leur colère.
Chacun saisit son robuste adversaire.
Les deux courfiers, sous eux se dérobaux,
Debarraffés de leurs fardeaux brillans,
S'en vont en paix errer dans les campagnes.
Tels que l'on voit dans d'affreux tremblemens
Deux gros rochers détachés des montagnes,
Avec grand bruit l'un sur l'autre roulans :
Ainsi tomboient ces deux fiers combattans,
Frapans la terre, & tous deux se serrans.
Du choc bruyant les écos retentissent,
L'air s'en émut, les nymphes en gémissent.
Ainsi quand Mars, suivi par la terreur,
Couvert de sang, armé par la fureur,
Du haut des cieux descendoit pour défendre
Les habitans des rives du Scamandre,
Et quand Pallas animoit contre lui
Cent rois ligués, dont elle étoit l'appui,
La terre entière en étoit ébranlée :
De l'Achéron la rive étoit troublée ;
Et palissant sur ses horribles bords,
Pluton trembloit pour l'empire des morts.

Les deux héros fièrement se relèvent,
Les yeux en feu se regardent, s'observent,
Tirent leur sabre & sous cent coups divers,
Rompent l'acier, dont tous deux sont couverts.
Déjà le sang coulant de leurs blessures
D'un rouge-noir avoit teint leurs armures ;
Les spectateurs en foule se pressans,

Faisoient un cercle autour des combattans,
 Le cou tendu, l'œil fixe, sans haleine,
 N'osans parler, & remuans à peine,
 On en vaut mieux quand on est regardé:
 L'œil du public est aiguillon de gloire:
 Les champions n'avoient que préludé
 A ce combat d'éternelle mémoire.
 Achille, Hector & tous les demi dieux,
 Les grenadiers, bien plus terribles qu'eux,
 Et les lions beaucoup plus redoutables,
 Sont moins cruels, moins fiers, moins implacables,
 Moins acharnés. Enfin, l'heureux bâtard
 Se ranimant, joignant la force à l'art,
 Saisit le bras de l'Anglois qui s'égare,
 Fait d'un revers voler son fer barbare;
 Puis, d'une jambe avancée à propos,
 Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos.
 Mais en tombant son ennemi l'entraîne.
 Couverts de poudre ils roulent sur l'arène,
 L'Anglois dessous, & le François dessus.

Le doux vainqueur, dont les nobles vertus
 Guident le cœur quand son sort est prospère,
 De son genou pressant son adversaire:
 „ Rens-toi, dit-il. Oui, dit Chandos, attens;
 „ Tiens: c'est ainsi, Dunois, que je me rends.
 Tirant alors, pour ressource dernière,
 Un filet court, il étend en arrière
 Son bras nerveux, le ramène en jurant,
 Et frappe au cou son vainqueur bienfaisant.
 Mais une maille en cet endroit entière
 Fit émousser la pointe meurtrière.
 Dunois alors cria: “ Tu veux mourir!
 „ Meurs, scélérat! Et sans plus discourir,
 Il vous lui plonge, avec peu de scrupule,
 Son fer sanglant devers la clavicule.
 Chandos mourant, se débattant en vain,
 Disoit encor tout bas: *Fils de putain!*
 Son cœur altier, inhumain, sanguinaire,
 Jusques au bout garda son caractère:

Ses yeux, son front, pleins d'une sombre horreur,
Son geste encor menaçoit son vainqueur.
Son ame impie, inflexible, implacable,
Dans les enfers alla braver le diable.
Ainsi finit, comme il avoit vécu,
Ce dur Anglois par un François vaincu.

Le beau Dunois ne prit point sa dépouille :
Il dédaignoit ces usages honteux,
Trop établis chez les Grecs trop fameux.
Tout occupé de son cher la Trimouille,
Il le ranime, & deux fois son secours
De Dorothee ainsi sauva les jours.
Dans son chemin elle soutient encore
Son tendre amant, qui de ses mains pressé,
Semble revivre, & n'être plus blessé
Que de l'éclat de ces yeux qu'il adore.
Il les regarde, il reprend sa vigueur.
Sa belle amante, au sein de la douleur,
Sentit alors le doux plaisir renaître.
Les agrémens d'un sourire enchanteur
Parmi ses pleurs commencent à paraître,
Ainsi qu'on voit un nuage éclairé
Des doux rayons d'un soleil tempéré.

Le roi Gaulois, sa maîtresse charmante,
L'illustre Jeanne, embrassent tour à tour
L'heureux Dunois, dont la main triomphante
Avoit vengé son pays & l'amour.
On admiroit sur-tout sa modestie
Dans son maintien, dans chaque repartie.
Il est aisé, mais il est beau pourtant
D'être modeste alors que l'on est grand.

Jeanne étouffoit un peu de jalousie.
Son cœur tout bas se plaignoit au destin :
Il lui faisoit que sa pucelle main
Du mécréant n'eût pas tranché la vie ;
Se souvenant toujours du double affront
Qui vers Cutendre a fait rougir son front,
Quand par Chandos au combat provoquée,
Elle se vit abattue & manquée.

CHANT SEIZIÈME.

*Repas à l'hôtel de ville d'Orléans, suivi d'un assaut.
CHARLES attaque les Anglois. Ce qui arrive
à la belle AGNE'S, &c.*

J'Aurois voulu dans cette belle histoire,
Ecrire en or au temple de mémoire,
Ne présenter que des faits éclatans,
Et couronner mon roi dans Orléans
Par la pucelle, & l'amour, & la gloire.
Il est bien dur d'avoir perdu mon tems
A vous parler de Cutendre & d'un page,
De Grisbourdon, de sa lubrique rage,
D'un muletier, & de tant d'accidens
Qui font grand tort au fil de mon ouvrage!
Mais vous savez que ces événemens
Furent écrits autrefois par un sage.
Je le copie, & n'ai rien inventé.
Dans ces détails si mon lecteur s'enfoncé,
Si quelquefois sa dure gravité
Juge mon sage avec sévérité:
A certains traits si le sourcil lui fronce,
Il peut, s'il veut, passer la pierre-ponce
Sur la moitié de ce livre enchanté.
Mais qu'il respecte au moins la vérité.
O vérité! vierge pure & sacrée,
Quand seras-tu dignement réverée!
Divinité! qui seule nous instruits,
Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits?
Du fond du puits quand seras-tu tirée?
Quand verrons-nous nos doctes écrivains
Exempts de fiel, libres de frénésie,
Fidèlement nous apprendre la vie,
Les grands exploits de nos beaux paladins?
O qu'Arioste étala de prudence,
Quand il cita l'archevêque Turpin!

Ce

Ce témoignage à son livre divin
De tout lecteur attire la croyance.

Tout inquiet encor de son destin,
Vers Orléans Charle étoit en chemin,
Environné de sa troupe dorée,
D'armes, d'habits richement décorée,
Et demandant à Dunois des conseils,
Ainsi que font tous les rois ses pareils,
Dans le malheur dociles & traitables,
Dans la fortune un peu moins praticables.
Charles croyoit qu'Agnès & Bonifoux
Suivoient de loin. Plein d'un espoir si doux,
L'amant royal souvent tourne la tête
Pour voir Agnès, & regarde, & s'arrête:
Et quand Dunois, préparant ses succès,
Nomme Orléans, le roi lui nomme Agnès.

L'heureux bâtard, dont l'active prudence
Ne s'occupoit que du bien de la France,
Le jour baissant, découvre un petit fort,
Que négligeoit le fier duc de Betfort:
Ce fort touchoit à la ville investie.
Dunois le prend: le roi s'y fortifie.
Des assiégeans c'étoient les magasins.
Le Dieu sanglant qui donne la victoire,
Le Dieu joufflu qui préside aux festins,
D'emplir ces lieux se disputoient la gloire,
L'un de canons, & l'autre de bons vins.
Tout l'appareil de la guerre effroyable,
Tous les apprêts des plaisirs de la table,
Se rencontroient dans ce petit château.
Dieux! quel butin pour Dunois & Bonneau!

Tout Orléans, à ces grandes nouvelles,
Rendit à Dieu des grâces solennelles,
Un *Te Deum* en faux-bourdon chanté
Devant les chefs de la noble cité,
Un long diner, où le juge & le maire,
Chanoine, évêque & guerrier invité,
Le verre en main tomberent tous par terre:
Un feu sur l'eau, dont les brillans éclairs,

146 *LA PUCELLE D'ORLEANS.*

Dans la nuit sombre illuminent les airs:
Les cris du peuple & le canon qui gronde,
A grands fracas, annoncerent au monde
Que le roi Charles, à ses sujets rendu,
Va retrouver tout ce qu'il a perdu.

Ces chants de gloire & ces bruits d'allégresse
Furent suivis par des cris de détresse:
On n'entend plus que le nom de Beffort.
Alerte, aux murs, à la brèche, à la mort!
L'Anglois uisoit de ces momens propices
Où nos bourgeois, en vidant les flacons,
Louoient leur prince & dansoient aux chansons.
Sous une porte on plaça deux saucisses,
Non de boudin, non telles que Bonneau
En inventa pour un ragout nouveau;
Mais saucissons dont la poudre fatale,
Se dilatant, s'enflant avec éclair,
Renverse tout, confond la terre & l'air:
Machine affreuse, homicide, infernale,
Qui contenoit dans son ventre de fer
Le feu pétri des mains de Lucifer.
Par une mèche artistement posée,
En un moment la minière embrasée
S'étend, s'élève, & porte à mille pas,
Bois, gonds, battans, & ferrure en éclats.

Le grand Talbot entre & se précipite:
Fureur, succès, gloire, amour, tout l'excite.
Depuis long-tems il brûloit en secret
Pour la moitié du président Louvet.
Ce beau Breton, cet enfant de la guerre,
Conduit sous lui les braves d'Angleterre:
„ Allons, dit-il, généreux conquérans,
„ Portons par-tout, & le fer, & les flammes;
„ Buvons le vin des poltrons d'Orléans;
„ Prenons leur or; baisons toutes leurs femmes.
Jamais César, dont les traits éloquens
Portoient l'audace & l'honneur dans les ames,
Ne parla mieux à ses fiers combattans.

Sur ce terrain, que la porte enflammée

Couv
Est u
Ont
Un p
Pour
Les
Vom
Poto
Un p
Le c
Est
Sont
Ver
Port
Et
Le
Dan
N'o
Ave
Ave
l'h
D'e
De
J'ai
Et
De
To
Et
Et
Est
Qu
Mo
Aie
To
Plu
De
To
E

Couvre, en sautant, d'une épaisse fumée,
Est un rampart que la Hire & Poton
Ont élevé de pierre & de gazon:
Un parapet garni d'artillerie,
Pour repousser la première furie,
Les premiers coups du terrible Betfort,
Vomit par-tout la terreur & la mort:
Poton, la Hire y paroissent d'abord.
Un peuple entier derrière eux s'évertue:
Le canon gronde; & l'horrible mot, *tue*,
Est répété, quand les bouches d'enfer
Sont en silence, & ne troublent plus l'air.
Vers le rampart les échelles dressées
Portent déjà cent cohortes pressées;
Et le soldat, le pied sur l'échelon,
Le fer en main, pousse son compagnon.
Dans ce péril, ni Poton, ni la Hire
N'ont oublié leur esprit qu'on admire.
Avec prudence ils avoient tout prévu;
Avec adresse à tout ils ont pourvu.
L'huile bouillante & la poix embrasée,
D'épieux pointus une forêt croisée,
De larges saux, que leur tranchant effort
Lait ressembler à la saux de la mort,
Et des mousquets, qui lancent les tempêtes
De plomb volant sur les Bretonnes têtes:
Tout ce que l'art & la nécessité,
Et le malheur, & l'intrépidité,
Et la peur même ont pu mettre en usage,
Est employé dans ce jour de carnage.
Que de Bretons bouillis, coupés, percés,
Mourans en foule, & par rangs entassés!
Ainsi qu'on voit sous cent mains diligentes
Tomber l'épi des moissons jaunissantes.

Mais cet assaut fièrement se maintient:
Plus il en tombe, & plus il en revient.
De l'hydre affreux les têtes menaçantes
Tombant à terre, & toujours renaissantes,
Epoavantoient le fils de Jupiter.

148 LA PUCELLE D'ORLÉANS.

Ainsi l'Anglois, dans le feu, sous le fer,
Après sa chute encor plus formidable,
Brave en mourant le nombre qui l'accable.
Tu t'avançois sur ces ramparts sanglans,
Fier Richemond, digne appui d'Orléans!
Cinq cens bourgeois, gens de cœur & d'élite,
En chancelant marchent sous sa conduite,
Enlumines du gros vin qu'ils ont bu.
Sa sève encore animoit leur vertu,
Et Richemond crioit d'une voix forte :
„ Pauvres bourgeois ! vous n'avez plus de porte ;
„ Mais vous m'avez : il suffit, combattons.
Il dit, & vole au milieu des Bretons.

Déjà Talbot s'étoit fait un passage
Au haut du mur, & déjà, dans sa rage,
D'un bras terrible il porte le trépas ;
Il fait de l'autre avancer ses soldats.
Il s'établit sur ce dernier asyle
Qui te restoit, ô malheureuse ville !

Charles en son fort tristement retiré,
D'autres Anglois par malheur entouré,
Ne peut marcher vers la ville attaquée.
D'accablement son ame est suffoquée.

„ Quoi ! disoit-il, ne pouvoir secourir
„ Mes chers sujets que mon œil voit périr !
„ Ils ont chanté le retour de leur maître :
„ J'allois entrer, & combattre, & peut-être
„ Les délivrer des Anglois inhumains.
„ Le fort cruel enchaîne ici mes mains !
„ Non, lui dit Jeanne, il est tems de paraître :
„ Venez : mettez, en signalant vos coups,
„ Ces fiers Bretons entre Orléans & vous.
„ Marchez, mon prince ! & vous sauvez la ville.
„ Nous sommes peu ; mais vous en valez mille.
Charles lui dit : „ Quoi, vous savez flatter !
„ Je vauds bien peu ; mais je vais mériter,
„ Et votre estime, & celle de la France,
„ Et des Anglois. Il dit, pique, & s'avance.
Devant ses pas l'orilamme est porté,

Jeanne & Dunois volent à son côté.
 Il est suivi de ses gens d'ordonnance,
 Et l'on entend à travers mille cris:
Vive le Roi, Mont oie & saint Denis!

Charles, Dunois & la Baroïse aitière,
 Sur les Bretons s'élançant par derrière.
 Tels que des monts qui tiennent dans leur sein
 Les réservoirs du Danube & du Rhin,
 L'aigle superbe, aux ailes étendues,
 Aux yeux perçans, aux huit griffes pointues,
 Planant en l'air, tombe sur des faucons
 Qui s'acharnoient sur le cou des hérons.
 L'Anglois surpris, croyant voir une armée,
 Descend soudain de la ville alarmée.
 Tous les bourgeois devenus valeureux,
 Les voyant fuir, descendent après eux.
 Charles plus loin, entouré de carnage,
 Jusqu'à leur camp se fait un beau passage.
 Les assiégeans à leur tour assiégés,
 En tête, en queue, assaillis, égorgés,
 Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
 D'armes, de morts & de mourans jonchées,
 Et de leurs corps ils faisoient un rampart.

Dans cette horrible & sanglante mêlée,
 Le roi disoit à Dunois: " Cher bâtard,
 „ Dis-moi, de grace, où donc est-elle allée?
 „ Qui, dit Dunois?... Le bon roi lui repart:
 „ Ne fais-tu pas ce qu'elle est devenue?...
 „ Qui donc?... Hélas! elle étoit disparue
 „ Hier au soir, avant qu'un heureux sort
 „ Nous eût conduits au château de Betfort;
 „ Et dans la place on est entré sans elle.
 „ Nous la trouverons bien, dit la pucelle.
 „ Ciel! dit le roi, qu'elle me soit fidelle.
 „ Gardez-la-moi. Pendant ce beau discours
 Il avançoit, & combattoit toujours.

Oh! que ne puis-je en grands vers magnifiques
 Ecrire au long tant de faits héroïques!
 Homère seul a le droit de conter

Tous les exploits, toutes les aventures,
De les étendre & de les répéter,
De supputer les coups & les blessures,
Et d'ajouter au grand combat d'Hector
De grands combats & des combats encor.
C'est là sans doute un sûr moyen de plaire.
Mais je ne puis me résoudre à vous taire
D'autres dangers, dont un destin cruel
Circonvenoit la belle Agnès Sorel,
Quand son amant s'avançoit vers la gloire.
Dans le chemin, sur les rives de Loire,
Elle entretenoit le pere Bonifoux,
Qui toujours sage, insinuant & doux,
Du tentateur lui contoit quelque histoire
Divertissante & sans réflexions,
Sous l'agrément déguisant ses leçons.
A quelques pas, la Trimouille & sa dame
S'entretenoient de leur fidèle flamme,
Et du dessein de vivre ensemble un jour,
Dans leur château, tout entiers à l'amour.
Dans leur chemin la main de la nature
Tend sous leurs pieds un tapis de verdure,
Velours uni, semblable au pré fameux
Où s'exerçoit la rapide Athalante.
Sur le duvet de cette herbe naissante
Agnès approche, & chemine avec eux.
Le confesseur suivit la belle errante.
Tous quatre alloient, tenant de beaux discours
De piété, de combats & d'amours.
Sur les Anglois, sur le diable on raisonne.
En raisonnant on ne vit plus personne.
Chacun fendoit doucement, doucement,
Homme & cheval, sous le terrain mouvant.
D'abord les pieds, puis le corps, puis la tête,
Tout disparut, ainsi qu'à cette fête
Qu'en un palais d'un auteur cardinal
Trois fois au moins par semaine on apprête,
A l'opéra, souvent joué si mal,
Plus d'un héros à nos regards échape,

Et dans Penſer deſcend par une trape.
 Monroſe vit du rivage prochain
 La belle Agnès, & fut tenté ſoudain
 De venir rendre à l'objet qu'il obſerve
 Tout le reſpect que ſon ame conſerve.
 Il paſſe un pont; mais il devient perclus,
 Quand la voyant ſon ſeil ne la vit plus.
 Froid comme marbre, & blême comme gipſe,
 Il veut marcher; mais lui-même il s'éclipſe.
 Paul Tirconel, qui de loin l'apperçut,
 A ſon ſecours à grand galop courut.
 En arrivant ſur la place funeſte,
 Paul Tirconel y fond avec le reſte.
 Ils tombent tous dans un grand ſouterrain
 Qui conduiſoit aux portes d'un jardin,
 Tel que n'en eut Louis le quatorzième,
 Ayeul d'un roi qu'on mépriſe & qu'on aime;
 Et le jardin conduiſoit au château
 Digne en tout ſens de ce jardin ſi beau.
 C'étoit.... mon cœur à ce ſeul mot ſoupire,
 De Conculix le formidable empire.
 O Dorothée, Agnès & Bonifoux!
 Qu'aliez-vous faire, & que deviendrez-vous?

CHANT DIX-SEPTIÈME.

*Comment JEANNE tomba dans une étrange
 tentation.*

Que la vengeance eſt une paſſion
 Funeſte au monde, affreuſe, impioyable!
 C'eſt un tourment, c'eſt une obſeſſion,
 Et c'eſt auſſi le partage du diable.

Le gros damné de pere Grisbourdon,
 Terrible encore au fond de ſa chaudière,
 En blaſphémant cherchoit l'occaſion
 De ſe venger de la pucelle altière,

Par qui, là-haut, d'un coup d'estramacon,
 Son chef tondu fut privé de son tronc.
 Il s'écrioit: " O Belzébuth, mon pere!
 „ Ne pourrais-tu dans quelque gros péché
 „ Faire tomber cette Jeanne sévère?
 „ J'y crois, pour moi, ton honneur attaché.
 Il ne faut pas beaucoup de rhétorique,
 Pour engager le tentateur antique
 A travailler de son premier métier.
 De tout méche^e ce maudit ouvrier
 Courut bien vite observer sur la terre
 Ce que faisoient ses amis d'Angleterre,
 En quel état, & de corps, & d'esprit
 Se trouvoit Jeanne. Après le grand conflit
 Charles, Dunois & la grosse amazone,
 Lassés tous trois des travaux de Bellone,
 Etoient enfin revenus dans leur fort,
 En attendant quelque nouveau renfort.
 Des assiégés la brèche réparée
 Aux assiégeans ne permit plus d'entrée.
 Des ennemis la troupe est retirée:
 Les citoyens, le roi Charle & Betfort,
 Chacun chez soi soupe en hâte, & s'endort.
 Muses! tremblez de l'étrange aventure
 Qu'il faut apprendre à la race future.
 Et vous, lecteurs, en qui le ciel a mis
 Les sages goûts d'une tendresse pure,
 Remerciez le bon monsieur Denis,
 Qu'un grand péché n'ait pas été commis.
 Il vous souvient que je vous ai promis
 De vous donner des mémoires fidèles
 De ce baudet possesseur de deux ailes.
 La nuit des tems cache encor aux humains
 De l'âne ailé quels étoient les desseins,
 Quand il avoit sur ses ailes dorées
 Porté Dunois aux Lombardes contrées.
 De ce héros cet âne étoit jaloux.
 Plus d'une fois en portant la pucelle,
 Au fond du cœur il sentit l'étincelle

De ce beau feu plus vif encor que doux ;
Ame, ressort & principe des mondes,
Qui dans les airs, dans les bois, dans les ondes,
Produit les corps & les anime tous.
Ce feu sacré, dont il nous reste encore
Quelques rayons dans ce monde épuisé,
Fut pris au ciel pour animer Pandore.
Depuis ce tems le flambeau s'est usé :
Tout est flétri ; la force languissante
De la nature en nos malheureux jours,
Ne produit plus que d'imparfaits amours.
S'il est encore une flamme agissante,
Un germe heureux des principes divins,
Ne cherchez point chez Vénus, Uranie,
Ne cherchez point chez les foibles humains ;
C'est l'attribut des roussins d'Arcadie.
Beaux Céladons, que des objets vainqueurs
Ont enchainés par des liens de fleurs !
Tendres amans en cuirasse, en soutane !
Prélats, abbés, colonels, conseillers !
Gens du bel air, & même cordeliers !
En fait d'amour, défiéz-vous d'un âne.
Chez les Latins le fameux âne d'or,
Si renommé par sa métamorphose,
De celui-ci n'approchoit pas encor :
Il n'étoit qu'homme, & c'est bien peu de chose !

La grosse Jeanne, au visage vermeil
Qu'on a rafraîchi les pavots du sommeil,
Entre ses draps doucement recueillie,
Se rappelloit les destins de sa vie.
De tant d'exploits son jeune cœur flatté
A saint Denis n'en donna pas la gloire :
Elle conçut un grain de vanité.
Denis sâché, comme on peut bien le croire,
Pour la punir laisse quelques momens
Sa protégée au pouvoir de ses sens.
Denis voulut que sa Jeanne qu'il aime,
Connût enfin ce qu'on est par soi-même,
Et qu'une femme, en toute occasion,

Pour se conduire a besoin d'un patron.
 Elle fut prête à devenir la proie
 D'un piège affreux que tendit le démon.
 On va bien loin sitôt qu'on se fourvoie!

Le tentateur, qui ne négligeant rien,
 Autour de nous rode épiant sans cesse,
 Prenoit son tems : il le prend toujours bien;
 Il est par-tout. Il entra par adresse
 Au corps de l'âne; il lui forma l'esprit;
 Valeur des sons à sa langue il apprit;
 A sa voix rauque il ôta la rudesse;
 Il l'instruisit aux finesses de l'art
 Approfondi par Ovide & Bernard.

L'âne éclairé surmonta toute honte :
 De l'écurie adroitement il monte
 Au pied du lit, où dans un doux repos,
 Jeanne en son cœur repassoit ses travaux;
 Puis, doucement s'accroupissant près d'elle,
 Il la loua d'effacer les héros,
 D'être invincible, & sur-tout d'être belle.
 Ainsi jadis le serpent séducteur,
 Quand il voulut subjuguier notre mere,
 Lui fit d'abord un compliment flatteur:
 L'art de louer commença l'art de plaire.

„ Où suis-je, ô ciel! s'écria Jeanne d'Arc:
 „ Qu'ai-je entendu? par saint Luc! par saint Marc!
 „ Est-ce mon âne? ô merveille! ô prodige!
 „ Mon âne parle, & même il parle bien!
 L'âne, à genoux, composant son maintien,
 Lui dit : “ O d'Arc! ce n'est point un prestige.
 „ Voyez en moi l'âne de Canaan:
 „ Je fus nourri chez le vieux Balaam:
 „ Chez les payens Balaam étoit prêtre;
 „ Moi j'étois juif, & sans moi, mon cher maître
 „ Auroit maudi tout ce bon peuple élu,
 „ Dont un grand mal fût sans doute advenu.
 „ Adonai récompensa mon zèle.
 „ Au vieil Adam d'abord il me donna:
 „ Adam avoit une vie immortelle :

„ J'en eus autant; & le maître ordonna
„ Que le ciseau de la parque cruelle
„ Respecteroit le fil de mes beaux ans.
„ Je jouis donc d'un éternel printems
„ Dans le jardin de vos premiers parens
„ Avec Adam, dont je fus la monture.
„ Là, pour nous deux l'indulgente nature,
„ Sans s'épuiser, prodiguoit ses présens.
„ De ce jardin le maître débonnaire
„ Me permit tout, hors un cas seulement :
„ Il m'ordonna de vivre châttement :
„ C'est pour un âne une terrible affaire !
„ Jeune & sans frein, dans ce charmant séjour,
„ Maître de tout, j'avois droit de tout faire,
„ Le jour, la nuit, tout, excepté l'amour.
„ J'obéis mieux que votre premier homme,
„ Qui perdit tout pour manger une pomme :
„ Je fus vainqueur de mon tempérament :
„ La chair se tut : je n'eus point de faiblesses ;
„ Je vécus vierge ; & savez-vous comment ?
„ Dans le jardin il n'étoit point d'ânesses.
„ Je vis couler, content de mon état,
„ Plus de mille ans dans ce doux célibat,
„ Lorsque Bacchus vint du fond de la Grèce
„ Porter le thirse, & la gloire, & l'ivresse
„ Dans les pays par le Gange arrosés.
„ A ce héros je servis de trompette.
„ Les Indiens, par nous civilisés,
„ Chantent encor ma gloire & leur défaite.
„ Silène & moi nous sommes plus connus
„ Que tous les grands qui suivirent Bacchus.
„ Bientôt il plut au maître du tonnerre,
„ Au créateur du ciel & de la terre,
„ Pour racheter le genre humain captif,
„ De se faire homme, & ce qui pis est, Juif,
„ Joseph, Panthère & la brune Marie,
„ Sans le savoir, firent cette œuvre pie.
„ A son époux la belle dit adieu,
„ Puis accoucha d'un bâtard qui fut Dieu.

156 LA PUCELLE D'ORLEANS.

„ Il fut d'abord suivi par la canaille,
 „ Par des Matthieus, des Jacques, des enfans;
 „ Car Dieu se cache aux sages comme aux grands,
 „ L'humble le suit, l'homme d'état s'en raille:
 „ La cour d'Hérode & les gens du bel air
 „ Narguent un Dieu bâtard & fait de chair.
 „ De cette chair l'humanité sacrée
 „ Est de Pilate assez peu révérée.
 „ Mais quelques jours avant qu'il fût fessé,
 „ Et qu'un long bois pour Jésus fût dressé,
 „ Il devoit faire en public son entrée.
 „ C'étoit un point de sa religion,
 „ Que sur un âne il entrât dans Sion.
 „ Cet âne étoit prédit par Isaïe,
 „ Ezéchiel, Baruch & Jérémie:
 „ C'étoit un cas important dans la loi.
 „ O Jeanne d'Arc! cet âne, c'étoit moi.
 „ Un ordre vint à l'archange terrible,
 „ Qui du jardin est le suisse inflexible,
 „ De me laisser sortir de ce beau lieu.
 „ Je pris ma course, & j'allai porter Dieu.
 „ Notre présence impoisoit aux oracles:
 „ A chaque pas nous faisons des miracles:
 „ Vérole, toux, fièvre, chancre, farcin
 „ Disparoissent à notre aspect divin:
 „ Chacun crioit: *Vive le roi de gloire!*
 „ Vous connoissez le reste de l'histoire.
 „ Le créateur pendu publiquement,
 „ Ressuscita bientôt secrètement.
 „ Je suis fidèle, & restai chez sa mere,
 „ Très-mal bâti, faisant très-maigre chere.
 „ Marie, au jour de son assomption,
 „ Par testament me laissa pension,
 „ Et je vécus mille ans dans la maison,
 „ Jusques au jour où cette maison sainte,
 „ De la cité quittant l'indigne enceinte,
 „ Alla par mer aux rivages heureux,
 „ Où de Lorette est le trésor fameux.
 „ Là, du seigneur je servis les pucelles;

„ J'en

„ J'en fus aimé ; je fus plus vierge qu'elles.
„ Enfin, là-haut dans ces plaines d'azur,
„ Lorsque saint George à vos François si dur,
„ Cetier saint George, aimant toujours la guerre,
„ Voulut avoir un coursier d'Angleterre ;
„ Quand saint Martin, fameux par son manteau,
„ Obtint encore un cheval assez beau,
„ Monsieur Denis, qui, comme eux, fait figure,
„ Voulut, comme eux, avoir une monture.
„ Il me choisit, près de lui m'appella ;
„ D'étrilles d'or mon maître m'étrilla :
„ Du doux Jésus les bontés paternelles
„ Me firent don de deux brillantes aîles ;
„ Et dans le tems que les anges des airs
„ Faisoient voguer la maison sur les mers,
„ Je pris mon vol aux voûtes éternelles.
„ L'aigle de Jean & le bœuf de Matthieu
„ Me firent fête en cet auguste lieu :
„ L'agneau sans tache avec moi brouta l'herbe ;
„ Là, je bravai ce cheval si superbe,
„ Qui doit porter, par arrêt du destin,
„ Tantôt Luther, & tantôt Jean Calvin.
„ Je fus nourri de nectar, d'ambrosie.
„ Mais, ô ma Jeanne ! une si belle vie
„ N'approche pas du plaisir que je sens
„ Au doux aspect de vos charmes puissans.
„ L'aigle, le bœuf, le cheval, l'agneau même
„ Ne valent pas votre beauté suprême.
„ Croyez sur-tout que de tous les emplois
„ Où m'éleva mon étoile bénigne,
„ Le plus heureux, le plus selon mon choix,
„ Et dont je suis peut-être le plus digne,
„ C'est de servir sous vos augustes loix.
„ Quand j'ai quitté le ciel & l'empirée,
„ J'ai vu par vous ma fortune honorée.
„ Non, je n'ai point abandonné les cieux :
„ J'y suis encor ; le ciel est dans vos yeux.
Ainsi parloit l'âne avec élégance,
En appuyant sa flatteuse éloquence

D'un geste heureux que n'ont point eu Baron,
 Et Bourdaloue, & le doux Massillon.
 Ce beau récit, cette histoire admirable,
 Cet air naïf, dont l'âne débitoit,
 Mais, plus que tout, ce geste inimitable
 Firent sur Jeanne un vif & prompt effet
 Que son Dunois n'avoit point encor fait.

Tandis qu'il parle avec tant d'impudence,
 Le grand Dunois, qui près delà couchoit,
 Prêtoit l'oreille, étoit tout stupéfait
 Des traits hardis d'une telle éloquence.
 Il voulut voir le héros qui parloit,
 Et quel rival l'amour lui suscitoit.
 Il entre, il voit, ô prodige ! ô merveille !
 Le possédé porteur de longue oreille,
 Et ne crut pas encor ce qu'il voyoit.
 De Débora la lance redoutable
 Etoit chez Jeanne, auprès de son chevet.
 Il la saisit. La puissance du diable
 Ne tint jamais contre ce fer divin.
 Le grand Dunois poursuit l'esprit malin :
 Belzébuth tremble, & prompt à disparaître,
 Emporte l'âne à travers la fenêtre.
 Il le conduit par le chemin des airs
 Dans ce château, fatal à l'innocence,
 Où Conculix tenoit en sa puissance
 La belle Agnès & les héros divers,
 Anglois, François, qui, tombés dans le piège,
 Sont prisonniers en ce lieu sacrilège.

Ce Conculix, depuis le jour cruel
 Où le bâtard & la pucelle altiére,
 L'ayant couvert d'un affront éternel,
 De son palais ont forcé la barrière,
 Se gardoit bien de donner des soupés
 Aux chevaliers dans ses lacs attrapés.
 Il les traitoit avec rude manière,
 Et les tenoit dans le fond d'un caveau.
 Son chancelier s'en vint en long manteau
 Signifier à la troupe éplorée

De Conculix la volonté sacrée.

„ Vous jeûnerez & vous boirez de l'eau,
 „ Serez fessés une fois par semaine,
 „ Jusqu'au moment où quelqu'une, ou quelqu'un,
 „ En remplissant un devoir peu commun,
 „ Pourra sauver votre demi douzaine.
 „ Tâchez d'aimer. Il faut qu'un de vous six
 „ Du fond du cœur brûle pour Conculix.
 „ Il veut qu'on l'aime; il en vaut bien la peine.
 „ Si nul de vous ne peut y réussir,
 „ Soyez fessés, car tel est son plaisir.
 „ Il s'en retourne après cette sentence.

Les prisonniers restent en conférence.

Mais qui voudra se dévouer pour tous?

Agnès disoit: „ Pourrois-je, en conscience,

„ Du Dieu d'amour sentir ici les coups?

„ Le don d'aimer ne dépend pas de nous,

„ Et je serai fidèle au roi de France.

Parlant ainsi, ses regards affligés

Lorgnent Monrose, & de pleurs sont chargés.

Monrose dit: „ Pour moi j'aime une belle,

„ Que pour des dieux je ne saurois quitter.

„ Cent Conculix ne sauroient me tenter,

„ Et je voudrois être fessé pour elle!

„ Je voudrois l'être aussi pour mon amant,

„ Dit Dorothee. Il n'est point de tourment

„ Que de l'amour le charme n'adoucisse:

„ Quand on est deux, est-il quelque supplice?

Son la Trimouille, à ce discours charmant,

Tombe à ses pieds, & s'abandonne en proie

A des douleurs qu'allége un peu de joie.

Le confesseur, ayant toussé deux fois,

Leur dit: „ Messieurs, j'étois jeune autrefois:

„ Ce tems n'est plus; & les rides de l'âge

„ Ont sillonné la peau de mon visage.

„ Que puis-je? hélas! je suis par mon emploi

„ Dominicain, & confesseur du roi:

„ Je ne saurois vous tirer d'esclavage.

Paul Tirconel, qu'anime un fier courage,

162 LA PUCELLE D'ORLEANS.

Se lève, & dit : " Eh bien ! ce sera moi.
 A ces trois mots dits avec assurance,
 Les prisonniers reprirent l'espérance.
 A Conculix, le lendemain matin,
 Etant pourvu de sexe féminin,
 Paul écrivit une lettre fort tendre,
 Qu'au chancelier la geolière alla rendre.
 Paul y joignit un petit madrigal
 D'un gout tout neuf & fort original.

CHANT DIX-HUITIÈME.

*La présidente LOUVET devient folle d'amour pour
 le Sire TALBOT; & la Pucelle pour l'âne
 de DENIS.*

JE dois conter quelle terrible suite
 De Conculix eut l'infame conduite;
 Ce que devint l'effronté Tirconel,
 Et quel secours étrange & salutaire
 Sut procurer notre révérend pere
 A Dorothee, à la douce Sorel,
 Et par quel art il les tira d'affaire.
 Je dois chanter par quels feux, quels exploits,
 L'âne ravit la pucelle à Dunois,
 Et comment Dieu punit l'âne infidelle
 Par qui Satan pollua la pucelle.

Mais avant tout, le siège d'Orléans,
 Où s'escrimoient tant de hiers combattans,
 Est le grand point qui tous nous intéresse.
 O Dieu d'amour ! ô puissance ! ô foiblesse !
 Amour fatal ! tu fus près de livrer
 Aux ennemis ce rampart de la France.
 Ce que l'Anglois n'osoit plus espérer,
 Ce que Betfort & son experience,
 Ce que Talbot & sa rare vaillance
 Ne purent faire, amour, tu l'entrepris.
 Songez, lecteurs, que ces fatales flammes

Brûlent nos corps & hazardent vos ames.
Tu fais nos maux, cher enfant, & tu ris.

En te jouant dans la triste contrée,
Où cent Héros combattent pour deux rois,
Ta douce main blessa depuis deux mois
Le grand Talbot d'une flèche dorée,
Que tu tiras de ton premier carquois.
C'étoit avant ce siège mémorable,
Dans une trêve, hélas! trop peu durable.
Il conféra, soupa paisiblement
Avec Louvet, ce grave président,
Lequel Louvet eut la gloire imprudente
De faire aussi souper la présidente.
Madame étoit un peu collet-monté.
L'amour se plut à dompter sa fierté.
Il hait Pair prude, & souvent l'humilie.
Il déranger sa noble gravité,
Par un des traits qui donnent la folie.
La présidente en cette occasion
Gagna Talbot & perdit la raison.

Vous avez vu la fatale escalade,
L'assaut sanglant, l'horrible canonade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorsque Talbot & ses frères cohortes
Avoient brisé les ramparts & les portes,
Et que sur eux tomboient du haut des toits
Le fer, la flamme & la mort à la fois.
L'ardent Talbot avoit d'un pas agile
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renversant tout, criant à haute voix:
„ Anglois! entrez; bas les armes, bourgeois!
Il ressembloit au grand Dieu de la guerre,
Qui sous ses pas fait retentir la terre,
Quand la discorde, & Bellone, & le sort
Arment son bras, ministre de la mort.

La présidente avoit une ouverture
Dans son logis auprès d'une mazure,
Et par ce trou contemploit son amant,

Ce casque d'or, ce panache ondoyant,
 Ce bras armé, ces vives étincelles
 Qui s'élançoient du rond de ses prunelles,
 Ce port altier, cet air d'un demi dieu.
 La présidente en étoit toute en feu,
 Hors de ses sens, de honte dépotillée.
 Telle autrefois, d'une loge grillée,
 Une beauté, dont l'amour prit le cœur,
 Lorgnoit Baron cet immortel acteur,
 D'un œil ardent dévoroit sa figure,
 Son beau maintien, ses gestes, sa posture,
 Méloit tout bas sa voix à ses accens,
 Et recevoit l'amour par tous les sens.

N'en pouvant plus, la belle présidente,
 Dans son accès, dit à sa confidente :
 „ Cours, ma Suzon, vole, vas le trouver,
 „ Dis-lui, dis-lui qu'il vienne m'enlever.
 „ Si tu ne peux lui parler, fais-lui dire
 „ Qu'il ait pitié de mon tendre martire,
 „ Et que s'il est un digne chevalier,
 „ Je veux souper ce soir dans son quartier.
 La confidente envoie un jeune page ;
 C'étoit son frere ; il fait bien son message ;
 Et sans tarder six estaffiers hardis
 Vont chez Louvet, & forcent le logis.

On entre ; on voit une femme masquée,
 Et mouchetée, & peinte, & requinquée,
 Le front garni de cheveux vrais ou faux,
 Montés en arc & tournés en anneaux.
 On vous l'enlève, on la fait disparaître
 Par les chemins dont Talbot est le maître.

Ce beau Talbot ayant dans ce grand jour
 Tant répandu, tant essuyé d'allarmes,
 Voulut, le soir, dans les bras de l'amour,
 Se consoler du malheur de ses armes.
 Tout vrai héros, ou vainqueur, ou battu,
 Quand il le peut, soupe avec sa maîtresse.
 Sire Talbot, qui n'est point abattu,
 Attend chez lui l'objet de sa tendresse.

Tout étoit prêt pour un souper exquis.
 De gros flacons à panse ciselée,
 Ont rafraîchi dans la glace pilée
 Ce jus brillant, ces liquides rubis
 Que tient Citeaux dans ses caveaux bénis.
 A l'autre bout de la superbe tente,
 Est un sofa d'une forme élégante,
 Bas, large, mou, très-proprement orné,
 A deux chevets, à dossier contourné,
 Où deux amis peuvent tenir à l'aise.
 Sire Talbot vivoit à la Française.

Son premier soin fut de faire chercher
 Le tendre objet qui l'avoit su toucher.
 Tout ce qu'il voit parle de son amante :
 Il la demande; on vient; on lui présente
 Un monstre gris en pompons enfantins,
 Haut de trois pieds, en comptant ses patins.
 D'un rouge vif ses paupières bordées,
 Sont d'un suc jaune en tout tems inondées;
 Un large nez au bout tors & crochu,
 Semble couvrir un long menton fourchu.

Talbot crut voir la maîtresse du diable.
 Il jette un cri qui fait trembler la table.
 C'étoit la sœur du gros Monsieur Louvet,
 Qu'en son logis sa garde avoit trouvée,
 Et qui de gloire & de plaisir crevoit,
 Se pavanant de se voir enlevée.

La présidente, en proie à la douleur
 D'avoir manqué son illustre entreprise,
 Se désoloit de la triste méprise :
 Jamais Valois n'a plus maudit sa sœur.
 L'amour déjà troubloit sa fantaisie.
 Ce fut bien pis, lorsque la jalousie
 Dans son cerveau porta de nouveaux traits!
 Elle devint plus folle que jamais.

L'âne plus fou revint vers la pucelle.
 Jeanne s'émut : ses sens furent charmés;
 Les yeux en feu : " Par saint Denis ! dit-elle,
 „ Est-il bien vrai, Monsieur, que vous m'aimez ?

„ Si je vous aime ! en doutez-vous encore,
 „ Répondit l'âne ? oui , mon cœur vous adore :
 „ Ciel ! que je fus jaloux du cordelier !
 „ Qu'avec plaisir je servis l'écuver,
 „ Qui vous sauva de la fureur claustrale
 „ Où s'emportoit la bête monachale !
 „ Mais que je suis plus jaloux mille fois
 „ De ce bâtard , de ce brutal Dunois !
 „ Yvre d'amour , & fou de jalousie ,
 „ Je transportai Dunois en Italie.
 „ Las ! il revint ; il vous offrit ses vœux ;
 „ Il est plus beau , mais non plus amoureux.
 „ O noble Jeanne ! ornement de ton âge !
 „ Dont l'univers vante le pucelage ,
 „ Est-ce Dunois qui fera ton vainqueur ?
 „ Ce fera moi ; j'en jure par mon cœur.
 „ Ah ! si le ciel , en m'ôtant les ânelles ,
 „ Te réserva mes plus pures caresses ,
 „ Si toujours doux , toujours tendre & discret ,
 „ Jusqu'à ce jour j'ai gardé mon secret ,
 „ De mes désirs si Jeannette est flattée ,
 „ Si pénétré du plus ardent amour ,
 „ Je te préfère au céleste séjour ,
 „ Et si mon dos tant de fois t'a portée ,
 „ Tu pourras bien me porter à ton tour.
 Jeanne reçut cet aveu téméraire
 Avec surprise autant qu'avec colère ;
 Et cependant son grand cœur en secret
 Etoit flatté de l'étonnant effet
 Que produisoit sa beauté singulière
 Sur les sens lourds d'une ame si grossière.
 Vers son amant elle avance la main
 Sans y songer , puis la tire soudain.
 Elle rougit , s'effraie & se condamne ,
 Puis se rassure , & puis lui dit : “ Bel âne !
 „ Vous concevez un chimérique espoir :
 „ Respectez plus ma gloire & mon devoir :
 „ Trop de distance est entre nos espèces :
 „ Non , je ne puis approuver vos tendresses.

„ Gardez-vous bien de me pousser à bout.
L'âne reprit : “ L'amour égale tout.
„ Songez au cigne à qui Lédà fit fête,
„ Sans cesser d'être une personne honnête.
„ Connoissez-vous la fille de Minos ?
„ Un taureau l'aime : elle fuit des héros,
„ Et va coucher avec son quadrupède :
„ Sachez qu'un aigle enleva Ganimède,
„ Et que Philire avoit favorisé
„ Le dieu des mers en cheval déguisé.
Il poursuivoit son discours ; & le diable,
Premier auteur des écrits de la fable,
Lui fournissoit ces exemples frappans,
Et mettoit l'âne au rang de nos savans.

Jeanne écoutoit : que ne peut l'éloquence ?
Toujours l'oreille est le chemin du cœur :
L'étonnement est suivi du silence.
Jeanne ébranlée admire, rêve, pense.
Aimer un âne, & lui donner sa fleur !
Souffriroit-elle un pareil deshonneur,
Après avoir sauvé son innocence
Des muletiers & des héros de France ?
Après avoir, par la grace d'enhaut,
Dans le combat mis Chandos en défaut ?
Mais ce bel âne est un amant céleste ;
Il n'est héros si brillant & si lesté ;
Nul n'est plus tendre & nul n'a plus d'esprit,
Il eut l'honneur de porter Jésus-Christ ;
Il est venu des plaines éternelles ;
D'un séraphin il a l'air & les ailes ;
Il n'est point là de bestialité ;
C'est bien plutôt de la divinité.

Tous ces pensers formoient une tempête
Au cœur de Jeanne, & confondoient sa tête.
Ainsi l'on voit sur les profondes mers
Deux fiers tyrans des ondes & des airs,
L'un accourant des cavernes Australes,
L'autre sifflant des plaines Boréales
Contre un vaisseau cinglant sur l'océan

Vers Sumatra, Bengale, ou Céilan :
 Tantôt la nef aux cieux semble portée,
 Près des rochers tantôt elle est jetée;
 Tantôt l'abîme est prêt à l'engloutir,
 Et des enfers elle paroît sortir.

Notre amazone est ainsi tourmentée.
 L'âne est pressant; & la belle agitée
 Ne peut tenir, dans son émotion,
 Le gouvernail que l'on nomme raison.
 D'un tendre feu ses yeux étincelerent;
 Son cœur s'émut; tous ses sens se troublèrent;
 Sur son visage un instant de pâleur
 Fut remplacé d'une vive rougeur.
 Du harangueur le redoutable geste
 Etoit sur-tout l'écueil le plus funeste.
 Elle n'est plus maîtresse de ses sens;
 Ses yeux mouillés deviennent languissans;
 Dessus son lit sa tête s'est panchée;
 De ses beaux yeux la honte s'est cachée;
 Ses yeux pourtant regardoient par en-bas:
 Elle étaloit ses robustes appas;
 De son cu brun les voûtes s'éleverent,
 Et ses genoux sous elle se plierent.
 Tels on a vu Thibouville & Villars,
 Imitateurs du premier des Césars,
 Tout enflammés du feu qui les possède
 Tête baissée attendre un Nicomède,
 Et seconder par de fréquens écarts
 Les vaillans coups de leurs laquais Picards.

L'enfant malin qui tient sous son empire
 Le genre humain, les ânes & les dieux,
 Son arc en main, planoit au haut des cieux,
 Et voyoit Jeanne avec un doux sourire,
 Serrant la fesse & tortillant le cu,
 Brûler des feux dont son amant pétille,
 Hâter l'instant de cesser d'être fille,
 Et du satin de son croupion charnu
 De son baudet presser l'inguen à cru.
 Déjà trois fois la défunte pucelle

Avoit senti dans son brûlant manoir
Jaillir les eaux du céleste arrosoir;
Et quatre fois la terrible allumelle
Jusques au vif ayant percé la belle,
Jeanne avoit vu, car bien sentir c'est voir,
Du chaud brazier qui couve au-dedans d'elle,
Naître & mourir mainte & mainte étincelle;
Quand tout-à-coup on entend une voix:
„ Jeanne! accourez, signalez vos exploits,
„ Levez-vous donc, Dunois est sous les armes,
„ On va combattre, & déjà nos gendarmes
„ Avec le roi commencent à sortir:
„ Habillez-vous; est-il tems de dormir?
C'étoit la belle & jeune Dorothée,
De bonté d'ame envers Jeanne portée,
Qui la croyant dans les bras du sommeil,
Venoit la voir & hâter son réveil.

Ainsi parlant à la belle pâmée,
Elle entr'ouvrit la porte mal fermée,
Vit le *duo* dans le fort des exploits,
Et se signa de honte par trois fois.
Jadis Vénus fut bien moins confondue,
Lorsqu'en des rets formés de fils d'airain,
A tous les dieux ce cocu de Vulcain
Sous le dieu Mars la fit voir toute nue.

Jeanne ayant vu que Dorothée est là
Témoin de tout, immobile resta,
Puis dans son lit se remit, s'ajusta,
Puis en ces mots d'un ton ferme parla:
„ Vous avez vu, ma fille, un grand mystère,
„ Suite d'un vœu que j'ai fait pour le roi:
„ Si l'apparence est un peu contre moi,
„ J'en suis fâchée, & vous saurez vous taire!
„ De l'amitié je fais remplir les droits:
„ En cas pareil comptez sur mon silence:
„ Cachez sur-tout cette affaire à Dunois,
„ Vous risqueriez le salut de la France.
Après ces mots, elle sauta du lit,
D'eau de lavande amplement se servit,

Prit sa culotte & changea de chemise,
 Son corcelet & son haubert vêtit,
 Quand Dorothee, encor toute surprise,
 Ainsi lui parle avec pleine franchise :
 „ En vérité, madame, mon esprit
 „ Ne connoit rien à pareille aventure :
 „ Je vous tiendrai le secret, je vous jure,
 „ Car de l'amour j'éprouvai la blessure ;
 „ J'en suis atteinte, & mon malheur m'apprit
 „ A pardonner des foiblesses aimables.
 „ Oui, tous les goûts sont pour moi respectables ;
 „ Mais j'avoûrai que je ne conçois pas,
 „ Lorsque l'on peut serrer entre ses bras
 „ Le beau Dunois, comment on peut descendre
 „ Aux vils devoirs qu'un âne peut vous rendre,
 „ Comment on peut soutenir l'appareil
 „ De l'attitude aptée à cas pareil,
 „ Comment on n'est d'avance consternée,
 „ Epouvantée, abîmée, étonnée
 „ De la douleur qu'on ne peut qu'endurer
 „ Pour donner place à la grosseur outrée,
 „ Longueur, roideur, force démesurée
 „ De l'instrument qui doit vous déchirer
 „ Pour de droit fil en plein vous perforer,
 „ Comment enfin on peut sans résistance,
 „ Sans nul dégoût, en bonne conscience,
 „ S'aimer si peu, si peu se respecter,
 „ Que d'assouvir le désir si profane
 „ De préférer au beau Dunois un âne,
 „ Et d'espérer quelque plaisir goûter :
 „ Vous en goutez pourtant, la belle dame ;
 „ Car je l'ai lu dans vos yeux pleins de flamme,
 „ Certes en moi la nature pâtit :
 „ Je me connois : je serois allarmée
 „ D'un tel galant. Jeanne alors repartit
 En soupirant : “ Ah ! s'il t'avoit aimée !



*C'est par ces vers, enfans de mon loisir,
 Que j'égayois les soucis du vieil âge :
 O don du ciel ! tendre amour ! doux désir !
 On est encore heureux par votre image :
 L'illusion est le premier plaisir.
 J'allois enfin, libre en mon hermitage,
 Chantant les feux de Jeanne & de Dunois,
 Me consoler de la jalouse rage,
 Des faux mépris, des cruautés des rois,
 Des traits du sot, des sottises du sage ;
 Mais quel démon me vole cet ouvrage ?
 Brisons ma lire ; elle échappe à mes doigts.
 Ne t'attens pas à de nouveaux exploits,
 Lecteur ! ma Jeanne aura son pucelage,
 Jusqu'à ce que les vierges du seigneur,
 Malgré leurs vœux, sachent garder le leur.*

LETTRE DE M. DE VOLTAIRE
 A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Sur les premières Editions de ce Poëme.

MESSIEURS,

*JE crois qu'il n'appartient qu'à ceux qui sont,
 Comme vous, à la tête de la Littérature, d'adou-
 cir les nouveaux désagrémens auxquels les gens de
 Lettres sont exposés depuis quelques années. Lors-
 qu'on donne une Pièce de Théâtre à Paris, si elle a
 un peu de succès, on la transcrit d'abord aux repré-
 sentations, & on l'imprime souvent pleine de fautes.
 Des curieux sont-ils en possession de quelques frag-
 mens d'un Ouvrage, on se hâte d'ajuster ces fragmens
 comme on peut ; on remplit les vuides au hasard, &
 on donne hardiment, sous le nom de l'Auteur, un
 Livre qui n'est pas le sien. C'est à la fois le voler &
 le défigurer. C'est ainsi qu'on s'avisa d'imprimer sous*

mon nom, il y a deux ans, sous le titre ridicule d'*Histoire universelle*, deux petits volumes sans suite & sans ordre, qui ne contiendroient pas l'histoire d'une ville, & où chaque date étoit une erreur. Quand on ne peut imprimer l'ouvrage dont on est en possession, on le vend en manuscrit; & j'apprens qu'à présent on débite de cette manière, quelques fragmens informes & falsifiés des mémoires que j'avois amassés dans les archives publiques, sur la guerre de 1741. On en use encore ainsi à l'égard d'une plaisanterie faite, il y a plus de trente ans, sur le même sujet qui rendit Chapelain si fameux. Les Copies manuscrites qu'on m'en a envoyées de Paris, sont de telle nature, qu'un homme qui a l'honneur d'être votre confrère, qui fait un peu sa langue, & qui a puisé quelque gout dans votre Société & dans vos écrits, ne sera jamais soupçonné d'avoir composé cet Ouvrage tel qu'on le débite. On vient de l'imprimer d'une manière non moins ridicule & non moins révoltante. Ce Poème a été d'abord imprimé à Francfort, quoiqu'il soit annoncé de Louvain, & l'on vient d'en donner en Hollande deux éditions qui ne sont pas plus exactes que la première.

Cet abus de nous attribuer des Ouvrages que nous n'avons pas faits, de falsifier ceux que nous avons faits, & de vendre ainsi notre nom, ne peut être détruit que par le décri dans lequel ces œuvres de ténèbres doivent tomber. C'est à vous, Messieurs, & aux Académies formées sur votre modèle, dont j'ai l'honneur d'être associé, que je dois m'adresser. Lorsque des hommes, comme vous, élèvent leur voix pour réprover tous ces Ouvrages que Pignorance & Pavidité débitent, le Public que vous éclairez, est bientôt désabusé. Je suis avec beaucoup de respect, &c.



RÉPONSE DE L'ACADÉMIE.

L'Académie est très-sensible aux chagrins que vous causent les éditions furtives & défigurées dont vous plaignez; c'est un malheur attaché à la célébrité. Ce qui doit vous consoler, Monsieur, c'est de savoir que les Lecteurs capables de sentir le mérite de vos Ecrits, ne vous attribueront jamais les Ouvrages que l'ignorance & la malice vous imputent, & que tous les honnêtes gens partagent votre peine. En vous rendant compte des sentimens de l'Académie, je vous prie d'être persuadé, Sc. Duclos, Secrétaire.

ÉPI TRE

Du Pere Grisbourdon, à Mr. de Voltaire.

MOn cher confrere en fine diablerie,
 Féal *Voltaire*, élu né de l'enfer,
 Salut, honneur, & joie en *Lucifer*,
 Digne Patron de notre coterie,
 Notre Seigneur & commun souverain.
 Ces jours passés, dans notre sanhédrin,
 Certain damné jeune & de haut parage,
 Tout frais venu chez nous en équipage,
 Genoux en terre, à *Lucifer* offrit
 De la *Pucelle* un extrait manuscrit.
 Le noir monarque, avec un ris farouche,
 Qui fit sortir un charbon de sa bouche,
 Comme un pontife, à ce nouveau vassal,
 Faisant baisser son ergot infernal,
 Prit de ses mains le Poëme cynique,
 Et le remit soudain à *Gripbaël*,
 Greffier en chef civil & criminel,

Pour qu'il en fît la lecture-publique.

Tous les démons s'étant mis sur les bancs

Pour éviter le bruit & le désordre,

Comme aux Etats, accroupis par trois rangs,

Ceux du clergé, des nobles, du tiers ordre.

Dom *Gripbaël* ayant touffé trois fois,

Et craché deux, nous lut à haute voix

Les faits brillans de la coureuse *Jéane*,

Et ceux d'*Ignès*, & ceux du divin *âne*,

Que dans tes vers tu rajustes si bien,

Que, hors du vice, on n'est instruit de rien.

On entendoit, pendant cette lecture,

Un bruit confus s'élever dans les airs:

De tous côtés on chuchote, on murmure.

Aucun mortel, fût-ce le plus pervers,

Se disoit-on, l'un à l'autre à l'oreille,

Ne peut écrire une histoire pareille,

Sans avoir fait un cours dans les enfers.

Quelques-uns même, (à vrai dire des Grimes,

Des diabloteaux peu faits à de grands crimes)

En écoutant les rimes rougissoient,

Et sur leur front leurs cornes se dressaient;

Mais nos démons de Grèce & de Florence,

Nos gros bonnets, & de cloître, & de cour,

Surpris, charmés de ta rare science,

Battant des mains te louoient tour-à-tour.

Quand *Gripbaël* eut achevé de lire

Cet instruisant, mais détestable écrit

Qui nous avoit de si bon cœur fait rire,

Le souverain du ténébreux empire,

Ayant un peu recueilli son esprit,

Fît de la griffe un signal de silence:

Puis aussi-tôt, roulant sur l'assistance

Des yeux en feu, frappa des pieds, & dit:

„ Fourche! ceci passe la raillerie:

„ On nous a fait une friponnerie.

„ Mais, par mon chef, sur l'heure je prétens

„ Savoir quel est, ou qui sont les faux frères

„ Assez hardis pour divulguer aux gens

„ Nos plus sacrés & plus profonds mystères.
„ Ne croyez pas, non, non, c'est une erreur,
„ Ne croyez pas que l'Auteur sophistique
„ De cet écrit si fort, si séducteur,
„ Si digne enfin d'être de ma fabrique,
„ Lui seul ait pu si bien se mettre au fait
„ De tout le fin de ma cour diabolique.
„ Quelqu'impudent qu'il puisse être en effet,
„ Quoique versé dans notre politique,
„ Auroit-il dit ce qu'on fait en secret
„ Dans nos foyers & dans nos réfectoires,
„ S'il n'eût pas eu sur cela des mémoires ?
„ Je le connois; il est si bon chrétien,
„ Que sur le cou je lui laisse la bride
„ Suivre tout seul, sans l'inspirer en rien,
„ L'heureux panchant que sa belle ame guide.
„ Mais pour le coup, dans ses vers je vois bien
„ Que l'un de vous a dirigé sa plume.
„ Toi, *Grisbourdon*, parle, répons, frocard;
„ Il est souvent de toi, dans ce volume,
„ Fait mention. N'as-tu point par hasard
„ A cet Auteur révélé nos mystères ?

Nous, sire ? hélas ! j'en jure par vos ferres,
Lui répondis-je avec un air soumis :

Je le connois seulement par ses œuvres.
De plus, Seigneur, à mes meilleurs amis
Je ne voudrois révéler vos manœuvres.
Quoique damnés, nous autres gens à froc
Sommes toujours plus fermes que des rocs
Au vœu sacré qui nous lie à notre ordre.
Comme sur nous on ne cherche qu'à mordre,
Avec grand soin, pour de bonnes raisons,
On tient secret au stupide vulgaire
Ce qui se passe au sein de nos maisons.
Trop de motifs me portent à me taire,
Tandis qu'hélas ! je grille dans ces lieux,
Tous nos dévots me comptent dans les cieux,
Notre couvent, au moyen de la quête,
Tire de quoi faire chommer ma fête,

Et fait de moi l'office en faux-boutdon.
 Mainte femelle a dans un reliquaire,
 Sous sa chemise un bout de mon cordon.
 Sur terre enfin je suis *saint Grisbourdon*,
 Confesseur, vierge, au commun du bréviaire,
 Patron banal (pour ce que vous savez)
 De ces bâtards nommés enfans trouvez.

A ce discours chacun se prit à rire.

Mais *Belphegor*, se levant, lui dit: "Sire,

" En écoutant avec attention
 " Ce manuscrit, excellent protocole
 " De la plus sale abomination,
 " Fait en un mot pour nos maîtres d'école,
 " J'ai pensé, moi, qu'il peut être dicté
 " Par notre ami le Seigneur *Asmodée*,
 " Directeur né d'une ame débordée,
 " Et professeur en fait d'impureté.

Maitre *Asmodée*, à ce galant reproche,
 Levant en l'air une main sale & croche,
 Se récria: " C'est à tort, monseigneur,
 " Qu'on met ici cet écrit sur mon compte:
 " On me fait même en cela trop d'honneur.
 " Car, entre nous, je l'avoue à ma honte,
 " Je ne pourrois, Messieurs, c'est un fait sûr,
 " Si bien dépeindre en stile si lubrique
 " Tous les ressorts de mon esprit imput.
 " Quant à l'Auteur, il est bien de ma clique:
 " C'est mon élève; &, dès ses jeunes ans,
 " J'ai cultivé ses mœurs & ses talens.
 " J'ai réussi pleinement, je m'en pique.
 " Je lui servoais alors de précepteur:
 " Je l'ai depuis fait mon prédicateur,
 " Mon lieutenant, mon premier secrétaire;
 " Et le chef-d'œuvre, enfin, qu'il vient de faire,
 " Est un garant de sa capacité.
 " Qui que ce soit de nous ne l'a dicté.
 " Et, dans son cœur, puisqu'il faut vous le dire,
 " Il a puisé tout ce qu'on vient de lire.
 " Il est bien vrai qu'avant que de l'écrire

„ Il m'invoqua : je fus le voir soudain ;
 „ Et l'embrassant, lui soufflai dans le sein
 „ Tout le poison de mes feux impudiques.
 „ Je fis passer devant ce libertin
 „ Ces traits hardis & ces tableaux cyniques
 „ Peints sous mes yeux jadis par Aretin :
 „ Puis je lui dis : Vois cette perspective :
 „ Elle te plaît, t'enchanté, te ravit ;
 „ Suis les écarts de ta verve lascive :
 „ Ecris, mon cher. Le satyre écrivit.
 „ Ah ! s'écria le prince à face noire ;
 „ Ah ! l'heureux fond, l'excellent naturel !
 „ De ce génie exaltons tous la gloire :
 „ Au grand *Voltaire* érigeons un autel.
 „ Cher *Asinodie* ! ô patron des toupies !
 „ Que, sous vos yeux, à l'instant *Gripbaël*
 „ De cet écrit tire mille copies ;
 „ Que mes sujets puissent le lire tous :
 „ Car je prétens qu'en ces sombres demeures,
 „ Chacun sur soi le porte en guise d'heures.
 „ Vous, *Philopode*, au fait de tous ses goûts,
 „ Dût en crever sa cabale ennemie,
 „ Expédiez un brevet à l'Auteur
 „ D'associé dans notre académie.

Ainsi parla notre maître & Seigneur.

Moi, qui pour toi me sens rempli de zèle,
 Et qui te dois sans doute du retour
 Pour avoir su mettre en un si beau jour,
 Si fort en vogue & presqu'en parallèle,
 Mes grands talens & ceux de mon mulet,
 Je t'ai sur l'heure écrit ce long billet,
 Pour t'annoncer cette heureuse nouvelle.
 Il n'est besoin de te faire valoir :

Ce brillant grade & cet honneur insigne,
 Où *Lucifer* t'admet d'un plein vouloir,
 Tu le sens bien, & de plus en es digne.

Adieu, mon cher ; adieu, jusqu'au revoir.
 Qu'avec plaisir, dans notre ardente étuve,
 Je te verrai descendre un de ces jours !

En t'attendant je vais chauffer toujours,
 Et ta couchette, & ta fatale cuve,
 Où l'on t'apprête un petit bain souffré.
 Dès qu'avec nous tu seras engouffré,
 Tu trouveras, je t'en prévien d'avance,
 Dans ce pays des gens de connoissance.
 Dépêche, accours; tes amis des enfers
 Te recevront chacun à bras ouverts.

J U G E M E N T

SUR LE POÈME DE LA PUCELLE,

A M. D. L. B.

Qui en a fait deux Editions peu exactes.

LA nouveauté, quel qu'en soit l'avantage,
 Ne fit jamais tout le prix d'un ouvrage:
 Du jugement l'équitable clarté,
 Des préjugés dissipe le nuage,
 Et ne nous fait donner notre suffrage
 Que lorsqu'il est à bon droit mérité.
 C'est de la mode être bien entêté
 Que de prôner pour gentille *Pucelle*
 Une hideuse & sale Perronnelle,
 Rebut honteux de rustres, de valets,
 Digne suppôt des plus vils cabarets.
 Notez encor que dans votre grimoire
 On lisoit mal cette piteuse histoire:
 Il y manquoit élégans affiquets,
 Riches clinquans, brillans colifichets,
 Que nous avons, avec l'aide d'un sage,
 Restitués presque de page en page,
 Pour la honnir & la vilipender.
 Besoin n'étoit de la tant ravander.
 De ces hautes citations nous n'avions l'âme éprise:
 Nuls ornemens n'ont pu l'achalander.

Voyez un peu la pénible entreprise,
 Que de gardet pendant un an entier
 Son pucelage offert au *Muletier* :
 Ce monstrueux, ce hardi pucelage,
 Dont n'eût voulu laquais, moine, ni page.
 Ce bijou rare à la fotte resta,
 Parce qu'après nul autre il ne tenta,
 Fors un galant, portant longues oreilles,
 Qui ne fit rien, & promettoit merveilles.

Nous n'y voyons, de l'un à l'autre bout,
 Que rêves creux d'un immodeste crâne,
 Brides à veaux, & contes de peau-d'âne,
 Faits entassés sans justesse & sans gout,
 Comparaisons froides & monotones,
 Malheureux choix de lieux & de personnes,
 Et saletés brochantes sur le tout :
 Un *Conculix*, un Baron de *Cutendre*,
 Que sans horreur on ne sauroit entendre,
 De cent beautés ne sont que l'avant-gout.

Nous exceptons cependant sœur *Besogne*
 Jouant son rôle avec quelque vergogne,
 Jeune, naïve, & que le cœur absout
 Très-volontiers d'un peu de paillardise
 Pour sa vaillance & pour sa mignardise.

La belle *Agnès*, qui craignant l'embarras
 De résister à ce que lui propose,
 Ou l'aumônier, ou *Chandos*, ou *Monrose*,
 Fuit gauchement, & tombe à chaque pas,
 De tous les trois tour-à-tour dans les bras,
 Toujours aimable & toujours ingénue,
 Toujours de crainte ou de plaisirs émue.

L'aimable page, au teint brillant & frais,
 Qui dans son cœur fait pancher la balance,
 Riche en talens, comme pourvu d'attraits,
 Sur *Charles* même ayant la préférence :
 (Tel autrefois l'élégant *Adonis*
 L'avoit sur Mars dans le cœur de *Cypris*)

Nous approuvons encor la prévoyance
 Du gros *Bonneau*, qui, sage & sans fracas,

De tous les maux ne craint que l'abstinence,
Et prend le soin d'en prévenir le cas.

Otez enfin quelques traits de satire,
Quelques portraits brillans & pleins de feu,
Fruits du génie autant que du délire,
Et reliez le tout en papier bleu
Pour être joint à *Pierre de Provence*,
Richard sans peur, les douze Pairs de France,
Et ce fatras de sublimes écrits,
Qui du pont-neuf forment les beaux esprits:
Dussions-nous voir la présente critique
Tenir son rang dans la même boutique.

ÉPIGRAMME

Sur le Poème de la Pucelle.

A L'œuvre on connoit l'ouvrier:
En lisant la sale *Pucelle*,
Amis, pourquoi vous récrier
Sur l'esprit dont elle étincelle ?
C'est du *Voltaire*, ... Et tout est beau,
Tout plaît chez lui jusqu'au blasphème,
Lorsqu'on y trouve le tableau
D'un Auteur qui s'est peint lui-même.

F I N.



